



B 20

2

402

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

R. BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

LIBRI

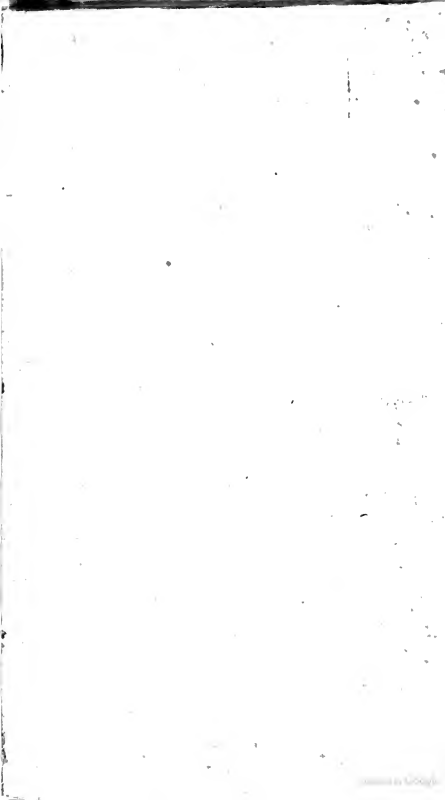
DONATI DAL

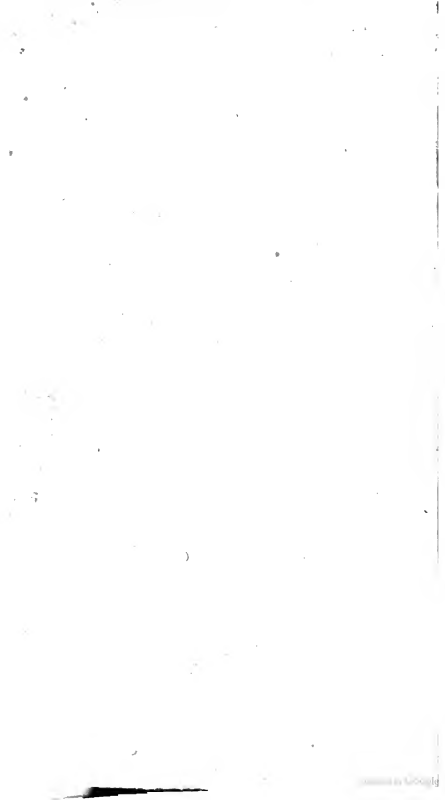
DOTTOR ANNIBALE GIULIONI

GIURISTA

Nato a Firenze il 7 febbrajo 1807
e morto il 1^o Dicembre 1895 in Firenze.

16 Maggio 1896



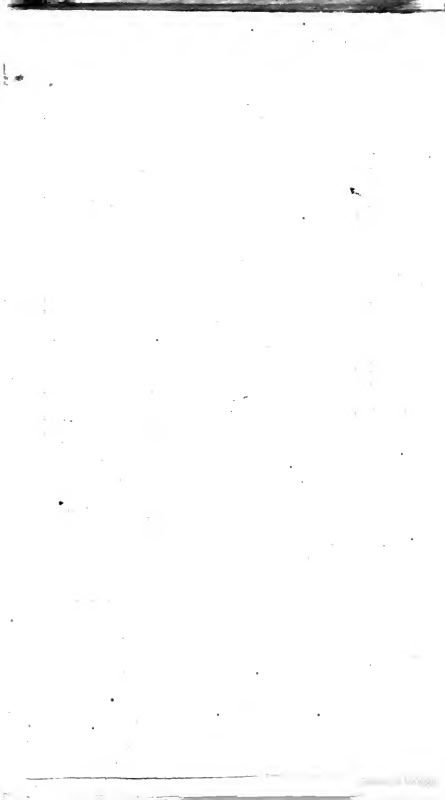


HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
E T
P O L I T I Q U E.

TOME CINQUIEME.



3





HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

*Des Établissements & du Commerce
des Européens dans les deux Indes.*

TOME CINQUIEME.



A LA HAYE,

Chez GOSSE, Fils.

M. D C C. L X X V I.

B. 20. 2. 402



T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

L I V R E T R E I Z I E M E.

*Établissements des François dans
les isles de l'Amérique.*

- CHAP. I. **P**REMIERES expéditions des
François aux isles, Pag. 1
- II. Les isles Françaises languissent
sous des privileges exclusifs, 3
- III. Les isles Françaises recouvrent la
liberté. Obstacles qui s'opposent
à leurs progrès, 10
- IV. Établissement des François à
la Guiane. Révolutions de
cette colonie. Ses avantages &
ses inconvénients, 19
- V. Sainte - Lucie, long-temps dispu-
tée, reste à la France, 50

VI.	<i>Ce qu'est devenue Sainte - Lucie entre les mains des François ,</i>	55
VII.	<i>Projet de la France pour s'assu- rer la possession de Sainte- Lucie ,</i>	63
VIII.	<i>Les François s'établissent à la Martinique sur les ruines des Caraïbes ,</i>	68
IX.	<i>Prospérités de la Martinique. Causes de ces prospérités ,</i>	75
X.	<i>Décadence de la Martinique. Quelle en est l'origine ,</i>	88
XI.	<i>État actuel de la Martinique ,</i>	91
XII.	<i>La Martinique peut-elle amé- liorer son état ?</i>	96
XIII.	<i>La Martinique peut-elle être con- quise ?</i>	100
XIV.	<i>Calamités qu'éprouvent les pre- miers François qui s'établissent à la Guadeloupe ,</i>	106
XV.	<i>La colonie de la Guadeloupe ne fait pas de grands pro- grès ,</i>	110
XVI.	<i>Les Anglois font la conquête de la Guadeloupe , & l'éle- vent à un haut degré de prof- périté ,</i>	113

DES CHAPITRES. VII

- XVII. *Changement fait à l'administration de la Guadeloupe, depuis qu'elle est rentrée sous la domination de la France, 123*
- XVIII. *Mesures prises par la France pour la défense de la Guadeloupe, 128*
- XIX. *Établissement des François à Saint-Domingue, 132*
- XX. *Mesures de la France pour tirer partie de cette colonie, 138*
- XXI. *Malheurs arrivés à la colonie, 149*
- XXII. *État actuel de la colonie, 153*
- XXIII. *Productions & population de la colonie, 179*
- XXIV. *Commerce des François de Saint-Domingue avec les Espagnols établis dans la même isle, 184*
- XXV. *Comment la colonie peut assurer ses liaisons avec l'Europe, 185*
- XXVI. *Pour finir les divisions des Espagnols & des François de Saint-Domingue, il faut régler les limites des deux colonies, 189*
- XXVII. *Mesures que doit prendre la France, pour garantir sa colonie des invasions étrangères, 198*

- XXVIII. *Examen du gouvernement établi dans les isles Françoises*, 214
- XXIX. *Le droit de propriété est-il respecté dans les isles Françoises?* 215
- XXX. *Les impôts sont-ils convenablement établis dans les isles Françoises?* 219
- XXXI. *Les milices sont-elles bien ordonnées dans les isles Françoises?* 232
- XXXII. *Le partage des héritages est-il utilement réglé dans les isles Françoises?* 237
- XXXIII. *A-t-on pourvu sagement au paiement des dettes contractées par les isles Françoises?* 243
- XXXIV. *La métropole, en obligeant ses isles à ne livrer qu'à elle leurs productions, en a-t-elle suffisamment assuré l'extraction?* 256
- XXXV. *L'autorité aux isles Françoises est-elle dans les mains les plus propres à les faire prospérer?* 264

LIVRE QUATORZIEME.

*Établissements des Anglois dans
les isles de l'Amérique.*

- CH. XXXVI. *QUEL étoit l'état de l'Angleterre , lorsqu'elle commença à former des établissemens dans les isles de l'Amérique?* 275
- XXXVII. *Causes qui hâterent la population des isles Angloises ,* 278
- XXVIII. *Par quels hommes furent peuplées les isles Angloises?* 286
- XXXIX. *Sous quelle forme d'administration s'établirent les isles Angloises?* 289
- XL. *Comment diminua la prospérité des isles Angloises?* 297
- XLI. *Etablissement des Anglois à la Barbade ,* 301
- XLII. *Etablissement des Anglois à Antigua ,* 307

XLIII.	Établissement des Anglois à Montserrat ,	311
XLIV.	Établissement des Anglois à Nevis ,	313
XLV.	Établissement des Anglois à Saint-Christophe ,	316
XLVI.	Les Anglois chassent les Espagnols de la Jamaïque , & s'y établissent ,	322
XLVII.	La Jamaïque s'est enrichie par son commerce interlope dans l'Amérique Espagnole ,	331
XLVIII.	La Jamaïque s'est encore plus enrichie par ses cultures que par son commerce interlope ,	339
XLIX.	Est-il possible de multiplier les productions de la Jamaïque ?	352
L.	La Jamaïque éprouve une grande calamité. Suite de cette catastrophe ,	355
LI.	La Jamaïque a tout à craindre d'une république de noirs , dont elle s'est vue forcée de reconnoître l'indépendance ,	360

DES CHAPITRES. xi

- LII. *Avantages de la Jamaïque pour la guerre ; désavantages pour la navigation , 371*
- LIII. *Établissement des Anglois aux isles Lucaies , 374*
- LIV. *Etablissement des Anglois aux isles Bermudes , 377*
- LV. *Les Anglois prennent possession de l'isle de Tabago , qui avoit été occupée par les Hollandois & par les François , 382*
- LVI. *La France cede la Grenade à l'Angleterre. Importance & productions de cette isle 394*
- LVII. *Les Anglois prennent possession de Saint - Vincent. Habitudes des sauvages qu'ils trouvent dans cette isle , 402*
- LVIII. *Les Anglois s'établissent à la Dominique. But de cet établissement , 413*
- LIX. *Etat actuel des isles Angloises , 417*
- LX. *Quelles sont les liaisons extérieures des isles An-*

XII TABLE DES CHAPITRES.

	<i>gloises?</i>	424
LXI.	<i>Résumé des richesses que l'Europe tire des isles de l'Amérique,</i>	431
LXII.	<i>Quel doit être le sort futur des isles de l'Amérique?</i>	439

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

*Des établissemens & du commerce des
Européens dans les deux Indes.*

LIVRE TREIZIEME.

*Établissemens des François dans les isles
de l'Amérique.*

CHAPITRE PREMIER.

*Premieres expéditions des François aux
isles.*

DEPUIS la fin tragique du meilleur
de ses monarques, la France avoit été
sans cesse bouleversée, par les caprices
d'une reine intrigante, par les vexations

Tome V.

A

2 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

d'un étranger avide , par les projets d'un favori sans talent. Un ministre despote commençoit à la charger de fers , lorsque quelques-uns de ses navigateurs , aussi puissamment excités par la passion de l'indépendance , que par l'appât des richesses , tournèrent leurs voiles vers les Antilles , avec l'espérance de se rendre maîtres des vaisseaux Espagnols qui fréquentoient ces mers. La fortune , après avoir plusieurs fois secondé leur courage , les réduisit à chercher un asyle pour se radouber. Ils le trouverent à Saint-Christophe. Cette isle leur parut propre au succès de leurs armemens ; & ils souhaiterent être autorisés à y former un établissement. Denambuc , leur chef , obtint non-seulement cette liberté , mais encore celle de s'étendre autant qu'on le voudroit ou qu'on le pourroit , dans le grand archipel de l'Amérique. Le gouvernement exigea pour cette permission , qui n'étoit accompagnée d'aucun secours , d'aucun appui , le vingtième des denrées qui arriveroient de toutes les colonies qu'on parviendroit à fonder.



CHAPITRE II.

*Les isles Françoises languissent sous des
privileges exclusifs.*

UNE compagnie se présenta en 1626, pour exercer ce privilege. C'étoit l'usage d'un temps où la navigation & le commerce n'avoient pas encore assez de vigueur pour être abandonnés à la liberté des particuliers. Elle obtint les plus grands droits. L'état lui abandonnoit la propriété de toutes les isles qu'elle mettroit en valeur, & l'autorisoit à se faire payer cent livres de tabac, ou cinquante livres de coton par chaque habitant depuis seize jusqu'à soixante ans. Elle devoit y jouir encore de l'avantage d'acheter & de vendre exclusivement. Un fonds qui ne fut d'abord que de quarante-cinq mille livres, & qu'on ne porta jamais au triple de cette somme, lui valut tous ces encouragements.

Il ne paroissoit pas possible de rien faire d'utile avec des moyens si foibles. On vit cependant sortir de Saint-Christophe des essaims d'hommes hardis & entreprenants,

4 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

qui arborerent le pavillon François dans les isles voisines. Si la compagnie qui excitoit l'esprit d'invasion par quelques privilèges , eût eu , à tous égards , une conduite bien raisonnée , l'état ne pouvoit tarder à tirer quelque fruit de cette inquiétude. Malheureusement elle fit ce qu'a toujours fait , ce que fera toujours le monopole : l'ambition d'un gain excessif la rendit injuste & cruelle.

Les Hollandois , avertis de cette tyrannie , se présentèrent avec des vivres & des marchandises , qu'ils offroient à des conditions infiniment plus modérées. On accepta leurs propositions. Il se forma dès lors entre ces républicains & les colons , une liaison dont il ne fut pas possible de rompre le cours. Cette concurrence ne fut pas seulement fatale à la compagnie dans le nouveau monde , où elle l'empêchoit de débiter ses cargaisons ; elle la poursuivit encore dans tous les marchés de l'Europe , où les interlopes donnoient toutes les productions des isles Françaises à plus bas prix. Découragés par ces revers mérités , la compagnie tomba dans une inaction entière , qui la privoit de la plus grande partie de ses bénéfices , sans diminuer aucune de ses charges. Le sa-

crifice que lui fit le gouvernement du vingtieme qu'il s'étoit réservé, ne fut pas suffisant pour lui redonner de l'activité. Quelques intéressés penserent qu'en abjurant les principes destructeurs qui avoient été constamment suivis, on pourroit rétablir les affaires: le plus grand nombre désespéra, malgré ses avantages, de balancer seulement des négociants particuliers aussi économes que ceux qu'on avoit pour rivaux. Cette persuasion décida une révolution. La compagnie, pour éviter sa ruine totale, pour ne pas succomber sous le poids de ses engagements, mit ses possessions en vente: elles furent achetées la plupart par ceux qui les conduisoient comme gouverneurs.

Boissieret obtint, en 1649, pour soixante-treize mille livres, la Guadeloupe, Marie Galande, les Saints, & tous les effets qui appartenoient à la compagnie dans ces isles: il céda la moitié de son marché à Houel, son beau-frere. Duparquet ne paya, en 1650, que soixante mille livres, la Martinique, Sainte-Lucie, la Grenade & les Grenadins: il revendit sept ans après au comte de Cerillac la Grenade & les Grenadins un tiers de plus que ne lui avoit coûté son acquisition entiere. Malthe acquit en 1651 Saint-Christophe,

2 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

Saint-Martin , Saint-Barthelemi , Sainte-Croix & la Tortue , pour quarante mille écus ; ils furent payés par le commandeur de Poincy qui gouvernoit ces isles. La religion devoit les posséder comme fiefs de la couronne , & n'en pouvoit confier l'administration qu'à des François.

Les nouveaux possesseurs jouirent de l'autorité la plus étendue. Ils dispoient des terrains. Les places civiles & militaires étoient toutes à leur nomination. Ils avoient droit de faire grace à ceux que leurs délégués condamnoient à mort. C'étoient de petits souverains. On devoit croire que régissant eux-mêmes leur domaine , l'agriculture y feroit des progrès rapides. Cette conjecture se réalisa à un certain point , malgré les émotions qui furent vives & fréquentes sous de tels maîtres. Cependant ce second état des colonies Françaises ne fut pas plus utile à la nation que le premier. Les Hollandois continuoient à les approvisionner & à en emporter les productions qu'ils vendoient indifféremment à tous les peuples , même à celui qui , par la propriété , devoit en avoir tout le fruit.

Le mal étoit grand pour la métropole. Colbert se trompa sur le choix du remède. Ce grand homme qui conduisoit depuis

quelque temps les finances & le commerce du royaume, s'étoit égaré dès les premiers pas de sa carrière. L'habitude, de vivre avec des traitants, du temps de Mazarin, l'avoit accoutumé à regarder l'argent, qui n'est qu'un instrument de circulation, comme la source de toute création. Pour attirer celui de l'étranger, il n'imagina pas de plus puissant moyen que les manufactures. Il vit dans les ateliers toutes les ressources de l'état, & dans les artisans tous les sujets précieux de la monarchie. Pour multiplier cette espèce d'hommes, il crut devoir tenir à bas prix les denrées de première nécessité, & rendre difficile l'exportation des grains. La production des matières premières l'occupa peu, & il appliqua tous ses soins à leur fabrication. Cette préférence donnée à l'industrie sur l'agriculture, subjugué tous les esprits; & ce système destructeur s'est malheureusement perpétué.

Si Colbert avoit eu des idées justes de l'exploitation des terres, des avances qu'elle exige, de la liberté qui lui est nécessaire, il auroit pris en 1664 un parti différent de celui qu'il adopta. On fait qu'il racheta la Guadeloupe & les îles qui en dépendoient, pour cent vingt-cinq mille livres; la Martinique pour quarante

mille écus ; la Grenade pour cent mille francs ; toutes les possessions de Malthe pour cinq cent mille livres. Jusque-là , sa conduite étoit digne d'éloge : il devoit rejoindre au corps de l'état autant de branches de la souveraineté. Mais il ne falloit pas remettre ces importantes possessions sous le joug d'une compagnie exclusive , que les expériences , d'accord avec les principes , proscrivoient également. Le ministère espéra vraisemblablement qu'une société , dans laquelle on incorporeroit celles d'Afrique , de Caïenne , de l'Amérique septentrionale , & le commerce qui commençoit à se faire sur les côtes de Saint-Domingue , deviendrait une puissance inébranlable , par les grandes combinaisons qu'elle auroit occasion de faire , & par la facilité de réparer d'un côté les malheurs qu'elle pourroit essuyer d'un autre. On crut assurer ses hautes destinées , en lui prêtant sans intérêt pour quatre ans , le dixième du montant de ses capitaux , en déchargeant de tous droits les denrées qu'elle porteroit dans ses établissemens , & en proscrivant , autant qu'il seroit possible , la concurrence Hollandoise.

Malgré tant de faveurs , la compagnie n'eut pas un instant d'éclat. Ses fautes se

multiplierent en proportion de l'étendue des concessions dont on l'avoit accablée. L'infidélité de ses agents, le désespoir des colons, les déprédations des guerres, d'autres causes portèrent le plus grand désordre dans ses affaires. La chute de cette société paroissoit assurée & prochaine, en 1674; lorsque la cour jugea qu'il lui convenoit d'en payer les dettes qui montoient à 3,523,000 livres, & de lui rembourser son capital, qui étoit de 1,287,185 livres. Ces conditions généreuses firent réunir à la masse de l'état des possessions précieuses, qui lui avoient été jusqu'alors comme étrangères. Les colonies furent véritablement Françaises; & tous les citoyens, sans distinction, eurent la liberté de s'y fixer, ou d'ouvrir des communications avec elles.



CHAPITRE III.

*Les isles Françoises recouvrent la liberté.
Obstacles qui s'opposent à leurs progrès.*

IL seroit difficile d'exprimer les transports de joie que cet événement excita dans les isles. Les fers sous lesquels on gémissoit depuis si long temps étoient rompus ; & rien ne paroïssoit désormais pouvoir ralentir l'activité du travail & de l'industrie. Chaque colon donnoit carrière à son ambition : chacun se flattoit d'une fortune prochaine & sans bornes. Si leur confiance fut trompée, il n'en faut accuser ni leur présomption, ni leur indolence. Leurs espérances n'avoient rien qui ne fût dans le cours naturel des choses ; & toute leur conduite tendoit à les justifier, à les affermir. Les préjugés de la métropole leur opposèrent malheureusement des obstacles insurmontables.

D'abord on exigea dans les isles mêmes, de chaque homme libre, de chaque esclave des deux sexes, une capitation annuelle de cent livres pesant de sucre brut. On représenta vainement que l'obligation

imposée aux colonies de ne négocier qu'avec la patrie principale , étoit un impôt assez onéreux pour tenir lieu de tous les autres. Ces représentations ne firent pas l'impression qu'elles méritoient. Soit besoin , soit ignorance du gouvernement , des cultivateurs qu'il auroit fallu aider par des prêts sans intérêts , par des gratifications , virent passer dans des mains de fermiers avides une portion de leurs récoltes , qui , reversée dans des champs fertiles , auroit augmenté graduellement la reproduction.

Dans le temps que les isles se voyoient ainsi dépouillées d'une partie de leurs denrées , l'esprit d'exclusion prenoit en France des mesures certaines pour diminuer le prix de celles qu'on leur laissoit. Le privilège de les enlever fut concentré dans un petit nombre de ports. C'étoit un attentat manifeste contre les rades du royaume , qu'on empêchoit de jouir d'un droit qu'elles avoient essentiellement ; mais c'étoit un grand malheur pour les colonies , qui , par cet arrangement , voyoient diminuer sur leurs côtes le nombre des vendeurs & des acheteurs.

A ce désavantage s'en joignit bientôt un autre. Le ministère avoit cherché à exclure les vaisseaux étrangers de ses pos-

sessions éloignées , & il y avoit réussi , parce qu'il l'avoit voulu véritablement. Ces navigateurs obtinrent de l'avarice ce que l'autorité leur refusoit. Ils achetèrent aux négociants François des passe-ports pour aller aux colonies ; & ils raportoient directement dans leur patrie les chargements qu'ils avoient pris. Cette infidélité pouvoit être punie & réprimée de cent manieres. On s'arrêta à la plus funeste. Tous les bâtimens se virent obligés non-seulement de faire leur retour dans la métropole , mais encore dans les ports mêmes d'où ils étoient partis. Une pareille gêne occasionoit nécessairement des frais considérables en pure perte ; elle devoit influencer beaucoup sur le prix des productions de l'Amérique.

Le sucre , la plus importante de ces productions , ne tarda pas à recevoir un nouvel échec. Ceux qui le raffinoient , demanderent , en 1682 , que la sortie des sucres bruts fût prohibée. L'intérêt public paroissoit leur unique motif. Il étoit , disoient-ils , contre tous les bons principes , que les matieres premières allaissent alimenter les fabriques étrangères , & que l'état se privât volontairement d'une main-d'œuvre très-précieuse. Cette raison plausible fit trop d'impression sur Colbert.

Qu'arriva-t-il ? Leur art resta aussi cher, aussi imparfait qu'il l'avoit toujours été. Les peuples consommateurs ne s'en accommoderent pas : la culture François diminua, & celle des nations rivales reçut un accroissement sensible.

Quelques colons voyant qu'une expérience si fatale ne faisoit pas abandonner le système qu'on avoit pris, sollicitèrent la permission de raffiner leur sucre eux-mêmes. Ils avoient tant d'avantages pour faire cette opération à bon marché, qu'ils se flattoient de recouvrer bientôt, chez les étrangers, la préférence qu'on y avoit perdue. Cette nouvelle révolution étoit plus que vraisemblable, si chaque quintal de sucre raffiné qu'ils envoioient, n'eût été assujetti à un droit de huit livres, à son entrée dans le royaume. Tout ce qu'ils purent faire, malgré le poids de cette imposition excessive, ce fut de soutenir la concurrence des raffineurs François dans l'intérieur de la monarchie. Le produit des ateliers des uns & des autres y fut consommé tout entier ; & l'on renonça à une branche importante de commerce, plutôt que de reconnoître qu'on s'étoit trompé en défendant l'exportation des sucres bruts.

Dès-lors les colonies, qui recueilloient

24 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

vingt-sept millions pesant de sucre, ne purent pas les vendre en totalité à la métropole, qui n'en consommoit que vingt millions. Le défaut de débouchés en réduisit la culture au pur nécessaire. Ce niveau ne pouvoit s'établir qu'avec le temps; & avant qu'on y fût parvenu, la denrée tomba dans un avilissement extrême. Cet avilissement, qui provenoit aussi de la négligence qu'on apportoit dans la fabrication, devint si considérable, que le sucre brut, qui, en 1682, se vendoit quatorze ou quinze francs le cent, n'en valoit plus que cinq ou six en 1713.

Le bas prix de la marchandise principale auroit mis les colons dans l'impossibilité de multiplier leurs esclaves, quand même le gouvernement n'y auroit pas contribué par ses opérations. La traite des noirs fut toujours confiée à des compagnies exclusives, qui en acheterent constamment fort peu, pour être assurées de les mieux vendre. On est fondé à avancer qu'en 1698, il n'y avoit pas vingt mille negres dans ces nombreux établissemens; & il ne seroit pas téméraire d'assurer que la plupart y avoient été introduits par des interlopes. Cinquante-quatre navires, de grandeur médiocre, suffisoient pour l'extraction du produit de ces colonies.

Les îles Françaises devoient succomber naturellement sous le poids de tant d'entraves multipliées. Si leurs habitants ne les abandonnerent pas pour porter ailleurs leur activité, il faut attribuer leur confiance à quelques légers encouragements, qui leur firent toujours espérer que leur situation deviendrait meilleure. La culture du tabac, du cacao, de l'indigo, du coton, du rocou, fut assez favorisée. Le gouvernement la soutint d'une manière indirecte, en mettant des droits excessifs sur l'importation étrangère de ces denrées. Cette légère faveur donna le temps d'attendre une révolution plus heureuse. Elle arriva en 1716.

A cette époque, un règlement clair & simple fut substitué à cette foule d'arrêts équivoques, que des fermiers avides & peu éclairés avoient arrachés successivement aux besoins, à la foiblesse du gouvernement. Les marchandises destinées pour les colonies, furent déchargées de toute imposition. On modéra beaucoup les droits des denrées d'Amérique, qui se consommeroient dans le royaume. Celles qui pourroient passer aux autres nations, devoient jouir d'une liberté entière, à l'entrée & à la sortie, en payant trois pour cent. Les taxes, mises sur les sucres

étrangers , devoient être perçues indifféremment par-tout , sans aucun égard aux franchises particulières , hors les cas de réexportation dans les ports de Baïonne & de Marseille.

En accordant tant de faveurs à ses possessions éloignées , la métropole n'oublia pas ses intérêts. Elle voulut que toutes les marchandises , dont la consommation n'étoit pas permise dans son sein , leur fussent défendues. Pour assurer la préférence à ses manufactures , elle ordonna aussi que les marchandises mêmes , dont l'usage n'étoit pas prohibé , paieroient les droits à leur entrée dans le royaume , quoique destinées pour les colonies. Il n'y eut que le bœuf salé , qu'elle ne pouvoit fournir en concurrence , qui fut déchargé de cette obligation.

Cet arrangement eût été aussi bon que les lumières du temps le comportoient , si l'édit eût rendu général le commerce de l'Amérique , concentré jusqu'alors dans quelques ports , & s'il eût déchargé les vaisseaux de l'obligation de faire leur retour au lieu d'où ils étoient partis. De pareilles gênes limitoient le nombre des matelots , augmentoient le prix de la navigation , empêchoient la sortie des productions territoriales. Ceux qui gouver-

noient alors l'état , devoient voir ces inconvénients , & se propofoient , fans doute , de rendre un jour au commerce la liberté & l'activité qui lui font néceffaires. Vraifemblablement ils furent obligés de facrifier leurs maximes à l'aigreur des gens d'affaires , qui défapprouvoient avec éclat toutes les opérations contraires à leurs intérêts.

Malgré cette foibleffe , le colon qui n'avoit réfifté qu'avec peine aux follicitations d'un fol excellent, y porta tous fes foins , dès qu'on le lui permit. Sa profpérité étonna toutes les nations. Si le gouvernement , à l'arrivée des François dans le nouveau monde , avoit eu , par prévoyance , les lumieres qu'il acquit par l'expérience un fiecle après , l'état auroit joui de bonne heure , d'une culture & d'une richeffe , qui valoient mieux pour fa profpérité que des conquêtes. On ne l'auroit pas vu également écrasé par fes victoires & par fes défaites. Les fages administrateurs qui remédioient aux maux de la guerre par une heureufe révolution dans le commerce , n'auroient pas eu la douleur de voir qu'on avoit évacué Sainte-Croix en 1696 , & facrifié Saint-Christophe à la paix d'Utrecht. Leur affliction

18 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE
auroit été bien plus profonde , s'ils avoient
prévu qu'en 1763 , on' seroit réduit à
abandonner la Grenade aux Anglois.
Etrange maladie de l'ambition des peu-
ples ou plutôt des rois ! Après avoir sa-
crifié des milliers d'hommes , pour ac-
quérir & pour conserver une possession
éloignée , il faut en immoler encore
davantage pour la perdre. Cependant il
reste à la France des colonies importantes.
Elles méritent qu'on pese leur valeur.
Commençons par la Gujane qui est au
vent de toutes les autres.



CHAPITRE IV.

*Établissement des François à la Guiane.
Révolutions de cette colonie. Ses avan-
tages & ses inconvénients.*

CETTE vaste contrée annonce sa grandeur par ses bornes mêmes. Baignée à l'orient, de l'Océan; au nord, de l'Orénoque; au midi, de l'Amazone; au couchant, du Rio-Negro, qui joint ces deux fleuves, les plus grands de l'Amérique méridionale; la Guiane, sous cet aspect, est comme une île qui a deux cents lieues au moins, du nord au sud, & plus de trois cents de l'est à l'ouest.

Les peuples qui erroient dans ce grand espace, si heureusement circonscrit, avant l'arrivée des Européens, étoient divisés en plusieurs nations, toutes peu nombreuses. Elles n'avoient pas d'autres mœurs que celles des sauvages du continent méridional. Les Caraïbes seuls, que leur nombre & leur courage rendoient les plus inquiets, se distinguoient par un usage remarquable dans le choix de leurs chefs. Il falloit avoir, pour conduire un tel peu-

ple , plus de vigueur , d'intrépidité , de lumieres que personne , & montrer ces qualités par des épreuves sensibles & publiques.

L'homme qui se destinoit à marcher le premier devant des hommes , devoit connoître d'avance tous les lieux propres à la chasse , à la pêche , toutes les fontaines & toutes les routes. Il soutenoit d'abord des jeûnes longs & vigoureux. On lui faisoit porter ensuite des fardeaux d'une pesanteur énorme. Il passoit la plupart des nuits en sentinelle , à l'entrée du Carbet. On l'enterroit jusqu'à la ceinture dans une fourmiliere , où il restoit exposé un temps considérable à des piquures vives & sanglantes. S'il montrait , dans toutes ces situations , une force de corps & d'ame à l'épreuve des dangers & des fléaux où la nature expose la vie des sauvages ; s'il étoit l'homme qui devoit tout endurer & ne rien craindre , les suffrages s'arrêtoient sur lui. Cependant , comme s'il eût senti ce qu'impose l'honneur de commander à des hommes , il se déroboit sous d'épais feuillages. La nation alloit le chercher dans une retraite , qui le rendoit plus digne du poste qu'il fuyoit. Chacun des assistants lui mettoit le pied sur la tête , pour lui faire connoître qu'étant tiré de

la poussière par ses égaux, ils pouvoient l'y faire rentrer, s'il oublioit les devoirs de sa place. C'étoit la cérémonie de son couronnement. Après cette leçon politique, tous les arcs, toutes les fleches tomboient à ses pieds, & la nation obéissoit à ses loix, ou plutôt à ses exemples.

Tels étoient ces habitants de la Guiane, quand l'Espagnol Alphonse Ojeda y aborda le premier en 1499, avec Améric Vespuce & Jean de la Cosa. Il en parcourut une partie. Ce voyage ne donna que des connoissances superficielles d'un si vaste pays. On en fit beaucoup d'autres, qui, entrepris à plus grands frais, n'en furent que plus malheureux. Cependant on les multiplia, par un motif qui a toujours trompé, qui trompera toujours les hommes.

Un bruit s'étoit répandu, sans qu'on en sache l'origine, qu'il y avoit, dans l'intérieur de la Guiane, un pays désigné sous le nom *del Daurado*, qui renfermoit des richesses immenses, en or & en pierres, plus de mines & de trésors que Cortez & Pizarre n'en avoient jamais trouvé. Cette fable n'enflammoit pas seulement l'imagination naturellement ardente des Espagnols, elle échauffoit tous les peuples de l'Europe.

Cet enthousiasme faisoit particulièrement Walter Raleigh, un des hommes les plus extraordinaires qu'ait produit la région la plus féconde en caractères singuliers. Il avoit une passion extrême pour tout ce qui avoit de l'éclat ; une réputation qui éclipsoit les plus grands noms ; plus de lumières que ceux que leur état attachoit uniquement aux lettres ; une liberté de penser qui n'étoit pas de son siècle ; quelque chose de romanesque dans les sentimens & dans la conduite. Ce tour d'esprit le déterminâ, en 1595, au voyage de la Guiane ; mais il la quitta, sans avoir rien trouvé de ce qu'il cherchoit. Il publia cependant, à son retour en Angleterre, une relation remplie des plus brillantes impostures dont on ait amusé la crédulité humaine.

Lès François n'avoient pas attendu ce témoignage imposant, pour s'occuper d'une contrée qui avoit tant de célébrité. Long-temps auparavant, ils s'étoient livrés au préjugé commun, avec la vivacité qui leur est particulière. Tandis que leurs rivaux plaçoient leurs espérances du côté de l'Orénoque, ils cherchoient à réaliser les leurs sur l'Amazone. L'inutilité de leurs courses les déterminâ à se fixer enfin dans l'isle de Caïenne en 1635.

Quelques négociants de Rouen, qui pensoient qu'on pourroit tirer parti de cet établissement, unirent leurs fonds en 1643. Ils chargerent de leurs intérêts un homme féroce, nommé Ponce de Bretigny, qui, ayant également déclaré la guerre aux colons & aux sauvages, fut massacré. Cet événement tragique ayant refroidi les associés, on vit se former, en 1651, une nouvelle compagnie, qui paroissoit devoir prendre un plus grand essor. L'étendue de ses capitaux la mit en état d'assembler dans Paris même, sept ou huit cents colons. Ils furent embarqués sur la Seine pour descendre au Havre. Le malheur voulut que le vertueux abbé de Marivault, qui étoit l'ame de l'entreprise, & qui devoit la conduire en qualité de directeur-général, se noyât en entrant dans son bateau. Roiville, gentilhomme de Normandie, envoyé à Caïenne comme général, fut assassiné dans la traversée. Douze des principaux intéressés, auteurs de cet attentat, se conduisirent dans la colonie, qu'ils s'étoient chargés de faire fleurir, avec toute l'atrocité qu'annonçoit cet affreux prélude. Ils firent pendre un d'entr'eux. Deux moururent. Il y en eut trois de relégués dans une île déserte.

24 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

Les autres se livrerent aux plus grands excès. Le commandant de la citadelle déserta chez les Hollandois , avec une partie de sa garnison. Ce qui avoit échappé à la faim , à la misere , à la fureur des sauvages du continent qu'on avoit provoquée de cent manieres , s'estima trop heureux de pouvoir gagner les isles du vent, sur un bateau & sur deux canots. Ils abandonnerent le fort, les munitions, les armes, les marchandises, cinq ou six cents cadavres de leurs malheureux compagnons, quinze mois après avoir débarqué dans l'isle.

Il se forma en 1663 une nouvelle compagnie, sous la direction de la Barre, maître des requêtes. Elle n'avoit que deux cent mille francs de fonds. Les secours du ministere la mirent en état de chasser de sa concession les Hollandois, qui s'y étoient établis sous la conduite de Spranger, après qu'elle avoit été évacuée par les François. Un an après, ce foible corps fit partie de la grande compagnie, qui réunissoit les possessions & les privileges de toutes les autres. Caïenne entra dans les mains du gouvernement, à l'époque heureuse qui rendit la liberté à toutes les colonies. Elle fut prise en 1667 par les
les

les Anglois ; en 1676, par les Hollandois ; mais depuis , elle n'a pas été même attaquée.

Cet établissement , tant de fois bouleversé , respiroit à peine. A peine il commençoit à jouir d'un commencement de tranquillité , qu'on espéra favorablement de sa fortune. Quelques slibustiers , qui revenoient chargés des dépouilles de la mer du sud , s'y fixerent ; & , ce qui étoit plus important , se déterminèrent à confier leurs trésors à la culture. Ils paroissent la devoir pousser avec vigueur , parce qu'ils avoient de grands moyens ; lorsque Ducasse , qui , avec des vaisseaux , avoit la réputation d'un habile marin , leur proposa , en 1688 , le pillage de Surinam. Leur goût naturel se réveille ; les nouveaux colons redeviennent corsaires ; & leur exemple entraîne presque tous les habitants.

L'expédition fut malheureuse. Une partie des combattants périt dans l'attaque ; & les autres , faits prisonniers , furent envoyés aux Antilles , où ils s'établirent. La colonie ne s'est jamais relevée de cette perte. Bien-loin de pouvoir s'étendre dans la Guiane , elle n'a fait que languir à Caïenne.

Cette île , qui n'est séparée du conti-

nent que par les eaux de deux rivières , peut avoir seize lieues de circuit. Par une conformation que la nature donne rarement aux îles , & qui la rend peu habitable , élevée sur les côtés , & basse au milieu , elle est entrecoupée de tant de marais , que les communications n'y sont guère praticables que par de grands détours. Jusqu'à ce qu'on ait desséché les terres submergées , & que des digues bien placées les aient mises à l'abri des inondations , il n'y aura que les monticules qui soient susceptibles de culture. On y trouve quelques veines d'un sol excellent ; mais il est communément sec , sablonneux , & bientôt épuisé. Le seul bourg qui soit dans la colonie , est défendu par un chemin couvert , un large fossé , un très-bon rempart en terre , & par cinq bastions. Au milieu du bourg est une butte assez élevée , dont on a fait une redoute appelée le fort , où quarante hommes pourroient encore capituler après la prise de la place. On n'arrive au port que par un canal étroit , où les hautes marées peuvent seules introduire les vaisseaux , à travers les roches & les écueils dont il est bordé & parsemé.

La première production de Caïenne fut le rocou, C'est une teinture rouge ,

nommée *achiote* par les Espagnols , dans laquelle on plonge les laines blanches qu'on veut teindre de quelque couleur que ce soit. L'arbre qui donne cette lessive a l'écorce roussâtre, des feuilles grandes, fortes, dures, & d'un verd foncé. Il est aussi haut & plus touffu que le *prunier*. Ses bouquets de fleurs, assez semblables aux roses sauvages, sont remplacés deux fois l'an, par des gousses moins grandes que celles de la châtaigne, mais aussi piquantes. Elles renferment de petites graines, couvertes d'une pellicule incarnate, & c'est celle-ci qui compose le *rocou*.

Il suffit qu'une des huit ou dix gousses que chaque bouquet contient s'ouvre d'elle-même, pour qu'on puisse les cueillir toutes. On en détache les graines, qui sont mises aussi-tôt dans de grandes auges remplies d'eau. Lorsque la fermentation commence, les graines sont écrasées à différentes reprises avec des pilons de bois, jusqu'à ce que la pellicule en soit entièrement détachée. On verse ensuite le tout dans des cribles de jonc, qui retiennent ce qu'il y a de solide, & laissent écouler dans des chaudières de fer, une liqueur épaisse, rougeâtre & fétide. A mesure

qu'elle bout, on recueille son écume dans de grandes bassines. Quand elle n'en fournit plus, on la jette comme inutile, & l'on remet dans la chaudière l'écume qu'on en a tirée.

Cette écume qu'on fait bouillir pendant dix ou douze heures, doit être continuellement remuée avec une spatule de bois, pour qu'elle ne s'attache point à la chaudière, & ne noircisse point. Lorsqu'elle est cuite suffisamment & un peu durcie, on la met sur des planches où elle se refroidit. On la divise ensuite en pains de deux ou trois livres, & toutes les préparations sont terminées.

De la culture du rocou, Caïenne s'éleva à celle du coton, de l'indigo, & enfin du sucre. Ce fut la première des colonies Françaises qui cultiva le café; elle le reçut en 1721 de quelques-uns de ses déserteurs, qui racheterent leur grace en l'apportant de Surinam, où ils s'étoient réfugiés. Dix ou douze ans après, on planta du cacao. En 1752, il sortit de la colonie 260,541 l. pesant de rocou; 80,363 livres de sucre; 17,919 livres de coton; 26,881 livres de café; 91,916 livres de cacao, 618 pieds de bois, & 104 planches. Ces produits réunis étoient le fruit du travail de quatre-

vingt-dix familles Françoises , de cent vingt-cinq Indiens , de quinze cents noirs qui formoient la colonie entiere.

Tel , & plus foible encore , étoit l'état de Caienne , lorsqu'on vit avec étonnement la cour de Versailles, chercher en 1763 à lui donner un grand éclat. On fortoit des horreurs d'une guerre honteuse. La situation des affaires avoit décidé le ministère à acheter la paix par le sacrifice de plusieurs possessions importantes. Il paroissoit également nécessaire de faire oublier à la nation , & ses calamités , & les fautes qui les avoient amenées. L'espérance d'une meilleure fortune pouvoit amuser son oisiveté , tromper sa malignité ; & l'on détourna ses regards des colonies qu'elle avoit perdues , vers la Guiane , qui devoit , disoit-on , réparer tant de désastres.

Cette vaste contrée , qu'on décora longtemps du magnifique nom de France équinoxiale , n'appartenoit pas tout entière à cette puissance , comme elle en avoit eu autrefois la prétention. Les Hollandois en s'établissant au nord , & les Portugais au midi , l'avoient resserrée entre la rivière de Marony & celle de Vincent-Pinçon. Plusieurs traités avoient fixé ces limites. Egalement éloignée de l'île de

Caïenne , l'étendue qui les sépare n'a pas moins de cent lieues de côtes. La navigation y est fort difficile , à cause de la rapidité des courants , & continuellement embarrassée par des îlots , par des bancs de sable & de vase durcie , par des mangliers forts & ferrés qui avancent jusqu'à deux ou trois lieues dans la mer. Il n'y a point de port : on trouve peu d'endroits où les vaisseaux puissent aborder , & les chaloupes les plus légères y rencontrent souvent des difficultés invincibles. Les grandes & nombreuses rivières qui arrosent ce continent , ne sont pas plus praticables. Leur lit est barré de distance en distance par des rochers énormes , qui ne permettent point de les remonter. La côte , basse presque par-tout , est inondée en grande partie dans les hautes marées. Dans l'intérieur du pays , la plupart des plaines & des vallées deviennent aussi des marais dans la saison des pluies. On ne trouve alors de sûreté que dans les terrains un peu élevés. Cependant ces déluges d'eau qui suspendent tous les travaux , toutes les cultures , rendent les chaleurs assez supportables , sans donner au climat une influence aussi maligne qu'on pourroit le présumer. On ne peut former que des conjectures vagues sur la population des

terres éloignées de la mer. Celle des côtes peut être de neuf ou dix mille hommes divisés en plusieurs nations, dont les Galibis sont la plus puissante. Des missionnaires sont parvenus, à force de soins & de constance, à fixer quelques-uns de ces peuples errants, même à les réconcilier avec les François, contre lesquels ils avoient des préjugés de haine très-redoutables; & ce n'étoit pas sans fondement. Les premiers aventuriers qui fréquentèrent cette région, y prénoient ou achetoient des hommes, qu'ils condamnoient, sur un sol même où ils étoient nés libres, aux plus durs travaux de l'esclavage, ou qu'ils vendoient aux colons des Antilles. Leur prix ordinaire fut d'abord de vingt pistoles: heureusement ils enchérèrent si fort, qu'on s'en dégoûta dans la suite. On aima mieux acheter des noirs, qui, presque aussi propres à la chasse & à la pêche, l'étoient beaucoup plus aux grandes cultures qui s'établissoient de toutes parts.

La Guiané, telle que nous venons de la décrire, parut une ressource très-précieuse au ministère de France, réduit à réparer de grandes fautes. On va juger de ses motifs après quelques réflexions.

L'Amérique se présente à l'Europe sous

deux faces & sous deux rapports. Elle offre à nos émigrations deux zones à peupler & à cultiver ; la zone torride & la zone tempérée du nord. La première plus féconde , plus riche , mais en matières de luxe & de volupté , devoit jeter d'abord un plus grand éclat , & donner une influence plus prompte & plus étendue aux puissances qui s'en emparèrent. Faite , ce me semble , pour le despotisme , parce que la chaleur du climat & la fertilité du sol y façonnent les ames à l'esclavage par l'amour du repos & du plaisir , elle devoit être occupée par des monarchies absolues , & peuplées d'esclaves qui n'y cultivent que des productions propres à énerver la vigueur & le ressort des fibres , en multipliant des sensations vives. Les mines dont elle abonde , donnant les richesses sans le travail , devoient hâter doublement la caducité des états par l'irritation des desirs , & la facilité des jouissances. Les peuples qui occupent cette zone , devoient tomber dans la mollesse , ou se précipiter dans les entreprises d'une ambition d'autant plus ruineuse , qu'elle seroit d'abord heureuse. Prenant le fruit ou le signe des richesses , pour le principe créateur des forces politiques , ces états s'imaginèrent qu'avec de l'argent , ils auroient les na-

tions à leur folde comme ils avoient les negres sous leur chaîne ; sans prévoir que ce même argent qui donne des alliés , en feroit autant d'ennemis puissants , qui joignant à leurs armes les richesses étrangères , se serviroient de ce double instrument pour tout détruire.

La zone tempérée de l'Amérique septentrionale ne pouvoit attirer que des peuples laborieux & libres. Elle n'a que des productions communes & nécessaires , mais qui font dès lors une source éternelle de richesse ou de force. Elle favorise la population , en fournissant matière à cette culture paisible & sédentaire qui fixe & multiplie les familles , qui n'irritant point la cupidité , préserve des invasions. Elle s'étend dans un continent immense , sur un front large , & par-tout ouvert à la navigation. Ses côtes sont baignées d'une mer presque toujours libre , & couvertes de ports nombreux. Les colons y sont moins éloignés de la métropole , vivent sous un climat plus analogue à celui de leur patrie , dans un pays propre à la chasse , à la pêche , à l'agriculture , à tous les exercices , & aux travaux qui nourrissent les forces du corps , & préservent des vices corrupteurs de l'ame. Ainsi dans l'Amérique comme en Europe ,

ce sera le nord qui subjuguera le midi. L'un se couvrira d'habitants & de cultures , tandis que l'autre épuîsiera ses sucres voluptueux & ses mines d'or. L'un pourra policer des peuples sauvages , par ses liaisons avec des peuples libres ; l'autre ne fera jamais qu'un alliage monstrueux & foible d'une race d'esclaves avec une nation de tyrans.

Il étoit essentiel pour les colonies du midi , qu'elles eussent des racines de population & de vigueur dans le nord , pour s'y ménager un commerce des denrées de luxe avec celles de besoin ; une communication qui pût donner des renforts en cas d'attaque , un asyle dans la défaite , un contre-poids des forces de terre à la foiblesse des ressources navales.

Les colonies méridionales Françoises jouissoient , avant la dernière guerre , de cette protection. Le Canada , par sa situation , par le génie belliqueux de ses habitants , par ses alliances avec des peuplades sauvages , amies de la franchise & de la liberté du caractère François , pouvoit balancer , du moins inquiéter la nouvelle Angleterre. La perte de ce grand continent déterminâ le ministère de Versailles à chercher de l'appui dans un autre ; & il espéra le trouver dans la Guiane ;

en y établissant une population nationale & libre , capable de résister par elle-même aux attaques étrangères , & propre à voler avec le temps au secours des autres colonies , lorsque les circonstances pourroient l'exiger.

Tel fut évidemment son système. Jamais il ne lui tomba dans l'esprit qu'une région ainsi habitée pût jamais enrichir la métropole par la production des denrées propres aux colonies méridionales. Les bons principes lui étoient trop familiers , pour ignorer qu'il n'est pas possible de vendre , sans suivre le cours du marché général ; qu'on ne peut atteindre ce but , qu'en cultivant avec aussi peu de frais que ses rivaux ; & que des travaux , faits par des hommes libres , sont de toute nécessité infiniment plus chers que ceux qui sont abandonnés à des esclaves.

Les opérations étoient dirigées par un ministre actif. En politique sage , qui ne sacrifie pas la sûreté aux richesses , il ne se proposoit que d'élever un boulevard pour défendre les possessions Françaises. En philosophe sensible , qui connoît les droits de l'humanité , & qui les respecte , il vouloit peupler d'hommes libres ces contrées fertiles & désertes. Mais le génie , sur-tout le génie impatient de jouir , ne

prévoit pas tout. On s'égara ; parce qu'on crut que des Européens soutiendroient sous la zone torride les fatigues qu'exige le défrichement des terres ; que des hommes qui ne s'expatrioient que dans l'espérance d'un meilleur sort , s'accoutumeroient à la subsistance précaire d'une vie sauvage ; dans un climat moins sain que celui qu'ils quittoient ; enfin , qu'on pourroit établir des liaisons faciles & importantes entre la Guiane & les îles Françoises.

Ce mauvais système , où le gouvernement se laissa entraîner par des hommes audacieux que leur présomption égardoit , ou qui sacrifioient la fortune publique à leurs intérêts particuliers , fut aussi follement exécuté qu'il avoit été légèrement adopté. Tout y fut combiné sans principes , de législation , sans intelligence des rapports que la nature a mis entre les terres & les hommes. Ceux-ci furent distribués en deux classes , l'une de propriétaires , & l'autre de mercenaires. On ne vit pas que cette distribution qui se trouve établie en Europe , & presque chez toutes les nations civilisées , est l'ouvrage de la guerre , des révolutions & des hasards infinis que le temps amène ; que c'est la suite des progrès de la sociabilité ; mais non la base

& le fondement de la société , qui, dans l'origine , veut que tous ses membres participent à la propriété. Les colonies qui sont de nouvelles populations & de nouvelles sociétés , doivent suivre cette règle fondamentale. On s'en écarta dès le premier pas , en ne destinant des terres dans la Guiane , qu'à ceux qui pourroient y passer avec des fonds & des avances pour la cultivation. Les autres , dont on tenta la cupidité par des espérances vagues ou équivoques , furent exclus de ce partage des terres. Ce fut une faute de politique contre l'humanité. Si l'on eût donné une portion de terrain à défricher à tous les nouveaux colons qu'on portoit dans cette région nue & déserte , chacun l'eût cultivée d'une manière proportionnée à ses forces & à ses moyens , l'un avec son argent , l'autre avec ses bras. Il ne falloit ni rebuter ceux qui avoient des capitaux , parce que c'étoient des hommes très-précieux pour une colonie naissante , ni leur donner une préférence exclusive , de peur qu'ils ne trouvassent pas des coopérateurs qui voulussent se mettre dans leur dépendance. Il étoit indispensable d'offrir à tous les membres de la nouvelle transmigration , une propriété où ils pussent faire valoir leur travail , leur industrie ,

leur argent, en un mot, leurs facultés plus ou moins étendues. On devoit prévoir que des Européens, quelle que fût leur situation, ne quitteroient pas leur patrie sans l'espérance d'un meilleur sort ; & que tromper leur espoir & leur confiance à cet égard, feroit ruiner la colonie, dont on projetoit les fondemens.

En vain le gouvernement se chargea de la subsistance des colons pour deux ans. C'étoit trop de provisions à la fois. Elles devoient se gâter, soit dans le trajet, soit au terme. Le transport seul en en consommant une partie, & en altérant le reste, ne pouvoit que les rendre chères ; rares, nuisibles. Un climat chaud, un pays humide étoient un double principe de corruption pour les aliments, d'épidémie & de mortalité pour les hommes. C'eût été une folie de transporter d'Europe à la Guiane une assez grande quantité d'animaux vivants, pour fournir journellement de la viande fraîche à une nombreuse colonie. La plupart seroient morts en route ou en arrivant, parce que les animaux étant plus immédiatement sous la direction de la nature, sont aussi plus sujets aux brusques altérations de l'air, & au changement de climat & de nourriture.

Il falloit que la population des troupeaux précédât celle des hommes. Il falloit accroître l'une & l'autre par degrés , & jeter dans cette région éloignée les germes de la culture , avant d'y multiplier les habitants. Les premiers envois devoient être foibles , & accompagnés de toutes les avances , de tous les secours nécessaires pour l'exploitation. A mesure que la colonie naissante auroit cultivé pour sa consommation & au delà , l'achat du superflu de ses récoltes seroit devenu une source d'accroissement. L'agriculture & la population se seroient réciproquement engendrées & augmentées. Les nouveaux colons en auroient attiré d'autres ; & la société auroit pris ses forces comme l'individu , dans l'espace de vingt ans.

On ne fit pas ces réflexions si simples , si naturelles. Douze mille hommes furent débarqués , après une longue navigation , sur des plages désertes & impraticables. On sait que dans presque toute la zone torride , l'année est partagée en deux saisons , l'une sèche & l'autre pluvieuse. A la Guiane , les pluies sont si abondantes depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin de mai , que les terres sont submergées , ou hors d'état d'être culti-

vées. Si les nouveaux colons y étoient arrivés au commencement de la saison sèche, distribués sur les terrains qu'on leur destinoit, ils auroient eu le temps d'arranger leurs habitations, de couper les forêts ou de les brûler, de labourer & d'ensemencer leurs champs.

Faute de ces combinaisons, on ne fut où placer cette foule d'hommes qui arrivoient coup sur coup dans la saison des pluies. L'isle de Caienne auroit pu servir d'entrepôt & de rafraîchissement aux nouveaux débarqués. On y auroit trouvé du logement & des secours. Mais la fausse idée dont on étoit prévenu, de ne pas mêler la nouvelle colonie avec l'ancienne, fit rejeter cette ressource. Par une suite de cet entêtement, on déposa douze mille victimes sur les bords du Kourou, dans une langue de sable, parmi des îlots mal-sains, sous un mauvais angar. C'est là que livrés à l'inaction, à l'ennui, à tous les désordres que produit l'oisiveté dans une populace d'hommes transportés de loin sous un nouveau ciel, aux misères & aux maladies contagieuses qui naissent d'une semblable situation, ils finirent leur triste destinée dans les horreurs du désespoir. Leurs cendres crieront à jamais vengeance contre les inventeurs

ou les auteurs d'un projet funeste , qui a fait périr à si grands frais tant de malheureux à la fois ; comme si la guerre , dont ils étoient destinés à combler les vuides , n'en avoit pas assez moissonné dans le cours de huit années !

Pour qu'il ne manquât rien à ce désastre , il falloit que quinze cents hommes échappés à la mortalité , fussent la proie de l'inondation. On les distribua sur des terrains , où ils furent submergés au retour des pluies. Tous y périrent , sans laisser aucun germe de leur postérité , ni la moindre trace de leur mémoire.

L'état a déploré cette perte , en a poursuivi & puni le principal auteur. Mais qu'il est douloureux pour la patrie , pour les sujets , pour toutes les ames avares du sang François , de le voir ainsi prodiguer dans des entreprises ruineuses , par une folle jalousie d'autorité qui commande un silence rigoureux sur les opérations publiques ! Eh ! n'est-ce pas l'intérêt de la nation entière , que ses chefs soient éclairés ! Mais peuvent-ils l'être autrement que par les lumières générales ? Pourquoi lui cacher des projets dont elle doit être l'objet & l'instrument ? Espère-t-on de commander aux volontés sans l'opinion , & d'inspirer le courage sans

la confiance ? Les vraies lumières sont dans les écrits publics, où la vérité se montre à découvert, où le mensonge craint d'être surpris. Les mémoires secrets, les projets particuliers ne sont guère que l'ouvrage des esprits adroits & intéressés, qui s'insinuent dans les cabinets des administrateurs, par des routes obscures, obliques & détournées. Quand un prince, un ministre s'est conduit par l'opinion publique des gens éclairés, s'il éprouve des malheurs, ni le ciel, ni la terre ne peuvent les lui reprocher. Mais des entreprises faites sans le conseil & le vœu de la nation, des événements amenés à l'insu de tous ceux dont on expose la vie & la fortune ; qu'est-ce autre chose qu'une ligue secrète, une conjuration de quelques individus contre la société entière ? Jusqu'à quand l'autorité se croira-t-elle humiliée, en s'entretenant avec les citoyens ? Jusqu'à quand témoignera-t-elle aux hommes assez de mépris, pour ne pas chercher même à se faire pardonner ses fautes ?

Qu'est-il arrivé de la catastrophe, où tant de sujets, tant d'étrangers ont été sacrifiés à l'illusion du ministère François sur la Guiane ? C'est qu'on a décrié cette malheureuse région avec tout l'excès que

le ressentiment du malheur ajoute à la réalité de ses causes. On va jusqu'à prétendre qu'on ne pourroit pas même y faire fleurir des colonies, en suivant les principes de culture & d'administration qui fondent la prospérité de toutes les autres. Cette opinion est appuyée sur la stérilité de son sol, sur l'humidité excessive de son climat, sur les prodigieux essaims de fourmis dont le pays est infesté, sur la facilité qu'auront les esclaves de désertter de leurs ateliers. Il y a de la vérité; mais il y a aussi de l'exagération dans ces plaintes.

Parce que l'isle de Caïenne n'est pas d'une grande fertilité, l'on ne peut, sans injustice, en conclure que le continent voisin soit également rebelle aux travaux de la culture. Ceux qui tirent cette induction, se sont arrêtés sur les côtes marécageuses d'une terre si vaste. Mais les observateurs qui ont pénétré dans l'intérieur, sont d'un avis bien contraire; & le peu d'expériences qu'on a déjà faites, démentent un préjugé qui n'est fondé que sur les premières apparences.

L'inquiétude qui naît de la continuité des pluies, n'est pas aussi vaine. Ce vice des saisons met en péril la vie des cultivateurs, les oblige à des travaux plus

pénibles , rend les récoltes incertaines , sur-tout celle du sucre , qui jusqu'à présent n'a pas été aussi abondante , ni d'aussi bonne qualité dans le continent que dans les isles. Mais on ne doute pas que les inondations ne diminuent à mesure qu'on abattra les bois , qui , depuis l'origine du monde , couvrent ces déserts immenses. Les arbres attirent les pluies & les rosées ; ils entretiennent l'humidité de la terre , en lui dérobant les rayons du soleil. Otez ces grands végétaux , qui , par leurs profondes racines , par l'étendue de leurs branches , absorbent & pompent tous les suc de la végétation qui circulent , soit dans l'intérieur , soit dans l'atmosphère du globe , il n'y restera plus qu'une fraîcheur utile pour les cultures.

La plupart sont actuellement attaquées par les fourmis , & plusieurs le sont assez vivement pour qu'on voie s'anéantir par intervalle les espérances les mieux fondées ; mais c'est un fléau qu'ont éprouvé tous les nouveaux établissemens de l'Amérique. Ils en ont été délivrés avec le temps. Plusieurs n'en souffrent plus rien , les autres en souffrent peu. La Guiane s'en ressentira toujours moins , à mesure que les défrichemens se multiplieront.

A l'égard des noirs , si l'on risque de

les voir désertter , se réfugier , s'attrouper , se retrancher dans les bois , c'est la tyrannie de leurs maîtres qu'il faut en accuser. Cet inconvénient est plus grand sans doute sur le continent que dans les isles ; mais on prévendra l'évasion de ces malheureux , quand on rendra leur condition supportable. La loi de la nécessité , qui commande même aux tyrans , prescrira dans la Guiane une modération que l'humanité seule devoit inspirer partout.

L'obstacle qu'on prévoit le moins , quoiqu'il soit le plus insurmontable , c'est la difficulté , l'impossibilité même d'entreprendre des cultures importantes sur les côtes de la Guiane. Celle qui est au sud de Caïenne , n'offre dans l'espace de vingt lieues qu'un cloaque , qui , deux fois chaque mois noyé par les marées de la pleine & de la nouvelle lune , est desséché dans l'intervalle de ces deux périodes. Celle qui est au nord , est régulièrement couverte d'eau pendant six mois , & dès-lors ne sauroit avoir qu'une fertilité précaire. On y voit périr la canne de sucre à sa première portée ; ce qui doit multiplier les travaux sans augmenter les productions. Cette partie est d'ailleurs extrêmement mal-saine. Un vent d'est y

pousse régulièrement toutes les vapeurs malignes que l'ardeur du soleil fait sortir des terres marécageuses de la côte du sud.

Les rivières de Caïenne, d'Arouac, d'Oyapoco, de Kourou, de Maroni, n'éprouvent pas dans leur cours les mêmes inconvénients. On voit sur le Sinemary cinq ou six cents hommes échappés des désastres de la colonie. Ils y jouissent de la meilleure santé; leurs petits défrichements réussissent aussi-bien qu'on peut le désirer; la multiplication des bestiaux est prodigieuse. Les bords les plus élevés des autres fleuves offrent les mêmes avantages; quelques-uns mêmes offrent une navigation plus facile, pour des bateaux ou pour des navires.

Toutes ces discussions prouvent que la France ne doit pas renoncer à l'exploitation de la Guiane. Le sucre y sera d'abord plein d'eau, sans faveur, en petite quantité; mais il ne fut presque jamais meilleur dans les terres nouvellement défrichées. Le café, le cacao, le coton prennent à la Guiane un degré de perfection qu'ils n'ont pas aux Antilles. Le tabac y doit prospérer. L'indigo qui y croissoit autrefois en abondance, s'y est abâtardi; mais il y recouvrera sa pre-

miere qualité , si on le renouvelle par des graines de Saint-Domingue. Le rocou n'y a pas une grande valeur ; mais le débit en est assuré. La vanille y est naturelle. On n'en a tiré encore aucun parti , parce que les gouffes qui la contiennent se pourrissent aussi-tôt qu'elles sont cueillies. Il est aisé de s'instruire de la culture des arbres qui les portent , & d'enrichir la Guiane de cette branche de commerce.

Les grandes exportations de riz , de bois , de bestiaux , de poisson salé , dont on ose se flatter , n'y sont pas aussi sûres. La colonie pourroit s'y attacher sans doute , mais elle n'en auroit pas les débouchés. Celui des isles Françoises du vent , le seul qui se présente , ne sauroit jamais être fort considérable. Ces établissemens n'ayant rien à lui donner en échange de ses denrées , les frais de navigation rendront nécessairement la communication languissante.

Mais cette dernière liaison peut manquer , & celle de la Guyane avec la métropole n'en être pas moins vive. Tout dépendra des encouragemens que la cour de Versailles vera dans cet établissement. Il n'offre pas plus de difficultés que Surinam , où des travaux plus suivis & de plus grands moyens n'ont jamais

procuré autant de productions qu'aux îles. Cependant Surinam est couvert aujourd'hui de riches plantations. Pourquoi la France ne mettroit-elle pas la Guiane au niveau de cette colonie Hollandoise, par les avances & les gratifications qu'un état doit toujours sacrifier quand il s'agit de grands défrichements vraiment utiles ? Les défrichements : voilà des conquêtes sur le chaos, à l'avantage de tous les hommes ; & non pas des provinces qu'on dépeuple & qu'on dévaste pour s'en emparer, qui coûtent le sang de deux nations pour n'en enrichir aucune ; qu'il faut garder à grands frais, & couvrir de troupes pendant des siècles, avant de s'en promettre la paisible possession. La Guiane ne demande que des travaux & des habitants. Que de motifs se présentent de ne pas les lui refuser !

Cette colonie peut multiplier à son gré ses troupeaux & ses subsistances. Difficilement on l'envahiroit, & plus difficilement encore on la bloqueroit. Elle ne sera donc pas conquise. Les Antilles, au contraire, déjà prises une fois, attireront les regrets, & sollicitent la cupidité d'une nation vivement aigrie de leur restitution. Son chagrin fait présumer qu'elle sera toujours disposée à réparer ;
par

par la force des armes , le vice de ses négociations. La confiance bien fondée qu'elle a dans sa marine , dans la situation florissante de ses colonies septentrionales , ne tardera peut-être pas à la précipiter dans une guerre nouvelle , pour reprendre ce qu'elle a cédé dans la dernière paix. Si la fortune secondoit encore la sage administration de son heureux gouvernement ; si un peuple encouragé par des victoires , dont les sujets recueillent seuls tout l'avantage , l'emportoit toujours sur une nation qui ne combat que pour ses rois ; ce seroit du moins une grande ressource que la Guiane , où l'on cultiveroit toutes les productions dont l'habitude a donné le besoin , & pour lesquelles il faudroit payer un énorme tribut à l'étranger , si les colonies nationales ne pouvoient les fournir.

Tout est encore à faire , pour s'assurer des avantages que présente cet établissement. On n'y voyoit au premier janvier 1769 , que 1291 hommes libres , & 8047 esclaves. Ses troupeaux ne s'élevoient pas au dessus de 1923 têtes de gros bétail , & de 1077 têtes de menu bétail. Les productions de la colonie étoient même au dessous de ces foibles moyens , parce qu'il n'y avoit dans les

ateliers que des blancs sans intelligence, que des noirs sans subordination. Il est réservé au temps d'amener des lumières & de la discipline. En attendant cette heureuse époque, laissons la Guiane, & passons à Sainte-Lucie.



CHAPITRE V.

Sainte-Lucie, long-temps disputée, reste à la France.

LEs Anglois occuperent sans opposition cette île, dans les premiers jours de l'an 1639. Ils y vivoient paisiblement depuis dix-huit mois, lorsqu'un navire de leur nation, qui avoit été surpris par un calme devant la Dominique, enleva quelques Caraïbes accourus sur leurs pirogues avec des fruits. Cette violence décida les sauvages de Saint-Vincent, de la Martinique, à se réunir aux sauvages offensés; & ils fondirent tous ensemble, au mois d'août 1640, sur la nouvelle colonie. Dans leur fureur, ils massacrèrent tout ce qui se présenta. Le peu qui échappa à cette vengeance, abandonna pour toujours un établissement qui ne

pouvoit pas avoir fait de grands progrès.

Dans les premiers âges du monde , avant qu'il se fût formé des sociétés civiles & policées , tous les hommes en général avoient droit sur toutes les choses de la terre. Chacun pouvoit prendre ce qu'il vouloit pour s'en servir , & même pour consumer ce qui étoit de nature à l'être. L'usage que l'on faisoit ainsi du droit commun , tenoit lieu de propriété. Dès que quelqu'un avoit pris une chose de cette manière , aucun autre ne pouvoit la lui ôter sans injustice. C'est sous ce point de vue , qui ne convient qu'à l'état de nature , que les nations de l'Europe envisagerent l'Amérique , lorsqu'elle eut été découverte. Comptant les naturels du pays pour rien , il leur suffisoit , pour s'emparer d'une terre , qu'aucun peuple de notre continent n'en fût en possession. Tel fut le droit public , constant & uniforme , qu'on suivit dans le nouveau monde , & qu'on n'a pas même eu honte de vouloir justifier en ce siècle , pendant les dernières hostilités.

D'après ces principes , que l'auteur d'une histoire philosophique du commerce rougiroit d'approuver , Sainte-Lucie devoit appartenir à toute puissance qui voudroit ou pourroit la peupler. Les Franç

çois s'en aviserent les premiers. Ils y firent passer, en 1650, quarante habitants sous la conduite de Rouffelan, homme brave, actif, prudent, & singulièrement aimé des sauvages pour avoir épousé une femme de leur nation. Sa mort, arrivée quatre ans après, ruina tout le bien qu'il avoit commencé à faire. Trois de ses successeurs furent massacrés par les Caraïbes, qui étoient mécontents de la conduite qu'on tenoit avec eux; & la colonie ne faisoit que languir, lorsqu'elle fut prise, en 1664, par les Anglois, qui l'évacuerent en 1666.

A peine étoient-ils partis, que les François reparurent dans l'isle. Ils ne s'y étoient pas encore beaucoup multipliés, quelle qu'en fût la cause, lorsque l'ennemi qui les avoit chassés la première fois, les força de nouveau, vingt ans après, à quitter leurs habitations. Quelques-uns, au lieu d'évacuer l'isle, se réfugièrent dans les bois. Dès que le vainqueur, qui n'avoit fait qu'une invasion passagère, se fut retiré, ils reprirent leurs occupations. Ce ne fut pas pour long-temps. La guerre, qui bientôt après déchira l'Europe, leur fit craindre de devenir la proie du premier corsaire qui auroit envie de les piller, & ils allerent

chercher de la tranquillité dans les établissemens de leur nation , qui avoient plus de force , ou qui pouvoient se promettre plus de protection. Il n'y eut plus alors de culture suivie , ni de colonie régulière à Sainte-Lucie. Elle étoit seulement fréquentée par des habitants de la Martinique , qui y coupoient du bois , qui y faisoient des canots , & y entretenoient des chantiers assez considérables.

Des soldats & des matelots déserteurs s'y étant réfugiés après la paix d'Utrecht , il vint en pensée au maréchal d'Estrées d'en demander la propriété. Elle ne lui eût pas été plutôt accordée , en 1718 , qu'il y fit passer un commandant , des troupes , du canon , des cultivateurs. Cet éclat blessa la cour de Londres qui avoit des prétentions sur l'isle , à raison de la priorité d'établissement ; comme celle de Versailles , en vertu d'une possession rarement interrompue. Ses plaintes déterminèrent le ministère de France à ordonner que les choses seroient remises dans l'état où elles étoient , avant la concession qui venoit d'être faite. Soit que cette complaisance ne parût pas suffisante aux Anglois , soit qu'elle leur persuadât qu'ils pouvoient tout oser , ils donnerent eux-mêmes , en 1722 , Sainte-Lucie au

duc de Montaignu qui en envoya prendre possession. Cette opposition d'intérêts donna de l'embarras aux deux couronnes. Elles en sortirent, en 1731, en convenant que, jusqu'à ce que les droits respectifs eussent été éclaircis, l'isle seroit évacuée par les deux nations; mais qu'elles auroient la liberté d'y faire de l'eau & du bois.

Cet arrangement précaire mit les intérêts particuliers en liberté d'agir. L'Anglois ne troubla plus les François dans la jouissance de leurs habitations; mais il se servit de leur canal, pour former, avec des colonies plus riches, des liaisons interlopes que les sujets des deux gouvernemens croyoient leur être également avantageuses. Elles ont duré avec plus ou moins de vivacité jusqu'au traité de 1763, qui a assuré à la France la propriété si long-temps & si opiniâtrement disputée de Sainte-Lucie.



CHAPITRE VI.

*Ce qu'est devenue Sainte-Lucie entre les
mains des François.*

UN entrepôt fut le premier usage que la cour de Versailles se proposa de faire de son acquisition. Depuis quelques années il s'étoit établi que ses colonies du vent ne pouvoient se passer ni des bois , ni des bestiaux de l'Amérique septentrionale. On trouvoit de l'inconvénient à les y admettre directement ; & Sainte-Lucie fut choisie comme un lieu très-propre à l'échange de ces objets contre les sirops de la Martinique , de la Guadeloupe. L'expérience ne tarda pas à prouver que cet arrangement étoit impraticable.

Pour qu'il pût avoir lieu , il faudroit , ou que les Anglois entreposassent leurs cargaisons , ou qu'ils les gardassent à bord , ou qu'ils les vendissent à des négociants établis dans l'isle : trois combinaisons également impossibles.

Jamais ces navigateurs ne se détermineront à perdre de vue leur bétail , dont

la garde , la nourriture , les accidents les ruineront , ni à payer des magasins pour leurs bois , parce qu'une marchandise de si mince valeur , & d'aussi gros volume , ne soutient point les frais de l'entrepôt. On ne doit pas se flatter qu'ils attendront paisiblement sur leurs bâtimens , qu'il vienne des isles Françoises , des marchands pour traiter avec eux : leur genre de commerce ne peut se concilier avec ces lenteurs. Il ne resteroit que la voie des négociants qui s'établiront à Sainte-Lucie , comme acheteurs & vendeurs intermédiaires ; mais leur ministère seroit nécessairement si cher , qu'il ne seroit pas possible de s'en servir.

Les difficultés ne sont pas moins grandes de la part du propriétaire des sirops , que du côté des fournisseurs des productions septentrionales. Accoutumé à vendre sa denrée trente-cinq à trente-six livres la barrique , il ne consentira jamais à la diminution des deux cinquièmes , qu'emporteront les voitures , le coulage & la commission. Que si l'Anglois est obligé de payer les sirops plus cher qu'il ne les payoit , il se verra forcé d'augmenter dans la proportion ses marchandises , que le consommateur sera hors d'état d'acheter après ce surhaussement.

Le ministère de France , détaché de la première idée qu'il avoit eue , sans y renoncer formellement , s'est occupé du soin d'établir des cultures à Sainte-Lucie. En 1763 , il y a fait passer à grands frais , & avec plus d'appareil qu'il ne convenoit , sept ou huit cents hommes , dont la fatale destinée inspire plus de pitié que de surprise. Sous les tropiques , les colonies les mieux établies coûtent habituellement la vie au tiers des soldats qui y sont envoyés ; quoique ce soient des hommes sains , robustes & bien soignés , est-il étonnant que des misérables ramassés dans les boues de l'Europe , & livrés à tous les fléaux de l'indigence , à toutes les horreurs du désespoir , aient généralement péri dans une île inculte & mal-saine ?

L'avantage de la peupler étoit réservé aux établissemens voisins. Des François , qui avoient vendu très-avantageusement leurs plantations de la Grenade aux Anglois , ont porté à Sainte-Lucie une partie de leurs capitaux. Un grand nombre des cultivateurs de Saint-Vincent , indignés de se voir réduits à acheter un sol qu'ils avoient défriché avec des peines incroyables , ont pris la même route. La Martinique a fourni des habitants dont

les possessions étoient peu fécondes ou bornées, & des négociants qui ont retiré du commerce une partie de leurs fonds pour les confier à l'agriculture. On a gratuitement distribué à chacun d'eux un terrain proportionné à leurs facultés. Ceux qui n'avoient que de foibles moyens, se sont bornés à des travaux qui n'exigeoient que peu d'avances. Les plus riches se sont élevés à des entreprises plus considérables.

Déjà se sont formées dans la colonie neuf paroisses, huit sous le vent, & une seulement au vent. Cette préférence, donnée à une partie de l'isle sur l'autre, ne vient pas de là supériorité du sol, mais du plus ou du moins de facilité à recevoir, à expédier des vaisseaux. Avec le temps, l'espace qu'on a d'abord négligé sera occupé à son tour, parce qu'on découvre tous les jours des anses où il sera possible d'embarquer sur des canots routes sortes de productions.

Un chemin qui fait le tour de l'isle, & deux chemins qui la traversent de l'est à l'ouest, donnent les facilités qu'on pouvoit desirer pour porter les denrées des plantations aux embarcadaires. Avec du temps & des richesses, ces routes parviendront à un degré de perfection qu'on

ne pouvoit leur donner d'abord , sans des dépenses trop coûteuses pour la naissance d'un établissement. Les corvées dont ces chemins font l'ouvrage , ont retardé la culture , & excité bien des murmures ; mais les colons commencent à bénir la main sage & ferme qui a ordonné , qui a conduit cette opération pour leur utilité.

Au premier janvier 1772 , la population blanche de la colonie montoit à 2018 personnes de tout âge & de tout sexe. Il y avoit 663 noirs libres , & 12,795 esclaves. Elle avoit pour ses troupeaux 228 mulets ou chevaux , 2070 bêtes à cornes , & 3184 moutons ou chèvres ; 38 sucreries qui occupoient 978 carreaux de terre ; 5 , 395 , 889 pieds de café ; 1 , 321 , 600 pieds de cacao ; 367 carrés de coton formoient ses cultures. Elles étoient partagées en sept cents six habitations. Leur produit actuel est de quatre millions de livres. Ce revenu doit augmenter , pendant quelque temps , d'un huitième chaque année.

Il régnoit généralement dans les îles un préjugé contre Sainte-Lucie. La nature , disoit-on , lui avoit refusé tout ce qui peut constituer une colonie de quelque importance. Dans l'opinion publique , son terroir inégal n'étoit qu'un tuf aride

& pierreux qui ne paieroit jamais les dépenses qu'on feroit pour le défricher. L'intempérie de son climat devoit dévorer tous les audacieux que l'avidité de s'enrichir, ou le désespoir y feroient passer. Ces idées étoient universellement reçues.

Des expériences heureuses doivent démentir les plus prévenus. Le sol de Sainte-Lucie n'est point mauvais sur les bords de la mer, & il devient meilleur à mesure qu'on avance dans les terres. Tout peut être défriché avec succès, à l'exception de quelques montagnes hautes & escarpées, sur lesquelles on remarque aisément des traces d'anciens volcans. Il reste encore dans une profonde vallée huit ou dix étangs dont l'eau bout de la manière la plus effrayante, & conserve de sa chaleur plus de six mille toises après être sortie de ses réservoirs. On ne trouve pas, à la vérité, dans l'île, de grandes plaines; mais beaucoup de petites, où l'on peut pousser la culture du sucre jusqu'à quinze millions de livres pesant. La forme étroite & allongée de cette possession en rendra le transport aisé, dans quelques lieux que les cannes soient plantées.

L'air, dans l'intérieur de Sainte-Lucie,

n'est que ce qu'il étoit dans les autres isles, avant qu'on les eût habitées, d'abord impur & peu sain; mais à mesure que les bois sont abattus, que la terre se découvre, il devient moins dangereux. Celui qu'on respire sur une partie des côtes, est plus meurtrier. Sous le vent, elles reçoivent quelques foibles rivières, qui, partant du pied des montagnes, n'ont point assez de pente pour entraîner les sables dont le flux de l'Océan embarrasse leur embouchure. Cette barrière insurmontable fait qu'elles forment au milieu des terres des marais mal-sains. Une raison si sensible avoit suffi pour éloigner de cette contrée, le peu de Caraïbes qu'on trouva dans l'isle en y abordant pour la première fois. Les François, poussés dans le nouveau monde par une passion plus violente que l'amour de la conservation, ont été moins difficiles que des sauvages. C'est dans cette étendue qu'ils ont principalement établi leurs cultures. Ils seront tôt ou tard punis de leur aveugle avidité, à moins qu'ils ne construisent des digues, qu'ils ne creusent des canaux, pour procurer aux eaux de l'écoulement. La salubrité dont on jouit sur les rivières du Carenage & du Mari-got, qui tombent dans des anses un peu

profondes, fait présumer que cet expédient réussiroit.

Le caractère & les lumières de M. le comte d'Ennery, fondateur de la colonie, nous autorisent à assurer que, lorsque cette île, d'environ quarante - cinq lieues de circuit, sera parvenu à toute la culture dont elle est susceptible, elle pourra occuper cinquante mille esclaves, & fournir au commerce pour dix millions de denrées. Cette époque de prospérité ne doit pas même être fort éloignée, puisque l'activité des cultivateurs est débarrassée de toutes les entraves, qui, par-tout ailleurs, ont ralenti les travaux. Cinquante hommes, destinés à maintenir l'ordre public, sont tout ce qu'il y a de troupes à Sainte-Lucie. Elle ne paie ni directement, ni indirectement, aucun impôt. Dans ses rades, sont reçus indifféremment, sans droit d'entrée, sans droit de sortie, les bâtimens de toutes les nations. Chacune y porte à son gré les marchandises qu'elle peut donner à meilleur marché : chacune y charge les denrées où elle peut mettre le plus haut prix. Depuis que l'Europe a acquis des possessions dans le nouveau monde, aucune n'a été plus favorablement traitée. Cette faveur signalée aura sans doute un

terme ; & la colonie fera mise un jour , comme toutes les autres , sous le joug des loix prohibitives. Mais quelques années de paix & de liberté lui donneront la force de soutenir ce fardeau.

CHAPITRE VII.

Projet de la France pour s'assurer la possession de Sainte-Lucie.

AVANT de l'y soumettre, la métropole prendra les moyens de s'assurer les produits d'une île qu'elle aura su rendre florissante. Il suffira, pour la garder, de garantir de toute insulte le port de Carenage.

Ce port fameux réunit beaucoup de commodités. On y trouve par-tout beaucoup de brassage. La qualité de son fonds est excellente. La nature y a formé trois Carenages, qui peuvent se passer de quai, & qui n'ont besoin que de cabestan, pour virer en quille bord à terre. Trente vaisseaux de ligne y seroient à l'abri des ouragans, sans prendre la peine d'amarrer. Les bateaux du pays, qui y ont séjourné long-temps, n'ont jamais été piqués par

les vers ; cependant on n'espère pas que cet avantage puisse durer , quelle qu'en soit la cause. Du reste , les vents sont toujours bons pour sortir ; & l'escadre la plus nombreuse seroit au large en moins d'une heure.

Une position si favorable peut non-seulement défendre toutes les possessions nationales , mais menacer encore celles de l'ennemi , dans toute l'étendue de l'Amérique. Les forces maritimes de l'Angleterre ne sauroient couvrir tous les lieux. La plus foible escadre , partie de Sainte-Lucie , porteroit en peu de jours la désolation dans les colonies , qui , paroissant les moins exposées , seroient dans la plus grande sécurité. Pour l'empêcher de nuire , il faudroit bloquer le port du Carenage ; & cette croisière , aussi dispendieuse que fatigante , pourroit encore être bravée impunément par un homme hardi , qui oseroit tout ce qu'on peut oser en mer.

Le Carenage , qui a l'inconvénient d'exposer au danger d'être pris , les vaisseaux qui sont à sa vue , n'a jamais paru digne d'attention à la Grande-Bretagne , assez puissante , assez éclairée , pour penser que c'est aux vaisseaux à protéger les rades , & non aux rades à protéger les vaisseaux.

Pour la France, ce port possède la plus grande défense maritime, c'est-à-dire, une position qui empêche les vaisseaux d'y entrer sous voile. Il faut alonger plusieurs rouées, pour y pénétrer. On ne peut louvoyer entre ces deux pointes. Le fond augmentant tout d'un coup, & passant près de terre de vingt-cinq à cent brasses, ne permettroit pas aux attaquants de s'y embosser. Il ne peut y entrer qu'un navire à la fois ; & il seroit battu en même temps de l'avant & des deux bords par des feux masqués.

Si l'ennemi vouloit insulter le port, il seroit réduit à faire sa descente à l'anse du Choc ; plage d'une lieue qui n'est séparée du Carenage, que par la pointe de la Vigie qui forme cette anse. Maître de la Vigie, il couleroit bas ou forceroit d'amener tous les vaisseaux qui se trouveroient dans la rade ; & ce seroit sans perte, de son côté, parce que cette péninsule, quoique dominée par une citadelle bâtie de l'autre côté du port, couvrirait l'assaillant par son revers. Celui-ci n'auroit besoin que de mortiers : il ne tireroit pas un coup de canon ; il ne hasarderoit pas la vie d'un homme.

S'il suffisoit de fermer à l'ennemi l'entrée

du port, il seroit inutile de fortifier la Vigie. Sans cette précaution, on l'empêcheroit bien d'y pénétrer ; mais il faut protéger les vaisseaux de la nation. Il faut qu'une petite escadre y puisse braver les forces Angloises, les réduire à la bloquer, profiter de leur absence ou d'une faute ; ce qui ne se peut faire sans fortifier le sommet de la péninsule. On ne doit pas se dissimuler qu'en multipliant ainsi les points de défense, on augmentera le besoin d'hommes ; mais s'il y a des vaisseaux dans le port, leurs matelots & leurs canonniers seront chargés de la défense de la Vigie, & ils s'y porteront avec d'autant plus de vigueur, que le salut de l'escadre en dépendra. Si le port est sans bâtimens, la Vigie sera abandonnée ou peu défendue ; & voici pourquoi.

De l'autre côté de la rade est une hauteur nommée le Morne fortuné. Le plateau de cette hauteur offre une de ces positions heureuses, qu'on trouve rarement, pour y construire une citadelle dont l'attaque n'exigera guere moins d'appareil que les meilleures places de l'Europe. Cette fortification actuellement projetée, & qui sera sans doute un jour exécutée, aura l'avantage de défendre

l'anse du Carenage dans tous ses points ; de commander à toutes les élévations qui l'entourent ; de rendre à l'ennemi le port impraticable ; de mettre en sûreté la ville qu'on doit construire sur la croupe de la montagne ; d'empêcher , enfin , l'assaillant de pénétrer dans l'isle , quand même il auroit fait sa descente au Choc , & qu'il se seroit emparé de la Vigie. Des combinaisons plus approfondies sur les précautions qu'exigeroit la conservation de Sainte-Lucie , doivent être réservées aux gens de l'art. Il vaut mieux fixer l'attention du lecteur sur la Martinique.





CHAPITRE VIII,

*Les François s'établissent à la Martinique
sur les ruines des Caraïbes.*

CETTE isle a seize lieues de longueur, & quarante-cinq de circuit, sans y comprendre les caps qui avancent quelquefois deux ou trois lieues dans la mer. Elle est extrêmement hachée, & par-tout entrecoupée de monticules, qui ont le plus souvent la forme d'un cône. Trois montagnes dominent sur ces petits sommets. La plus élevée porte l'empreinte ineffaçable d'un ancien volcan. Les bois dont elle est couverte, y arrêtent sans cesse les nuages, y entretiennent une humidité mal-saine, qui acheve de la rendre affreuse, inaccessible, tandis que les deux autres sont presqu'entièrement cultivées. De ces montagnes, mais sur-tout de la première, sortent les nombreuses sources dont l'isle est arrosée. Leurs eaux, qui coulent en foibles ruisseaux, se changent en torrents au moindre orage. Elles tirent leur qualité du terrain qu'elles traversent; excellentes en quelques endroits, & si mauvaises en

d'autres , qu'il faut leur substituer pour la boisson , celles qu'on ramasse dans les saisons pluvieuses.

Denambuc , qui avoit fait reconnoître la Martinique , partit en 1635 de Saint-Christophe , pour y établir sa nation. Ce ne fut pas de l'Europe qu'il voulut tirer sa population. Il prévoyoit que des hommes , fatigués par une longue navigation , périroient la plupart en arrivant , ou par les intempéries d'un nouveau climat , ou par la misère , qui suit presque toutes les émigrations. Cent hommes qui habitoient depuis long-temps dans son gouvernement de Saint-Christophe , braves , actifs , accoutumés au travail & à la fatigue , habiles à défricher la terre , à former des habitations , abondamment pourvus de plants de pátates & de toutes les graines convenables , furent les seuls fondateurs de la nouvelle colonie.

Leur premier établissement se fit sans trouble. Les naturels du pays , intimidés par les armes à feu , ou séduits par des protestations , abandonnerent aux François la partie de l'isle qui regarde au couchant & au midi , pour se retirer dans l'autre. Cette tranquillité fut courte. Le Caraïbe , voyant se multiplier de jour en jour ces étrangers entreprenants , sentit

qu'il ne pouvoit évler sa ruine , qu'en les exterminant eux-mêmes ; & il associa les sauvages des isles voisines à sa politique. Tous ensemble , ils fondirent sur un mauvais fort , qu'à tout événement on avoit construit ; mais ils furent reçus avec tant de vigueur , qu'ils se replierent , en laissant sept ou huit cents de leurs meilleurs guerriers sur la place. Cet échec les fit disparaître pour long temps ; & ils ne revinrent qu'avec des présents , & des discours pleins de repentir. On les accueillit amicalement ; & la réconciliation fut scellée de quelques pots d'eau-de-vie qu'on leur fit boire.

Les travaux avoient été difficiles jusqu'à cette époque. La crainte d'être surpris obligeoit les colons de trois habitations , à se réunir toutes les nuits dans celle du milieu qu'on tenoit toujours en état de défense. C'est là qu'ils dormoient sans inquiétude , sous la garde de leurs chiens & d'une sentinelle. Durant le jour , aucun d'eux ne marchoit qu'avec son fusil , & deux pistolets à sa ceinture. Ces précautions cessèrent , lorsque les deux nations se furent rapprochées ; mais celle dont on avoit imploré l'amitié & la bienveillance , abusa si fort de sa supériorité , pour étendre ses usurpations , qu'elle ne

tarda pas à rallumer dans le cœur de l'autre une haine mal éteinte. Les sauvages, dont le genre de vie exige un territoire vaste, se trouvant chaque jour plus resserrés, eurent recours à la ruse, pour affoiblir un ennemi, contre lequel ils n'osoient plus employer la force. Ils se partageoient en petites bandes; ils épioient les François qui fréquentoient les bois; ils attendoient que le chasseur eût tiré son coup; & sans lui donner le temps de recharger, ils fondoient sur lui brusquement, & l'assommoient. Une vingtaine d'hommes avoient disparu, avant qu'on eût su comment. Dès qu'on en fut instruit, on marcha contre les agresseurs, on les battit; on brûla leurs cabets; on massacra leurs femmes, leurs enfants; & ce qui avoit échappé à ce carnage, quitta la Martinique en 1658, pour n'y plus reparoître.

Les François, devenus, par cette retraite, seuls possesseurs de l'isle entière, occuperent tranquillement les postes qui convenoient le mieux à leurs cultures. Ils formoient alors deux classes. La première étoit composée de ceux qui avoient payé leur passage en Amérique: on les appelloit habitants. Le gouvernement leur distribuoit des terres en toute propriété,

sous la charge d'une redevance annuelle. Ils étoient obligés de faire la garde chacun à leur tour, & de contribuer à proportion de leurs moyens, aux dépenses qu'exigeoient l'utilité & la sûreté commune. A leurs ordres, étoient une foule de libertins, qu'ils avoient amenés d'Europe à leurs frais, sous le nom d'*engagés*. C'étoit une espece d'esclavage qui duroit trois ans. Ce terme expiré, les engagés devenoient, par le recouvrement de leur liberté, les égaux de ceux qu'ils avoient servis.

Les uns & les autres s'occupèrent d'abord uniquement du tabac & du coton. On y joignit bientôt le rocou & l'indigo. La culture du sucre ne commença que vers l'an 1650. Benjamin Dacosta, l'un de ces Juifs qui puisent leur industrie, dans l'oppression même où est tombée leur nation après l'avoir exercée, planta dix ans après des cacaotiers. Son exemple fut sans influence jusqu'en 1684, où le chocolat devint d'un usage assez commun, dans la métropole. Alors le cacao fut la ressource de la plupart des colons, qui n'avoient pas de fonds suffisants pour entreprendre la culture du sucre. Une de ces calamités, que les saisons apportent, & versent tantôt sur les hommes &

tantôt

tantôt sur les plantes , fit périr en 1718 tous les cacaotiers. La désolation fut générale parmi les habitants de la Martinique. On leur présenta le café , comme une planche après le naufrage.

Le ministère de France avoit reçu des Hollandois en présent , deux pieds de cet arbre , qui étoient conservés avec soin dans le jardin royal des plantes. On en tira deux rejetons. M. Desclieux , chargé de les apporter à la Martinique , se trouva sur un vaisseau où l'eau devint rare. Il partagea , avec ses arbrustes , le peu qu'il en recevoit pour sa boisson , & par ce généreux sacrifice , il parvint à sauver le précieux dépôt qui lui avoit été confié. Sa magnanimité fut récompensée. Le café se multiplia avec une rapidité , avec un succès extraordinaires ; & ce vertueux citoyen jouit encore avec une douce satisfaction , du bonheur si rare d'avoir sauvé , pour ainsi dire , une colonie importante , & de l'avoir enrichie d'une nouvelle branche d'industrie.

Indépendamment de cette ressource , la Martinique avoit des avantages naturels , qui sembloient devoir l'élever en peu de temps à une fortune considérable. De tous les établissemens François , elle a la plus heureuse situation , par rapport

aux vents qui regnent dans ces mers. Ses ports ont l'ineffimable commodité d'offrir un asyle sûr contre les ouragans qui désolent ces parages. Sa position l'ayant rendue le siege du gouvernement, elle a reçu plus de faveurs, & joui d'une administration plus éclairée & moins infidelle. L'ennemi a constamment respecté la valeur de ses habitants, & l'a rarement provoquée, sans avoir lieu de s'en repentir. Sa paix intérieure n'a jamais été troublée, même lorsqu'en 1717, excitée par un mécontentement général, elle prit le parti, peut-être audacieux, mais conduit avec mesure, de renvoyer en Europe un gouverneur & un intendant qui la faisoient gémir sous le despotisme de leur avarice. L'ordre, la tranquillité, l'union que les colons furent maintenir en ce temps d'anarchie, prouverent plus d'aversion pour la tyrannie, que d'éloignement pour l'autorité, & justifient, en quelque sorte, aux yeux de la métropole, ce que cette démarche avoit d'irrégulier & de contraire aux principes reçus.

Malgré tant de moyens de prospérité, la Martinique, quoique plus avancée que les autres colonies Françaises, l'étoit cependant fort peu à la fin du dernier siecle. En 1700, elle n'avoit en tout que 6597

blancs. Le nombre des sauvages , des mulâtres , des negres libres , hommes , femmes , enfans , n'étoit que de 507. On ne comptoit que 14,566 esclaves. Tous ces objets réunis ne formoient qu'une population de 21,640 personnes. Les troupeaux se réduisoient à 3668 chevaux ou mulets , & à 9217 bêtes à cornes. On cultivoit un grand nombre de pieds de cacao , de tabac , de coton , & l'on exploitoit neuf indigoteries , & cent quatre-vingt-trois foibles sucreries.



CHAPITRE IX.

Prospérité de la Martinique. Causes de ces prospérités.

LORSQUE les guerres longues & cruelles qui portoient la désolation sur tous les continents & sur toutes les mers du monde , furent assoupies , & que la France eut abandonné des projets de conquête , & des principes d'administration qui l'avoient long-temps égarée , la Martinique sortit de l'espece de langueur où tous ces maux l'avoient laissée. Bientôt ses prospérités furent éclatantes : elle devint le

marché général des établissemens nationaux du Vent. C'étoit dans ses ports que les isles voisines vendoient leurs productions ; c'étoit dans ses ports qu'elles achetoient les marchandises de la métropole. Les navigateurs François ne dépofoient , ne formoient leurs cargaisons que dans ses ports. L'Europe ne connoissoit que la Martinique. Elle mérita d'occuper les spéculateurs , comme agricole , comme agente des autres colonies , comme commerçante avec l'Amérique Espagnole & septentrionale.

Comme agricole, elle avoit, en 1736, 447 sucreries ; 11,953,232 pieds de café ; 193,870 pieds de cacao ; 2,068,480 pieds de coton ; 39,400 pieds de tabac ; 6750 pieds de rocour. Ses vivres consistoient en 4,806,142 bananiers ; 34,483,000 foisses de manioque ; 247 carreaux de parates & d'ignames. Elle avoit une population de 72,000 noirs de tout âge & de tout sexe. Leur travail avoit élevé sa culture au meilleur état où pouvoit la conduire la consommation que l'Europe faisoit alors des productions d'Amérique , & à une exportation annuelle de seize millions de livres.

Les rapports que la Martinique avoit avec les autres isles , lui valoient la commission & les frais de transport , parce

qu'elle seule avoit les voitures. Ce gain pouvoit s'évaluer au dixieme de leurs productions , dont l'ensemble formoit une masse de dix-sept à dix-huit millions. Ce fonds de dette, rarement perçu, leur étoit laissé pour l'accroissement de leurs cultures. Il étoit augmenté par des avances en argent, en esclaves, en autres objets de premier besoin, qui rendant de plus en plus la Martinique créancière des colonies, les tenoit toujours dans sa dépendance, sans que ce fût à leur préjudice. Elles s'enrichissoient toutes par son secours, & leur profit tournoit à son utilité.

Ses liaisons avec l'isle Royale, avec le Canada, avec la Louisiane, lui procuroient le débouché de son sucre commun, de son café inférieur, de ses sirops & rafias que la France rejetoit. On lui donnoit en échange, de la morue, des légumes secs, du bois de sapin & quelques farines. Dans son commerce interlope aux côtes de l'Amérique Espagnole, tout composé de marchandises de fabrique nationale, elle gagnoit le prix du risque auquel le marchand François ne vouloit pas s'exposer. Ce trafic, moins utile que le premier dans son objet, étoit d'un bien plus grand rapport dans ses effets. Il lui rendoit un bénéfice de quatre-vingt-dix

pour cent , sur une valeur de quatre millions , qu'on portoit tous les ans à Caraque , ou dans les colonies voisines.

Tant d'opérations heureuses avoient fait entrer dans la Martinique un argent immense. Dix huit millions y circuloient habituellement avec une extrême rapidité. C'est peut-être le seul pays de la terre où l'on ait vu le numéraire en telle proportion , qu'il fût indifférent d'avoir des métaux ou des denrées.

L'étendue de ses affaires attiroit annuellement dans ses ports deux cents bâtimens de France , quatorze ou quinze expédiés par la métropole pour la Guinée , trente du Canada , dix ou douze de la Marguerite & de la Trinité , sans compter les navires Anglois & Hollandois qui s'y glissoient en fraude. La navigation particulière de l'isle aux colonies septentrionales , au continent Espagnol , aux isles du Vent , occupoit cent trente bateaux de vingt à soixante-dix tonneaux , montés par six cents matelots Européens de toutes les nations , & par quinze cents esclaves formés de longue main à la marine.

Dans les premiers temps , les navigateurs qui fréquentoient la Martinique abordoient dans les quartiers où se récoltoient les denrées. Cette pratique , qui sembloit

naturelle, étoit remplie de difficultés. Les vents du nord & du nord-est qui regnent sur une partie des côtes, y tiennent habituellement la mer dans une agitation violente. Les bonnes rades, quoique multipliées, y sont assez considérablement éloignées, soit entr'elles, soit de la plupart des habitations. Les chaloupes, destinées à parcourir ces intervalles, étoient souvent retenues dans l'inaction par le gros temps, ou réduites à ne prendre que la moitié de ce qu'elles pouvoient porter. Ces contrariétés retardoient le déchargement du vaisseau, & prolongeoient le temps de son chargement. Il résulloit de ces lenteurs un grand dépérissement des équipages; & une augmentation de dépenses pour le vendeur & pour l'acheteur.

Le commerce qui doit mettre au nombre de ses plus grands avantages, celui d'accélérer ses opérations, perdoit de son activité par un nouvel inconvénient; c'étoit la nécessité où se trouvoit le marchand, même dans les parages les plus favorables, de vendre ses cargaisons par petites parties. Si quelque homme industrieux le déchargeoit de ces détails, son entreprise devenoit chère pour les colons. Le bénéfice du marchand se mesure sur la quantité des marchandises qu'il vend. Plus il

vend, plus il peut s'écarter du bénéfice qu'un autre qui vend moins est obligé de faire.

Un inconvénient plus considérable encore, c'est que certaines marchandises d'Europe surabondoient en quelques endroits, tandis qu'elles manquoient en d'autres. L'armateur étoit lui-même dans l'impossibilité d'assortir convenablement ses cargaisons. La plupart des quartiers ne lui offroient pas toutes les denrées, ni toutes les sortes de la même denrée. Ce qu'il lui faisoit de faire plusieurs escales, ou d'emporter trop ou trop peu de productions convenables au port où il devoit faire son retour.

Les vaisseaux eux-mêmes éprouvoient de grands embarras. Plusieurs avoient besoin de se carener; la plus grande partie exigeoit au moins quelque réparation. Ces secours manquoient dans les rades peu fréquentées, où les ouvriers ne s'établissent point, dans la crainte de n'y pas trouver assez d'occupation. Il falloit donc aller se radouber dans certains ports, & revenir prendre son chargement dans celui où l'on avoit fait sa vente. Toutes ces courses emportoient au moins trois ou quatre mois.

Ces inconvénients, & beaucoup d'au-

ET POLITIQUE. *Liv. XIII.* 81
tres , firent desirer à quelques habitants
& à tous les navigateurs , qu'il se formât
un entrepôt où les objets d'échange entre
la colonie & la métropole fussent réunis.
La nature paroissoit avoir préparé le fort
Royal pour cette destination. Son port
étoit un des meilleurs des isles du vent ;
& sa sûreté si généralement connue , que
lorsqu'il étoit ouvert aux bâtimens Hol-
landois , la république ordonnoit qu'ils
s'y retirassent dans les mois de juin , de
juillet & d'août , pour se mettre à l'abri
des ouragans si fréquents & si furieux
dans ces parages. Les terres du Lamentin ,
qui n'en sont éloignées que d'une lieue ,
étoient les plus fertiles , les plus riches
de la colonie. Les nombreuses rivières
qui arrosoient ce pays fécond , portoient
des canots chargés , jusqu'à une certaine
distance de leur embouchure. La protec-
tion des fortifications assuroit la jouis-
sance paisible de tant d'avantages. Mais
ils étoient contre-balancés par un territoire
marécageux & mal-sain. D'ailleurs , cette
capitale de la Martinique étoit l'asyle de
la marine militaire , qui de tout temps
opprima la marine marchande. Ainsi le
fort Royal ne pouvant devenir le centre des
affaires , elles se porterent à Saint-Pierre.
Ce bourg , qui , malgré les incendies

qui l'ont réduit quatre fois en cendres ; contient encore dix-sept cents quarante-huit maisons , est situé sur la côte occidentale de l'isle , dans une anse ou enfoncement , à peu près circulaire. Une partie est bâtie le long de la mer sur le rivage même ; on l'appelle le mouillage : c'est là où sont les vaisseaux & les magasins. L'autre partie du bourg est bâtie sur une petite colline peu élevée : on l'appelle le fort , parce que c'est là qu'est placée une petite fortification , qui fut construite en 1665 , pour réprimer les séditions des habitants contre la tyrannie du monopole , mais qui sert aujourd'hui à protéger la rade contre les ennemis étrangers. Ces deux parties du bourg sont séparées par un ruisseau , ou par une rivière guéable.

Le mouillage est adossé à un coteau assez élevé , & coupé à pic. Enfermé pour ainsi dire par cette colline , qui lui intercepte les vents de l'est , les plus constants & les plus salutaires dans ces contrées ; exposé sans aucun souffle rafraîchissant aux rayons du soleil qui lui sont réfléchis par le coteau , par la mer , & par le sable noir du rivage , ce séjour est brûlant & toujours mal-sain. D'ailleurs , il n'a point de port ; & les bâtimens qui ne peuvent tenir sur ses côtes durant l'hivernage , sont

forcés de se réfugier au fort Royal. Mais ces défavantages sont compensés , soit par les facilités que présente la rade de Saint-Pierre pour le débarquement & l'embarquement des marchandises , soit par la liberté que donne sa position de partir par tous les vents , tous les jours , & à toutes les heures.

Ce bourg est le premier de l'isle qui fut bâti , peuplé & cultivé. C'est moins cependant à cette ancienneté qu'à ses commodités , qu'il doit l'avantage d'être devenu le point de communication entre la colonie & la métropole. Saint-Pierre reçut d'abord les denrées de certains cantons , dont les habitants , situés sur des côtes orageuses & constamment impraticables , ne pouvoient faire commodément leurs achats & leurs ventes sans se déplacer. Les agents de ces colons n'étoient dans les premiers temps que des maîtres de bateaux , qui s'étant fait connoître par leur navigation continuelle autour de l'isle , furent déterminés , par l'appât du gain , à prendre une demeure fixe. La bonne foi seule étoit l'ame de ces liaisons. La plupart de ces commissionnaires ne savoient pas lire. Aucun d'eux n'avoit ni livres , ni registres. Ils tenoient dans un coffre un sac pour chaque habitant dont ils gé-

roient les affaires. Ils y mettoient le produit des ventes ; ils en tiroient l'argent nécessaire pour les achats. Quand le sac étoit épuisé , le commissionnaire ne fournissoit plus , & le compte se trouvoit rendu. Cette confiance , qui doit paroître une fable dans nos mœurs • & dans nos jours de fraude & de corruption , étoit encore en usage au commencement du siècle. Il existe des hommes qui ont pratiqué ce commerce , où la fidélité n'avoit pour garant que son utilité même.

Ces hommes simples furent remplacés successivement par des gens plus éclairés qui arrivoient d'Europe. On en avoit vu passer quelques-uns dans la colonie , lorsqu'elle étoit sortie des mains des compagnies exclusives. Leur nombre s'accrut à mesure que les denrées se multiplioient ; & ils contribuerent eux-mêmes beaucoup à étendre la culture , par les avances qu'ils firent à l'habitant , dont les travaux avoient languï jusqu'alors faute de moyens. Cette conduite les rendit les agents nécessaires de leurs débiteurs dans la colonie , comme ils l'étoient déjà de leurs commettants de la métropole. Le colôn même qui ne leur devoit rien , tomba pour ainsi dire dans leur dépendance , par le besoin qu'il pouvoit avoir de leur secours. Que le temps

de la récolte soit retardé ; que le feu prenne à une piece de cannes ; qu'un moulin soit démonté ; que des édifices croulent ; que la mortalité se mette dans les bestiaux ou parmi les esclaves ; que les sécheresses ou les pluies ruinent tout : où trouver les moyens de soutenir l'habitation pendant ces ravages , & de remédier à la perte qu'ils causent ? Ces moyens sont en vingt mains différentes. Qu'une seule refuse du secours , le chaos , loin de se débrouiller , augmente. Ces considérations déterminèrent ceux qui n'avoient pas encore demandé du crédit , à confier leurs intérêts aux commissionnaires de Saint-Pierre , pour être , en cas de malheur , assurés d'une ressource.

Le petit nombre d'habitants riches qui sembloient , par leur fortune , être à l'abri de ces besoins , furent comme forcés de s'adresser à ce comptoir. Les capitaines marchands trouvant un port , où , sans sortir de leurs magasins & même de leurs vaisseaux , ils pouvoient terminer avantageusement leurs affaires , désertèrent le fort Royal , la Trinité , tous les autres lieux , où le prix des productions leur étoit presque arbitrairement imposé , où les paiements étoient incertains & lents. Par

cette révolution, les colons fixés dans leurs ateliers, qui exigent une présence continuelle & des soins journaliers, ne pouvoient plus suivre leurs denrées. Ils furent donc obligés de les confier à des hommes intelligents, qui, s'étant établis dans le seul port fréquenté, se trouvoient à portée de saisir les occasions les plus favorables pour vendre & pour acheter; avantage inappréciable dans un pays où le commerce éprouve des vicissitudes continuelles. La Guadeloupe, la Grenade suivirent l'exemple de la Martinique. Les mêmes besoins les y déterminèrent.

La guerre de 1744 arrêta le cours de ces prospérités. Ce n'est pas que la Martinique se manquât à elle-même. Sa marine continuellement exercée, accoutumée aux actions de vigueur qu'exigeoit le maintien d'un commerce interlope, se trouva toute formée pour les combats. En moins de six mois, quarante corsaires armés à Saint-Pierre se répandirent dans les parages des Antilles. Ils firent des exploits dignes des anciens flibustiers. Chaque jour, on les voyoit rentrer en triomphe, chargés d'un butin immense. Cependant au milieu de ces avantages, la colonie vit sa navigation, soit au Canada,

loit aux côtes Espagnoles , entièrement interrompue , & son propre cabotage journellement inquiété. Le peu de vaisseaux qui arrivoient de France , pour se dédommager des pertes dont ils couroient les risques , vendoient fort cher , achetoient à bas prix. Ainsi les productions tomberent dans l'avilissement. Les terres furent mal cultivées. On négligea l'entretien des ateliers. Les esclaves périssoient faute de nourriture. Tout languissoit, tout s'écrouloit. Enfin , la paix ramena , avec la liberté du commerce , l'espoir de recouvrer l'ancienne prospérité. Les événements tromperent les premiers efforts que l'on fit.



CHAPITRE X.

Décadence de la Martinique. Quelle en est l'origine.

IL n'y avoit pas deux ans que les hostilités avoient cessé, lorsque la colonie perdit le commerce frauduleux qu'elle faisoit avec les Américains Espagnols. Cette révolution ne fut point l'effet de la vigilance des garde-côtes. Comme on a toujours plus d'intérêt à les braver qu'eux à se défendre, on méprise des gens foiblement payés pour protéger des droits ou des prohibitions souvent injustes. Ce fut la substitution des vaisseaux de registre aux flottes, qui mit des bornes très-étroites aux entreprises des interlopes. Dans le nouveau système, le nombre des bâtimens étoit indéterminé, & le temps de leur arrivée incertain; ce qui jeta dans le prix des marchandises une variation qui n'y avoit pas été. Dès-lors le contrebandier, qui n'étoit engagé dans son opération que par la certitude d'un gain fixe & constant, cessa de suivre une carrière qui ne lui assuroit plus le dédommagement du risque où il s'exposoit.

Mais cette perte fut moins sensible pour la colonie, que les traverses qui lui vinrent de sa métropole. Une administration peu éclairée embarrassée, de tant de formalités, la liaison réciproque & nécessaire des isles avec l'Amérique septentrionale, que la Martinique n'envoyoit plus, en 1755, que quatre bateaux au Canada. La direction des colonies, en proie à des commis avides & sans talent, fut promptement dégradée, avilie & prostituée à la vénalité.

Cependant le commerce de France ne s'appercevoit pas de la décadence de la Martinique. Il trouvoit, à la rade de Saint - Pierre, des négociants qui lui achetoient bien ses cargaisons, qui lui renvoyoient avec célérité ses vaisseaux richement chargés; & il ne s'informoit pas si c'étoit cette colonie ou les autres, qui consommoient & qui produisoient. Les negres mêmes qu'il y portoit, étoient vendus à un fort bon prix; mais il y en restoit peu. La plus grande partie passoit à la Grenade, à la Guadeloupe, même aux isles neutres, qui, malgré la liberté illimitée dont elles jouissoient, préféroient les esclaves de traite François, à ceux que les Anglois leur offroient à des conditions en apparence plus favorables. On s'étoit

convaincu , par une assez longue expérience , que les negres choisis , qui coûtoient le plus cher , enrichissoient les terres , tandis que les cultures dépérissent dans les mains des negres achetés à bas prix. Mais ces profits de la métropole étoient étrangers , & presque nuisibles à la Martinique.

Elle n'avoit pas encore réparé ses pertes durant la paix , ni comblé le vuide des dettes qu'une suite de calamités l'avoit forcée à contracter , lorsqu'elle vit renaître le plus grand de tous les fléaux , la guerre. Ce fut pour la France une chaîne de malheurs , qui , d'échec en échec , de perte en perte , fit tomber la Martinique sous le joug des Anglois. Elle fut restituée au mois de juillet 1763 , seize mois après avoir été conquise ; mais on la rendit dépouillée de tous les moyens accessoirs de prospérité qui lui avoient donné tant d'éclat. Depuis quelques années , elle avoit perdu la plus grande partie de son commerce interlope aux côtes Espagnoles. La cession du Canada lui ôtoit tout espoir de rouvrir une communication qui n'avoit languie que par des erreurs passageres. Elle ne pouvoit plus voir arriver dans ses ports les productions de la Grenade , de Saint-Vincent , de la Domi-

nique , qui étoient devenus des possessions Britanniques. Un nouvel arrangement de la métropole , qui lui interdisoit toute liaison avec la Guadeloupe , ne lui permettoit plus d'en rien espérer.

C H A P I T R E X I.

État actuel de la Martinique.

LA colonie toute nue , pour ainsi dire , & réduite à elle-même , réunit cependant , d'après le dénombrement du premier janvier 1770 , dans l'étendue de vingt-huit paroisses , 12,450 blancs de tout âge & de tout sexe ; 1,814 noirs ou mulâtres libres ; 70,553 esclaves ; 442 negres marrons ou fugitifs. Le nombre des naissances fut en 1766 , dans la proportion d'un à trente parmi les blancs , d'un à vingt-cinq parmi les noirs. De cette observation , si elle étoit constante , il résulteroit que le climat de l'Amérique est beaucoup plus favorable à la propagation des Africains que des Européens , puisque ceux - là peuplent encore plus dans les travaux & les miseres de l'esclavage , que ceux-ci dans l'aisance & la

liberté. Dès-lors on doit prévoir que la multiplication des noirs, en Amérique, y étouffera tôt ou tard celle des blancs, & vengera peut-être enfin la race des victimes sur la génération des oppresseurs.

Les troupeaux de la colonie sont composés de 8,283 chevaux ou mulets ; de 12,376 bêtes à cornes ; de 975 cochons ; de 13,544 moutons ou chevres.

Elle a pour ses vivres 17,930,596 fosses de manioque ; 3,509,048 bananiers ; 406 carreaux & demi d'ignames & de patates.

11,444 carreaux de terre plantés en cannes ; 6,638,757 pieds de café ; 871,043 pieds de cacao ; 1,764,807 pieds de coton ; 59,966 pieds de cassiers ; 61 pieds de rocou forment ses cultures.

Ses prairies ou savanes occupent 10,672 carreaux de terre ; il y en a 11,966 en bois, & 8,448 d'incultes ou d'abandonnés.

Le nombre des plantations où l'on cueille le café, le coton, le cacao, d'autres objets moins importants, est de 1,515. Il n'y en a que 286, où l'on fasse du sucre. Elles occupent 116 moulins à eau, 12 à vent, & 184 à bœufs. Avant

Pouragan du 13 août 1766, on comptoit 302 petites habitations & 15 sucreries de plus.

En 1769, la France a reçu de la Martinique, sur cent deux navires, 177,116 quintaux de sucre blanc, & 12,579 quintaux de sucre brut; 68,518 quintaux de café; 11,731 quintaux de cacao; 6,048 quintaux de coton; 2,518 quintaux de casse; 783 barriques de tafia; 307 barriques de sirop; 150 livres d'indigo; 2,147 livres de confitures; 47 livres de cacao en pâte; 282 livres de tabac râpé; 494 livres de caret; 3,273 livres de graine de bas daine; 234 caisses de liqueurs; 234 caves de sirop clarifié; 451 quintaux de bois de teinture; 12,108 cuirs en poil. Ces productions réunies ont été achetées, dans la colonie même, 12,265,862 liv. 14 sous. Il est vrai qu'elle a reçu de la métropole pour 13,459,416 livres de marchandises: mais une partie de ces effets a été envoyée aux côtes Espagnoles, & une autre partie a passé dans les établissemens Anglois.

Tous ceux qui, par instinct ou par devoir, s'occupent des intérêts de la patrie, ne voient point sans douleur que d'une aussi belle colonie que la Martinique, il sort si peu de denrées, dont

même quelques-unes lui ont été portées d'ailleurs. On fait, il est vrai, que le centre de cette île, rempli de rochers affreux, n'est point propre à la culture du sucre, du café, du coton; qu'une trop grande humidité y nuirait à ces productions; & que si elles y réussissoient, les frais de transport, au travers des montagnes & des précipices, rendroient inutile le succès de ces récoltes. Mais on pourroit former, dans ce grand espace, d'excellentes prairies; & le sol n'attend que la faveur du gouvernement, pour fournir aux habitants ce genre de fécondité reproductive des bestiaux si nécessaires à la culture & à la subsistance. L'île a d'autres quartiers d'une nature ingrate. Les uns sont alternativement en proie à la sécheresse ou à la pluie. Il y en a de marécageux, presque entièrement noyés par la mer; d'autres où il ne croît que de ces plantes aquatiques, connues sous le nom général de mangles, mais de plusieurs espèces qui ne se ressemblent pas. Ailleurs le terrain est si pierreux, qu'il se refuse à tous les travaux, ou si fort épuisé par le défaut d'engrais, qu'il ne mérite pas d'être remis en valeur.

A ces inconvénients qui sortent de la nature même des choses, s'est joint un

fléau terrible : ce sont des fourmis d'une espece anciennement inconnue en Amérique. Depuis quelque temps, elles ravageoient si cruellement la Barbade, qu'il y fut délibéré si l'on n'évacueroit pas une isle autrefois si florissante. Cette calamité y avoit beaucoup diminué, lorsqu'en 1763, elle se fit sentir à la Martinique. Les maux que ces insectes ont causés à plusieurs parties de la colonie, sont inexprimables. Toutes les plantes utiles y ont péri; les quadrupedes n'ont pu y subsister; les plus gros arbres ont été tellement infectés, que les oiseaux les moins délicats ne s'y reposoient plus. Ce n'étoit pas sans les plus grandes précautions qu'on empêchoit que les enfants ne fussent dévorés, que les femmes parvenoient à faire leurs couches; que les hommes pouvoient vivre. On craignoit que cette espece innombrable & dévorante n'envahît la Martinique entiere. Heureusement un germe de destruction si effrayant s'est arrêté, & paroît tendre, d'une maniere sensible, à son anéantissement; mais les terres, imbuës de ce venin, se refusent à la culture du sucre, & ne se prêtent qu'à celle du café.

Antérieurement à ce malheur, les observateurs, qui connoissoient le mieux

96 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE
la colonie, s'accordoient tous à dire que
ses cultures étoient susceptibles d'augmen-
tation, & que l'augmentation pouvoit
être à peu près d'un quart. Sa situation
actuelle éloigne prodigieusement de si
douces espérances.

CHAPITRE XII.

*La Martinique peut-elle améliorer son
état?*

LES propriétaires des terres y peuvent
être divisés en quatre classes. La première
possède cent grandes sucreries, exploi-
tées par douze mille noirs; la seconde,
cent cinquante, exploitées par neuf mille
noirs; la troisième, trente-six, exploitées
par deux mille noirs. La quatrième,
livrée à la culture du café, du coton, du
cacao, du manioque, peut occuper douze
mille noirs. Ce que la colonie contient
de plus en esclaves des deux sexes, est
employé pour le service domestique, pour
la pêche ou pour la navigation.

La première classe est toute composée
de gens riches. Leur culture est poussée
aussi loin qu'elle puisse aller, & leurs
facultés

facultés la maintiendront sans peine dans l'état florissant où ils l'ont portée. Les dépenses mêmes qu'ils sont obligés de faire pour la reproduction, sont moins considérables que celles du colon moins opulent, parce que les esclaves, qui naissent sur leurs habitations, doivent remplacer ceux que le temps & les travaux détruisent.

La seconde classe, qu'on peut appeller celle des gens aisés, n'a que la moitié des cultivateurs dont elle auroit besoin, pour atteindre à la fortune des riches propriétaires. Eussent-ils les moyens d'acheter les esclaves qui leur manquent, ils en seroient détournés par une funeste expérience. Rien de si mal entendu que de placer un grand nombre de negres à la fois sur une habitation. Les maladies, que le changement de climat & de nourriture occasionne à ces malheureux; la peine de les former à un travail dont ils n'ont ni l'habitude, ni le goût, ne peuvent que rebuter un colon par les soins fatigants & multipliés que demanderoit cette éducation des hommes pour la culture des terres. Le propriétaire le plus actif est celui qui peut augmenter son atelier d'un sixieme d'esclaves tous les ans. Ainsi la seconde classe pourroit

acquérir quinze cents esclaves par an, si le produit net de sa culture le lui permettoit. Mais elle ne doit pas compter sur des crédits. Les négociants de la métropole ne paroissent pas disposés à lui en accorder, & ceux qui faisoient travailler leurs fonds dans la colonie, ne les y ont pas plutôt vus oisifs ou hasardés, qu'ils les ont portés en Europe ou à Saint-Domingue.

La troisième classe, qui est à peu près indigente, ne peut sortir de sa situation par aucun moyen pris dans l'ordre naturel du commerce. C'est beaucoup qu'elle puisse subsister par elle-même. Il n'y a que la main bienfaisante du gouvernement qui puisse lui donner une vie utile pour l'état, en lui prêtant, sans intérêt, l'argent nécessaire pour monter convenablement ses habitations. La recrue des noirs peut s'y éloigner sans inconvénient des proportions que nous avons fixées pour la seconde classe, parce que chaque colon, ayant moins d'esclaves à veiller, fera en état de s'occuper davantage de ceux dont il fera acquisition.

La quatrième classe, livrée à des cultures moins importantes que les sucreries, n'a pas besoin de secours aussi puissants pour recouvrer l'état d'aisance d'où

la guerre , les ouragans & d'autres malheurs l'ont fait décheoir. Il suffiroit à ces deux dernieres classes d'acquérir , chaque année , quinze cents esclaves , pour monter au niveau de la prospérité que la nature permet à leur industrie.

Ainsi la Martinique pourroit espérer de ranimer ses cultures languissantes , & de recouvrer le premier éclat de son industrie , si elle recevoit tous les ans trois mille negres. Mais elle est hors d'état de payer ces recrues , & les raisons de son impuissance sont connues. On sait qu'elle doit à la métropole , comme dettes de commerce , environ un million. Une suite d'infortunes l'a réduite à emprunter plus de quatre millions aux négociants établis dans le bourg de Saint-Pierre. Les engagements qu'elle a contractés à l'occasion des partages de famille , ceux qu'elle a pris pour l'acquisition d'un grand nombre d'habitations , l'ont rendu insolvable. Cette situation désespérée ne lui permet ni les moyens d'un prompt rétablissement , ni l'ambition de remplir toute la carrière de fortune qui lui étoit ouverte.

CHAPITRE XIII.

La Martinique peut-elle être conquise ?

ENCORE est-elle exposée à l'invasion. Mais quoique cent endroits de ses côtes offrent à l'ennemi les facilités d'une descente, il ne l'y fera pas. Elle lui deviendrait inutile, par l'impossibilité de transporter à travers un pays extrêmement haché, son artillerie & ses munitions au fort Royal qui fait toute la défense de la colonie. C'est vers ce parage seul qu'il tournera ses voiles.



Au devant de ce chef-lieu, est un port célèbre situé sur la partie latérale d'une large baie, dans laquelle on ne s'enfonce qu'en courant des bordées qui doivent décider du sort de tout vaisseau forcé d'éviter le combat. S'il a le désavantage d'être dégrée, de n'être qu'un mauvais boulinier, d'essuyer quelque accident de la variation des rafales, des courants & des raz de marée, il tombera dans les mains d'un assaillant qui saura luvoyer plus heureusement. La forteresse même peut devenir le témoin inutile & honteux

ET POLITIQUE. *Liv. XIII.* 107
de la défaite d'une escadre , comme
elle l'a été cent fois de la prise des na-
vires marchands.

L'intérieur du port est détérioré , de-
puis que pour opposer une digue aux
Anglois dans la dernière guerre , on y
a fait couler à fond les carcasses de
plusieurs navires. On a relevé ces bâti-
ments : mais il reste beaucoup de dé-
penses à faire , pour voir disparoître les
amas de sable qui s'étoient élevés autour
d'eux , & pour remettre les choses dans
l'état où elles étoient. Ces travaux ne
souffriront ni délai , ni retardement ,
puisque le port , quoique d'une grandeur
médiocre , est le seul où les vaisseaux de
tous les rangs puissent hiverner ; le seul
où ils trouveront des mâts , des voiles ,
des cordages , & une grande facilité à
se procurer de l'eau excellente qui y
arrive de plus d'une lieue par un canal
très-bien entendu.

C'est à son voisinage que l'assaillant
fera toujours son débarquement , sans
qu'il soit possible de l'en empêcher , quel-
ques précautions que l'on prenne. La
guerre de campagne qu'on pourroit lui
opposer ne seroit pas longue , & l'on
seroit bientôt réduit à s'enfouir dans
des fortifications.

Autrefois elles se réduisoient à celles du fort Royal , où l'ignorance avoit fait enfouir , sous une chaîne de montagnes , des dépenses extravagantes. Tout l'art des plus habiles ingénieurs n'a pu donner une grande force de résistance à des ouvrages construits au hasard par l'incapacité même , sans aucun plan suivi. Il a fallu se borner à ajouter un chemin couvert , un rempart , & des flancs , aux parties de la place qui en étoient susceptibles. Cependant le travail le plus important a été de creuser dans le roc , qui se prête aisément à tout ce qu'on en veut faire , des souterrains aérés , sains , propres à mettre en sûreté les munitions de guerre & de bouche , les malades , les soldats , ceux des habitants à qui l'attachement pour la métropole inspireroit le courage de défendre la colonie. On a pensé que des hommes qui après avoir bravé les périls sur un rempart , trouveroient un repos assuré dans ces souterrains , y oublieroient aisément leurs peines , & se présenteroient avec une nouvelle vigueur aux assauts de l'ennemi. Cette idée est heureuse & sage. Elle appartient , si ce n'est pas à un gouvernement patriotique , du moins à quelque ministre éclairé par un esprit d'humanité.

Mais la bravoure qu'elle doit exciter, ne suffisoit pas pour conserver une place qui est dominée de tous les côtés. On a donc cru qu'il falloit chercher une position plus avantageuse ; & on l'a trouvée dans le morne Garnier, plus haut de trente-cinq à quarante pieds, que les points les plus élevés du Patate, du Tarranson & du Cartouche, qui tous plongent sur le fort Royal.

Sur cette élévation, a été construite une citadelle composée de quatre bastions. Ceux du front, le chemin couvert, les citernes, les magasins à poudre : tous ces moyens de défense sont prêts, & le reste ne peut tarder à être achevé. Bientôt il ne restera à construire que les casernes, & quelques autres bâtimens civils. Alors quand même les redoutes & les batteries établies, pour réduire l'ennemi à aller faire sa descente plus loin que l'anse à la case où il a pris terre à la dernière invasion, n'opéreroient pas l'effet qu'on s'en est promis, la colonie opposeroit une résistance d'environ trois mois. Quinze cents hommes défendront Garnier trente ou trente-six jours contre une armée de quinze mille hommes ; & douze cents hommes se soutiendront vingt ou vingt-cinq jours dans le fort Royal,

qui ne peut être assailli qu'après la prise de Garnier. Voilà ce qu'on peut attendre d'une dépense de sept à huit millions de livres.

Une dépense si considérable a paru déplacée à ceux qui croient que c'est à la marine seule de protéger les colonies. Dans l'impuissance où l'on étoit , disent-ils , d'élever en même temps des fortifications , & de construire des vaisseaux , il falloit préférer les moyens de première nécessité , à des ressources qui ne sont que du second ordre. S'il est sur-tout dans le caractère de l'impétuosité Française d'attaquer plutôt que de se défendre , c'est à elle de détruire des forteresses , & non d'en construire ; ou plutôt il ne lui convient d'élever que de ces remparts ailés & mobiles qui vont porter la guerre , au lieu de l'attendre. Toute puissance qui aspire au commerce , aux colonies , doit avoir des vaisseaux qui enfantent des hommes & des richesses , qui augmentent la population & la circulation , tandis que des bastions & des soldats ne servent qu'à consumer des forces & des vivres. Ce que la cour de Versailles peut se promettre des dépenses qu'elle a faites à la Martinique , c'est que si cette île est attaquée par le seul ennemi qui soit à craindre , on aura

le temps de la secourir. Le génie Anglois va lentement dans les sieges. Il marche toujours en regle. Rien ne le détourne d'achever les ouvrages d'où dépend la sûreté des assaillants. La vie du soldat lui est plus précieuse que le temps. Peut-être cette maxime, si sensée en elle-même, n'est-elle pas bien appliquée dans le climat dévorant de l'Amérique; mais c'est la maxime d'un peuple chez lequel le soldat est un homme au service de l'état, & non pas un mercenaire aux gages du prince. Quoi qu'il en soit du fort à venir de la Martinique, il est temps de connoître le fort actuel de la Guadeloupe.



CHAPITRE XIV.

Calamités qu'éprouvent les premiers François qui s'établissent à la Guadeloupe.

CETTE isle dont la forme est fort irrégulière, peut avoir quatre-vingts lieues de tour. Elle est coupée en deux par un petit bras de mer qui n'a pas plus de deux lieues de long, sur une largeur de quinze à quarante toises. Ce canal, connu sous le nom de rivière salée, est navigable, mais ne peut porter que des barques de cinquante tonneaux.

La partie de l'isle qui donne son nom à la colonie entière, est hérissée, dans son centre, de rochers affreux où il regne un froid continuel, qui n'y laisse croître que des fougères & quelques arbrustes inutiles couverts de mousse. Au sommet de ces rochers, s'élève à perte de vue, dans la moyenne région de l'air, une montagne appelée la Soufrière. Elle exhale, par des ouvertures, une épaisse & noire fumée, entremêlée d'étincelles visibles pendant la nuit. De toutes ces hauteurs coulent des sources innombra-

bles qui vont porter la fertilité dans les plaines qu'elles arrosent , & tempérer l'air brûlant du climat par la fraîcheur d'une boisson si renommée., que les galions qui reconnoissoient autrefois les isles du Vent , avoient ordre de renouveler leurs provisions , de cette eau pure & salubre. Telle est la porcion de l'isle , nommée par excellence la Guadeloupe. Celle qu'on appelle communément la Grande-Terre , n'a pas été si bien traitée par la nature. Elle est , à la vérité , moins hachée & plus unie ; mais les fontaines & les rivières lui manquent. Son sol n'est pas aussi fertile , ni son climat aussi sain & aussi agréable.

Aucune nation Européenne n'avoit occupé cette isle , lorsque cinq cents cinquante François , conduits par deux gentils hommes nommés Loline & Duplessis , y arriverent de Dieppe , le 28 juin 1635. La prudence n'avoit pas dirigé leurs préparatifs. Leurs vivres avoient été si mal choisis , qu'ils s'étoient corrompus dans la traversée ; & on en avoit embarqué si peu , qu'il n'en resta plus au bout de deux mois. La métropole n'en envoyoit pas ; Saint-Christophe en refusa , soit par disette , soit faute de volonté ; & les premiers travaux de culture qu'on

avoit faits dans le pays , ne pouvoient encore rien donner. Il ne restoit de ressource à la colonie , que dans les sauvages ; mais le superflu d'un peuple , qui , cultivant peu , n'avoit jamais formé de magasins , ne pouvoit être considérable. On ne voulut pas se contenter de ce qu'ils apportoiient volontairement eux-mêmes. La résolution fut prise de les dépouiller ; & les hostilités commencèrent , le 6 janvier 1636.

Les Caraïbes ne se croyant pas en état de résister ouvertement à un ennemi qui tiroit tant d'avantage de la supériorité de ses armes , détruisirent leurs vivres , leurs habitations , & se retirèrent à la Grande-Terre ou dans les isles voisines. C'est de là que les plus furieux , repassant dans l'isle d'où on les avoit chassés , alloient s'y cacher dans l'épaisseur des forêts. Le jour , ils perçoient de leurs fleches empoisonnées , ils assommoient à coups de massue tous les François qui se dispersoient pour la chasse ou pour la pêche. La nuit , ils brûloient les cases , & ravageoient les plantations de leurs injustes ravisseurs.

Une famine horrible fut la suite de ce genre de guerre. Les colons en vinrent jusqu'à brouter l'herbe , & à manger leurs

propres excréments, à déterrer les cadavres pour s'en nourrir. Plusieurs qui avoient été esclaves à Alger, détestèrent la main qui avoit brisé leurs fers ; tous maudissoient leur existence. C'est ainsi qu'ils expient le crime de leur invasion, jusqu'à ce que le gouvernement d'Aubert eut amené la paix avec les sauvages, à la fin de 1640. Quand on pense à l'injustice des hostilités que les Européens ont commises dans toute l'Amérique, on est tenté de se réjouir de leurs désastres, & de tous les fléaux qui suivent les pas de ces féroces oppresseurs. L'humanité, brisant alors tous les nœuds du sang & de la patrie qui nous attachent aux habitants de notre hémisphère, change de liens, & va contracter au delà des mers, avec les sauvages Indiens, la parenté, qui unit tous les hommes, celle du malheur & de la pitié.

Cependant le souvenir des maux qu'on avoit éprouvés dans une isle envahie, excita puissamment aux cultures de première nécessité, qui amenèrent ensuite celles du luxe de la métropole. Le petit nombre d'habitants échappés aux horreurs qu'ils avoient méritées, fut bientôt grossi par quelques colons de Saint-Christophe mécontents de leur situation ; par des Euro-

peéens avides de nouveautés ; par des matelots dégoûtés de la navigation ; par des capitaines de navires qui venoient , par prudence , confier , au sein d'une terre prodigue , un fonds de richesse sauvé des caprices de l'Océan. Mais la prospérité de la Guadeloupe fut arrêtée ou traversée , par des obstacles qui naissoient de sa situation.



CHAPITRE XV.

La colonie de la Guadeloupe ne fait pas de grands progrès.

LA facilité qu'avoient les pirates des îles voisines de lui enlever ses bestiaux , ses esclaves , ses récoltes même , la réduisit plus d'une fois à des extrémités ruineuses. Des troubles intérieurs , qui prenoient leur source dans des jalousies d'autorité , mirent souvent ses cultivateurs aux mains. Les aventuriers qui passaient aux îles du Vent , dédaignant une terre plus favorable à la culture qu'aux armemens , se laissèrent attirer à la Martinique par le nombre & la commodité de ses rades. La protection de ces intrépides corsaires

amena dans cette île tous les négociants qui se flatterent d'y acheter à vil prix les dépouilles de l'ennemi, & tous les cultivateurs qui crurent pouvoir s'y livrer sans inquiétude à des travaux paisibles. Cette prompte population devoit introduire le gouvernement civil & militaire des Antilles, à la Martinique. Dès-lors le ministère de la métropole s'en occupa plus sérieusement que des autres colonies qui n'étoient pas autant sous sa direction, & n'entendant parler que de cette île, y versa le plus d'encouragements.

Cette préférence fit que la Guadeloupe n'avoit en 1700, pour toute population, que 3825 blancs ; 325 sauvages negres ou mulâtres libres ; 6725 esclaves, dont un grand nombre étoient Caraïbes. Ses cultures se réduisoient à 60 petites sucreries, 66 indigoteries, un peu de cacao, & beaucoup de coton. Elle possédoit 1620 bêtes à poil, & 3699 bêtes à cornes. C'étoit le fruit de soixante ans de travaux. Mais autant ses premiers essais furent lents & bornés, autant ses progrès furent rapides & multipliés dans la suite.

A la fin de 1755, la colonie se trouva peuplée de 9643 blancs, & de 41, 140 esclaves de tout âge & de tout sexe. 334 sucreries ; 15 carrés d'indigo ; 46, 840

pieds de cacao ; 11,700 pieds de tabac ; 2,257,725 pieds de café ; 12,748,447 pieds de coton formoient la masse de ses productions vénales. Pour ses vivres, elle cultivoit 29 carrés de riz, ou de maïs ; & 1219. de patates & d'ignames ; 2,028,520 bananiers ; 32,577,950 fofies de manioque. Ces détails font la partie de l'histoire du nouveau monde, la plus essentielle pour l'Europe. Caton le censeur les eût écrits. Charlemagne les auroit lus avec avidité. Qui peut rougir de s'y arrêter ? Osons-en poursuivre le cours. Les troupeaux de la Guadeloupe consistoient en 4946 chevaux ; 2924 mulets ; 125 bourriques ; 13,716 bêtes à cornes ; 11,162 moutons ou chevres ; 2444 cochons. Telle étoit la Guadeloupe, lorsqu'au mois d'avril 1759, elle fut conquise par les Anglois.

La France s'affligea de cette perte ; mais la colonie eut des raisons de se consoler de sa disgrâce. Durant un siège de trois mois, elle avoit vu détruire ses plantations, brûler les bâtimens qui servoient à ses fabriques, enlever une partie de ses esclaves. Si l'ennemi avoit été obligé de se retirer, après tous ces dégâts, l'île restoit sans ressource. Privée du secours de la métropole, qui n'avoit

pas la force d'aller à son secours ; & faute de denrées à livrer , ne pouvant rien espérer des Hollandois , que la neutralité amenoit sur ses rades ; elle n'auroit pas eu de quoi subsister jusqu'au temps des productions de la culture.



CHAPITRE XVI.

Les Anglois font la conquête de la Guadeloupe, & l'élevent à un haut degré de prospérité.

LES conquérants la délivrèrent de cette inquiétude. A la vérité, les Anglois ne sont pas marchands dans leurs colonies. Les propriétaires des terres, qui pour la plupart résident en Europe, envoient à leurs représentants ce qui leur est nécessaire , & retirent, par le retour de leurs vaisseaux, la récolte entière de leurs fonds. Un commissionnaire, établi dans quelque port de la Grande-Bretagne, est chargé de fournir l'habitation, & d'en recevoir les produits. Cette méthode ne pouvoit être pratiquée à la Guadeloupe. Il fallut que le vainqueur adoptât, à cet égard, l'usage des vaincus. Les Anglois, prévenus des

avantages que la France retiroit de son commerce avec ses colonies, se hâterent d'expédier, comme elle, des vaisseaux à l'île conquise, & multiplièrent tellement leurs expéditions, que la concurrence excédant de beaucoup la consommation, fit tomber à vil prix toutes les marchandises d'Europe. Le colon en eut presque pour rien, & par une suite de cette surabondance, obtint de longs délais pour le paiement.

A ce crédit de nécessité, se joignit bientôt un crédit de spéculation, qui mit la colonie en état de remplir ses engagements. Une grande quantité de negres y furent transportés, pour y accélérer & multiplier la valeur des cultures. On a dit dans cent mémoires, qui se sont copiés les uns les autres, que les Anglois en avoient fourni trente mille à la Guadeloupe, durant les quatre ans & trois mois qu'ils en étoient restés les maîtres. Les registres des douanes, dont il est difficile de contester l'autorité, puisqu'il n'y avoit aucune raison de fraude, attestent qu'il faut réduire ce nombre à 18,721. C'en étoit assez pour donner à la nation victorieuse l'espérance la mieux fondée de retirer de grands profits de sa nouvelle conquête. Mais son ambition fut trompée ; & la

colonie, avec ses dépendances, fut restituée à son ancien possesseur, au mois de juillet 1763.

On doit entendre par dépendances de la Guadeloupe, plusieurs petites isles, qui, comprises dans le district de son gouvernement, étoient tombées avec elle sous le joug des Anglois. Telle est la Desirade, que la mer semble en avoir détachée, & qu'elle en sépare par un canal assez étroit. C'est une espèce de rocher, où l'on ne peut cultiver que du coton. On ignore en quel temps précisément elle a commencé à être habitée. On fait seulement que ce petit établissement est assez moderne.

Les Saintes, éloignées de trois lieues de la Guadeloupe, sont deux très-petites isles, qui, avec un islot, forment un triangle, & un assez bon port. Trente François, qu'on y avoit envoyés, en 1648, furent bientôt forcés de les évacuer, par une sécheresse extraordinaire qui tarit la seule fontaine où l'on puisoit de l'eau, avant qu'on eût le temps de faire des citernes. On y retourna, en 1652, & l'on y établit des cultures durables qui produisent aujourd'hui cinquante milliers de café, & quatre-vingt-dix milliers de coton.

C'est peu de chose , & c'est encore plus que ne fournit Saint Barthelemi , que cinquante François occuperent en 1648. Ils y furent massacrés , en 1656 , par une armée Caraïbe , formée à Saint-Vincent , à la Dominique , & ne furent remplacés qu'assez long-temps après. En 1753 , les colons n'étoient qu'au nombre de 170 , & n'avoient pour fortune que 54 esclaves , & 64,000 cacaoyers. Depuis la dernière paix , la population des blancs s'est élevée à quatre cents , & celle des noirs à cinq cents. Les cultures ont augmenté dans les mêmes proportions. Le sol de cette île peu étendue est fort montueux , & excessivement ingrat ; mais on y trouve la commodité d'un bon port. La misère des habitants est si connue , que les corsaires Anglois , qu'on y a vu souvent relâcher dans les dernières guerres , y ont toujours fidèlement payé le peu de rafraîchissements qu'on a pu leur fournir , quoiqu'on n'eût pas la force de les y contraindre. Il y a donc encore de la pitié ; même entre des ennemis , & dans l'âme des corsaires. Ce n'est donc que la crainte & l'intérêt qui rendent l'homme méchant. Il n'est jamais cruel gratuitement. Le pirate armé , qui pille un vaisseau richement chargé ,

n'est pas sans équité ni sans entrailles pour des insulaires que la nature a laissés sans ressource & sans défense.

Marie-Galante fut enlevée à ses habitants naturels, en 1648. Les François, que la violence y avoit établis, y furent longtemps inquiétés par les sauvages des îles voisines ; mais ils sont enfin paisibles possesseurs d'un pays qu'ils ont cultivé après l'avoir dépeuplé. Cette île, moins grande qu'elle n'est fertile, cultive 21 sucreries, 7000 pieds de cacaoyers ; 562, 700 de café ; 4, 621, 700 de cotonniers. Si ces supputations fréquentes fatiguent un lecteur oisif, qui n'aime point à compter ses revenus, de peur de trouver des bornes à ses dépenses, on espere qu'elles ennueront moins des calculateurs politiques, qui, trouvant dans la population & la production des terres la juste mesure des forces d'un état, en sauront mieux comparer les ressources naturelles des différentes nations. Ce n'est que par un registre bien ordonné de cette espece, qu'on peut juger avec quelque exactitude, de l'état actuel des puissances maritimes & commerçantes qui ont des établissemens en Amérique. Ici l'exactitude fait le mérite de l'ouvrage ; & l'on doit peut-

être tenir compte à l'auteur des agréments qui lui manquent, en faveur de l'utilité qui les remplace. Assez de tableaux éloquentes, de peintures ingénieuses amusent & trompent la multitude sur les pays éloignés. Il est temps d'apprécier la vérité, le résultat de leur histoire, & de savoir moins ce qu'ils ont été que ce qu'ils sont ; car l'histoire du passé n'appartient guère plus au siècle où nous vivons, que celle de l'avenir. Encore une fois, qu'on ne s'étonne plus de voir répéter si souvent un dénombrement de negres & d'animaux, de terres & de productions, en un mot des détails, qui, malgré la sécheresse qu'ils offrent à l'esprit, sont pourtant les fondements physiques de la société. Pourquoi nous rebutter de les voir dans un livre qui nous présente nos richesses ? Résumons & supputons celles de la Guadeloupe.

Par le dénombrement de 1767, cette île, en y renfermant les petits établissements dont on vient de parler, a 11, 863 blancs de tout âge & de tout sexe ; 752 noirs ou mulâtres libres ; 72, 761 esclaves : ce qui fait une population totale de 85, 376 personnes.

Ses troupeaux comprennent 5060 che-

ET POLITIQUE. *Liv. XIII.* 119

vaux; 4854 mulets; 111 bourriques; 17, 378 bêtes à cornes; 14, 895 moutons ou chèvres; 2669 cochons.

Elle a pour ses vivres 30, 476, 218 fosses de manioque; 2, 819, 262 bananiers; 2118 carreaux de terre plantés en ignames & en patates.

Dans ses cultures, on compte 72 pieds de rocou; 327 pieds de cassiers; 134, 292 pieds de cacao; 5, 881, 176 pieds de café; 12, 156, 769 pieds de cotonniers; 21, 474 carreaux de terre plantés en cannes.

Ses bois occupent 22, 097 carreaux de terre; il y en a 20, 247 en prairies, & 6405 d'incultes ou abandonnés.

1582 habitations seulement cultivent le coton, le café, le cacao, les vivres; on ne fait du sucre que dans 401. Ces sucreries ont 140 moulins à eau, 263 à bœufs, & 11 à vent.

Les productions de la Guadeloupe, en ajoutant celles qu'y versent les petites îles qui lui sont soumises, devroient former un objet très-considérable. Cependant il n'a été porté dans la métropole, en 1768, que 140, 418 quintaux de sucre blanc; 23, 603 quintaux de sucre brut; 34, 205 quintaux de café; 11, 955 quintaux de coton; 456 quintaux de cacao; 1884

quintaux de gingembre ; 2529 quintaux de bois de campêche ; 24 caisses de confitures ; 165 caisses de liqueurs ; 34 barriques de tafia ; 1202 cuirs en poil. Toutes ces denrées n'ont été vendues dans la colonie que 7, 103, 838 livres ; & les marchandises qu'elle a reçues de France, ne lui ont coûté que 4, 523, 884 livres. Il est aisé de juger par là, combien il a dû sortir de productions en fraude, puisqu'il est démontré que les récoltes de la Guadeloupe sont plus abondantes que celles de la Martinique.

Les causes de cette supériorité sont sensibles. La Guadeloupe occupe un plus grand nombre de ses esclaves à la culture que la Martinique, qui, se trouvant à la fois marchande & agricole, emploie nécessairement beaucoup de negres dans ses bourgs & sa navigation. La Guadeloupe a moins d'enfants, parce qu'on n'a porté dans ses ateliers récemment formés, que des hommes faits ou presque faits, & que les femmes d'Afrique n'accouchent guere que deux ans après leur arrivée en Amérique ; soit que le changement de climat & d'aliments ait altéré leur constitution ; soit qu'il faille attribuer ce retardement de fécondité à un reste de pudeur dont elles sont plus susceptibles qu'on
ne

ne le pense. Enfin, une grande quantité de ces noirs a été placée sur un terrain neuf; & un sol qu'on défriche, rend toujours des récoltes plus abondantes, que des champs épuisés par une longue exploitation.

Mais, si l'on en croit quelques observateurs, la colonie doit s'attendre à voir décroître ses cultures. La partie connue sous le nom de la Guadeloupe, étoit depuis long-temps, disent-ils, dans son plus haut degré de rapport; & la grande terre, qui est aujourd'hui presque toute nouvellement défrichée, fournit à peu près les trois cinquièmes des produits de l'établissement entier. Or, il est impossible que cette portion de l'isle puisse se soutenir dans l'état florissant où un heureux hasard l'a portée. Ses terres sont naturellement arides, déjà appauvries par une culture forcée, & d'autant plus exposées aux sécheresses communes dans ces climats, qu'il y reste à peine un arbre. L'exploitation en est d'ailleurs difficile & dispendieuse. Ce ne seroit qu'en augmentant chaque jour son travail, ses dépenses, & en reversant continuellement sur son sol le produit net de ses récoltes, qu'elle parviendrait à obtenir la même quantité de reproductions.

Cependant beaucoup de gens pensent que la Guadeloupe peut augmenter ses revenus d'un sixieme , & que l'époque de cet accroissement ne doit pas être fort éloignée. La colonie n'a pas de dettes considérables. Avec moins de besoins que les isles où la richesse a depuis long-temps multiplié les desirs & les goûts , elle peut accorder davantage au progrès de ses cultures. Sa situation , au milieu des établissemens Anglois & Hollandois , lui donne la facilité de leur livrer en fraude la moitié de ses sucres & de ses cotons , à un prix plus haut qu'elle ne les vendroit aux navigateurs de la métropole , & d'en recevoir en échange , des esclaves & quelques autres marchandises qu'elle obtient à meilleur marché. La réunion de ces circonstances fait présumer que la Guadeloupe arrivera bientôt d'elle-même au faite de sa prospérité , sans le secours & malgré les entraves du gouvernement.



CHAPITRE XVII.

*Changement fait à l'administration de la
Guadaloupe , depuis qu'elle est rentrée
sous la domination de la France.*

L'ÉTAT florissant où la Guadaloupe avoit été élevée par les Anglois , frappa tout le monde , lorsqu'ils la rendirent. On conçut pour elle ce sentiment de considération qu'inspire aujourd'hui l'opulence. La métropole la vit avec une sorte de respect. Jusqu'alors cette isle avoit été subordonnée à la Martinique , comme toutes les isles du Vent. On la délivra de cette indépendance , en lui nommant un gouverneur , un intendant. Ces nouveaux administrateurs voulant signaler leur arrivée par quelque changement , au lieu de laisser reprendre aux denrées de cette isle la route qu'elles avoient toujours suivie , formèrent le plan de les faire passer directement en Europe. Ce système plut à des habitants qui devoient à la Martinique deux millions , qu'ils n'étoient pas pressés de payer ; & l'on trouva le secret de le faire adopter au ministère de la métropole. Dès-lors

toute communication fut sévèrement interdite aux deux colonies ; qui devinrent aussi étrangères l'une à l'autre , que si elles avoient appartenu à des puissances rivales ou même ennemies.

Jusqu'alors les liaisons directes de la Guadeloupe avec la France s'étoient bornées au commerce de six ou sept vaisseaux par an. Ce nombre augmenta , mais non jusqu'à décharger la colonie de la totalité de ses productions. On précipita un projet qui auroit dû être exécuté avec beaucoup de lenteur & de précaution , comme la plupart des nouveautés politiques , qui veulent être préparées & conduites avec modération. Les rades de la Guadeloupe sont mauvaises. Le cabotage sur ses côtes est difficile ; Les marchandises y éprouvent des avaries fréquentes à l'embarquement & au débarquement. Ces raisons , jointes à d'autres , avoient empêché les négociants de la métropole d'ouvrir un commerce immédiat avec la colonie , malgré les inconvénients & les frais où les exposoient les voies détournées. Il se méloit du préjugé dans leur répugnance ; mais on ne pouvoit les en guérir que par des précautions. Il falloit attirer les vaisseaux d'Europe dans la colonie ; par quelques privilèges , par quelques faveurs qui ba-

lançassent les inconvénients qui les en éloignoient. Avec ces ménagements, la révolution seroit arrivée par degrés, & pour ainsi dire d'elle-même. En un mot, on devoit faire venir les navires de France, pour écarter ceux de la Martinique, & non pas écarter les navires de la Martinique, pour faire venir ensuite ceux de France qui pouvoient ne pas arriver.

Tel étoit l'intérêt du commerce solitairement envisagé. Peut-être étoit-il en opposition avec des intérêts politiques beaucoup plus importants. On en jugera.

La France n'a pas eu jusqu'ici la force de protéger efficacement ses colonies, ni d'inquiéter celles de la puissance qu'elle a le plus à redouter. Elle ne peut se procurer ce double avantage, que par une marine égale à celle d'un peuple, qui se déclare lui-même son ennemi naturel. Jusqu'à cette époque, d'où sa situation actuelle paroît l'éloigner de plus en plus, il lui convient du moins que ses établissements du nouveau monde soient, pour ainsi dire, en état de se suffire à eux-mêmes durant la guerre. Ils le pouvoient, lorsque la Martinique étoit le centre de toutes les possessions du Vent. De cette île, remplie de négociants, de gens de

mer , & la plus heureusement située des isles Françoises , par rapport aux vents qui regnent dans ces parages , partoient des secours d'hommes , d'armes , de vivres , qui arrivoient en vingt-quatre heures dans les autres colonies , avec une certitude morale de n'être pas interceptés , malgré la force & la multiplicité des escadres destinées à traverser cette communication.

Ce n'étoit pas tout. De nombreux esclaves de corsaires , sortis de ses ports , réduisoient le commerce de la Grande-Bretagne à ne marcher que sous convoi ; & comme les convois ne pouvoient se succéder assez régulièrement pour former un approvisionnement continu à un climat où le comestible ne peut se garder longtemps , les isles Angloises étoient souvent réduites à une grande disette. Les provinces de l'Amérique septentrionale cherchoient , il est vrai , à remplir ce vuide ; mais comme le peu de prix de leurs cargaisons ne comportoit pas la précaution d'un convoi , l'armateur François pouvoit s'assurer par la petite guerre deux cinquièmes sur leur navigation aux colonies méridionales. Aussi la vigilance & l'habileté des Anglois n'ont pas empêché que

les corsaires de la Martinique n'aient pris durant la dernière guerre quatorze cents bâtimens.

Tous ces avantages de la Martinique , auxquels la Guadeloupe avoit une part accessoire , & qui contribuoient beaucoup à l'approvisionnement des deux îles , & à la ruine de celles de l'ennemi , seront tout-à-fait perdus , par le mur de séparation élevé par la métropole entre les colonies. On n'y verra plus ni négocians , ni matelots , ni navires fixés ; & si les hostilités recommencent , il ne sera pas possible d'y faire le moindre armement. C'est à la cour de Versailles de juger si la navigation directe des ports du royaume à la Guadeloupe , peut la dédommager de ce sacrifice.





C H A P I T R E X V I I I .

*Mesures prises par la France pour la
défense de la Guadeloupe.*

MAIS la France peut-elle s'assurer de jouir long-temps & tranquillement de cette possession ? Si l'ennemi qui attaqueroit la colonie ne vouloit que ravager la Grande-Terre , y enlever les esclaves & les bestiaux , il seroit impossible de l'en empêcher , ou même de l'en punir , à moins qu'on ne lui opposât une armée. Le fort Louis , qui défend cette partie de l'établissement , n'est qu'un misérable fort à étoile , incapable d'une résistance un peu opiniâtre. Tout ce que l'on pourroit se promettre , ce seroit d'empêcher que la dévastation ne s'étendît plus loin. La nature du pays offre plusieurs positions plus heureuses les unes que les autres , pour arrêter sûrement un assaillant , quelle que soit sa valeur , quelles que soient ses forces. Il seroit donc forcé de se rembarquer , pour aller attaquer la Guadeloupe , proprement dite.

Sa descente ne pourroit s'opérer qu'à

la baie des Trois-Rivieres , & à celle du bailli ; ou plutôt ces deux endroits seroient plus avantageux aux succès de son entreprise , parce qu'ils l'approcheroient plus près que tous les autres du fort Saint-Charles de la Basse-Terre , & qu'ils lui présenteroient moins d'obstacles à surmonter.

Qu'il préfère de ces deux plages celle qui lui plaira , il ne trouvera en arrivant à terre , qu'un terrain couvert de bois , coupé de rivières , de chemins creux , de gorges , d'escarpements , qu'il faudra passer sous le feu des partis François. Lorsque , par la supériorité de ses forces , il aura vaincu ces difficultés , il sera arrêté par la hauteur du grand camp ; c'est un plateau que la nature a entouré de la rivière du Gallion , & de ravines effroyables ; l'art y a ajouté des parapets , des barbottes , des flancs , des embrasures , pour donner à l'artillerie qu'on y a placée , la meilleure direction qu'il étoit possible. Ce retranchement , quoique redoutable , doit être pourtant forcé. On ne présume pas qu'un général intelligent pût jamais se déterminer à laisser derrière lui un poste de cette nature : ses convois seroient trop exposés , & il ne pourroit que difficile-

ment se procurer tout ce qui est nécessaire pour ses opérations du siège du fort Saint-Charles.

Si ceux qui furent chargés les premiers de mettre en sûreté la Guadeloupe, eussent été gens de guerre, ou même simplement ingénieurs, ils n'auroient pas manqué de prendre la position qui se trouve entre la rivière du Cense & celle du Gallion, pour leur point à fortifier. Leur place auroit eu du côté de la mer un front qui auroit renfermé un bassin capable de contenir une quarantaine de navires, qui eût inquiété les vaisseaux ennemis au large, & qui eût été lui-même hors d'insulte. Ses fronts du côté des rivières du Cense & du Gallion eussent été inaccessibles, étant assis sur le sommet de deux escarpements fort roides. Le quatrième front auroit été le seul attaquable, & il étoit aisé de le renforcer autant qu'on auroit voulu.

En se déterminant à la position actuelle du fort Saint-Charles, les ouvrages qu'on y construisit auroient dû au moins se flanquer, se défilier réciproquement de la mer & des hauteurs. Mais on s'éloigna si fort des bons principes, que les feux des fortifications furent tout-à-fait mal dirigés ;

que l'intérieur des ouvrages étoit vu à découvert de toutes parts , qu'on pouvoit battre les revêtemens par le pied.

Tel étoit le fort Saint-Charles , lorsqu'en 1764 on voulut s'occuper du soin de le mettre en état de défense. Peut être eût-il convenu de le raser , & de placer les nouvelles fortifications sur la position qu'on a indiquée. On se borna à revêtir d'ouvrages extérieurs le mauvais fort élevé par des mains mal habiles ; d'y ajouter deux bastions du côté de la mer , un bon chemin couvert qui regne tout autour avec des glacis , partie coupés & partie en pente douce ; deux grandes places d'armes rentrantes , ayant chacune un bon réduit , & derriere elles de bonnes tenailles , avec caponnières & poternes de communication au corps de la place ; deux redoutes , l'une sur la prolongation de la capitale de l'une des deux places d'armes , & l'autre à l'extrémité d'un excellent retranchement fait le long de la riviere du Gallion , & dont le terre-plein est défendu par le canon tiré d'un autre retranchement fait sur le sommet de l'escarpement du bord opposé de la même riviere ; des fossés larges & profonds ; une citerne & un magasin à poudre , à l'épreuve de la bombe ; enfin , assez de souterrains pour loger le

132 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE
tiers de la garnison. Tous ces dehors bien entendus , ajoutés au fort , mettront un commandant actif & expérimenté , en état de soutenir , avec deux mille hommes , un siege de deux mois , & peut-être davantage. Quoi qu'il en puisse être de la résistance qu'opposera la Guadeloupe aux attaques de ses ennemis , il est temps de s'occuper de Saint-Domingue.

CHAPITRE XIX.

Établissement des François à Saint-Domingue.

CETTE isle a cent soixante lieues de long. Sa largeur moyenne est à peu près de trente , & son circuit de trois cents cinquante ou de six cents , en faisant le tour des anses. Elle est coupée dans toute sa longueur qui va de l'est à l'ouest , par une chaîne de montagnes couvertes de bois , qui s'élevant en amphithéâtre , forment une des plus belles perspectives du monde. Plusieurs de ces montagnes étoient autrefois , & sont peut-être encore remplies de mines. De plus heureuses sont ouvertes à la culture. Presque toutes

forment des vallons d'une température délicieuse. Mais les plaines à qui la nature a donné la fertilité pour apanage, exhalent un air brûlant qui devient presque insupportable, dans les lieux, sur-tout, où la côte retrécie par le dos des montagnes, reçoit des flots & des rochers une double réverbération du soleil.

L'Espagne occupoit, sans fruit comme sans partage, cette grande possession, lorsque des Anglois & des François qui avoient été chassés de Saint-Christophe, s'y réfugièrent en 1630. Quoique la côte septentrionale où ils s'étoient d'abord établis, fût comme abandonnée, ils sentirent que pouvant y être inquiétés par leur ennemi commun, ils devoient se ménager un lieu sûr pour leur retraite. On jeta les yeux sur la Tortue, petite isle située à deux lieues de la grande; & vingt-cinq Espagnols qui la gardoient, se retirèrent à la première sommation.

Les aventuriers des deux nations, maîtres absolus d'une isle qui avoit huit lieues de long sur deux de large, y trouverent un air pur, mais point de rivière, & peu de fontaines. Des bois précieux couvroient les montagnes; des plaines fécondes attendoient des cultivateurs. La côte du nord paroissoit inaccessible; celle du sud

offroit une rade excellente, dominée par un rocher qui ne demandoit qu'une batterie de canons pour défendre l'entrée de l'île.

Cette heureuse position attira bientôt à la Tortue une foule de ces gens qui cherchent la fortune ou la liberté. Les plus modérés s'y livrerent à la culture du tabac, qui ne tarda pas à avoir de la réputation. Les plus actifs alloient chasser des bœufs sauvages à Saint-Domingue, dont ils vendoient les peaux aux Hollandois. Les plus intrépides armerent en course, & firent des actions d'une témérité brillante, dont le souvenir durera longtemps.

Cet établissement alarma la cour de Madrid. Jugeant, par les pertes qu'elle essuyoit déjà, des malheurs qui la menaçoient, elle ordonna la destruction de la nouvelle colonie. Le général des galions choisit, pour exécuter sa commission, l'instant où la plupart des braves habitants de la Tortue étoient à la mer ou à la chasse. Il fit pendre ou passer au fil de l'épée, avec la barbarie qui étoit alors si familière à sa nation, tous ceux qu'il trouva isolés dans leurs habitations; & il se retira sans laisser de garnison, persuadé que les vengeances qu'il venoit d'exercer, ren-

doient cette précaution inutile. Mais il éprouva que la cruauté n'est pas le meilleur garant de la domination.

Les aventuriers, instruits de ce qui venoit de se passer à la Tortue, avertis en même temps qu'on venoit de former à Saint-Domingue un corps de cinq cents hommes destinés à les harceler, sentirent qu'ils ne pouvoient éviter leur ruine, qu'en cessant de vivre dans l'anarchie. Aussi-tôt sacrifiant l'indépendance individuelle à la sûreté sociale, ils mirent à leur tête Willis, Anglois, qui s'étoit distingué dans cent occasions par sa prudence & par sa valeur. Sous la conduite de ce chef, on reprit possession, sur la fin de 1638, d'une île qu'on avoit occupée huit ans; & pour ne plus la perdre, on s'y fortifia.

Les François se ressentirent bientôt de la partialité de l'esprit national. Willis ayant attiré un assez grand nombre de ses compatriotes, pour être en état de donner la loi, traita les autres en sujets. C'est là le progrès naturel de la domination. Ainsi se sont formées la plupart des monarchies. Des compagnons d'exil, de guerre ou de piraterie, se donnent un capitaine; & celui-ci ne tarde pas à s'ériger en maître. Il partage d'abord le pouvoir ou le butin avec les plus forts, jusqu'à ce

que la multitude , écrasée par le petit nombre , enhardisse le chef à s'emparer de toute la puissance , & la monarchie alors n'est plus que despotisme. Mais il faut des siècles & de grands états , pour donner carrière à cette suite de révolutions. Une île de seize lieues carrées n'est pas faite pour ne contenir que des esclaves. Le commandeur de Poinci , gouverneur-général des îles du Vent , averti de la tyrannie de Willis , fit partir sur le champ de Saint-Christophe quarante François , qui en prirent cinquante autres à la côte de Saint-Domingue. Ils débarquèrent à la Tortue , & s'étant joints aux habitants de leur nation , ils sommerent tous ensemble les Anglois de se retirer. Ceux-ci déconcertés par cet acte de vigueur inattendu , & ne doutant pas que tant de fierté ne fût soutenue par des forces plus nombreuses qu'elles ne l'étoient , évacuèrent l'île pour n'y plus revenir.

L'Espagnol montra plus d'opiniâtreté. Les corsaires qui sortoient tous les jours de la Tortue , lui causoient des pertes si considérables , qu'il crut que sa tranquillité , sa gloire & ses intérêts exigeoient également qu'il la fît rentrer sous sa domination. Trois fois il réussit à s'en remettre en possession , & trois fois il en

fut chassé. Elle resta enfin en 1659, aux François, qui la garderent jusqu'à ce qu'ils se virent assez solidement établis à Saint-Domingue, pour se dégoûter d'un si petit établissement.

Cependant leurs progrès furent lents, & ne fixerent les regards de la métropole qu'en 1665. Ce n'est pas qu'on ne vît errer d'une isle à l'autre assez de chasseurs & de pirates; mais le nombre des cultivateurs, qui étoient proprement les seuls colons, ne passoit pas quatre cents. On sentoit la nécessité de les multiplier; & le soin de cet ouvrage difficile fut confié à un gentilhomme d'Anjou, nommé Bertrand Dogeron.





C H A P I T R E X X.

*Mesures de la France pour tirer partie de
cette colonie.*

CET homme que la nature avoit formé pour être grand par lui-même, sans le secours, ou malgré les traverses de la fortune, avoit servi quinze ans dans le régiment de la marine, lorsqu'en 1656 il passa dans le nouveau monde. Avec les meilleures combinaisons, il échoua dans ses premières entreprises; mais la fermeté qu'il montra dans ses malheurs, donna plus d'éclat à sa vertu; & les ressources qu'il eut l'habileté de se procurer, ajoutèrent à l'opinion qu'on avoit de son génie. L'estime & l'attachement qu'il avoit inspirés aux François de Saint-Domingue & de la Tortue, engagèrent le gouvernement à le charger d'en diriger ou plutôt d'en établir la colonie.

L'exécution de ce projet étoit remplie de difficultés. Il s'agissoit de soumettre à l'ordre, des ames féroces qui avoient vécu jusqu'alors dans l'indépendance la plus absolue; de fixer au travail, des brigands

qui ne se plaisoient que dans la rapine & dans l'oïfiveté ; d'assujettir au privilege d'une compagnie exclusive , formée en 1664 pour tous les établissemens François , des hommes qui étoient en possession de négocier librement avec toutes les nations. Après avoir obtenu tous ces sacrifices , il falloit , par les douceurs d'une autorité chérie , attirer de nouveaux habitans , dans une terre dont le climat étoit aussi décrié que la fertilité en étoit peu connue.

Dogeron espéra , contre l'opinion de tout le monde , qu'il réussiroit. L'habitude de vivre avec les hommes qu'il devoit gouverner , lui avoit appris les moyens les plus propres à les gagner , & ses lumieres n'en offroient à son ame honnête , que de nobles & de justes. Les flibustiers étoient déterminés à chercher des parages plus avantageux : il les retint , en leur cédant la part que sa place lui donnoit sur leur butin ; en leur obtenant du Portugal des commissions pour courir sur les Espagnols , même après qu'ils eurent fait la paix avec la France. C'étoit l'unique moyen d'attacher à la patrie , des hommes qui en fussent devenus les ennemis plutôt que de renoncer au pillage. Les boucaniers , ou les chasseurs , qui ne souhaitoient que

des ressources pour former des habitations, trouvoient dans sa bourse des avances sans intérêt, ou bien en obtenoient par son crédit. Pour les cultivateurs, qu'il chérissoit par préférence à tous les autres colons, il les secundoit par tous les encouragements qui dépendoient de son industrieuse activité.

Ces changements heureux n'avoient besoin que de prendre de la consistance. Le sage gouverneur imagina que des femmes pouvoient seules cimenter à jamais le bonheur des hommes & la prospérité de la colonie par les doux plaisirs qui amènent la population. Il n'y en avoit pas une seule dans le nouvel établissement. Il en demanda. La métropole lui en fit passer cinquante, qu'on s'empressa de rechercher au plus haut prix. Bientôt après, il en reçut un pareil nombre, qui furent obtenues à des enchères encore plus fortes. Il n'y avoit que cette voie de satisfaire la passion la plus impétueuse sans entraîner de querelles, & de propager le sang des hommes sans le verser. Tous les habitants s'attendoient à voir arriver de leur patrie, des compagnes, qui viendroient adoucir & partager leur sort. Ils furent trompés dans leur espérance. On ne leur envoya plus que des filles de

joie, qui s'engageoient pour trois ans au service des hommes. Cette maniere de purger la métropole, en infectant la colonie, entraîna de si grands désordres, qu'on supprima un remede funeste, mais sans subvenir au besoin qu'il devoit apaiser. Par cette négligence, Saint-Domingue perdit un grand nombre de braves gens que l'inquiétude éloigna de ses bords, & un accroissement de population qu'auroient pu lui procurer les colons qui lui restoient fideles. La colonie s'est longtemps ressentie & se ressent peut-être encore d'une faute si capitale.

Cette erreur n'empêcha pas que Dogeron, dans le court espace de quatre ans, ne portât à quinze cents le nombre des cultivateurs qu'il avoit trouvé à quatre cents. Ses succès augmentoient tous les jours, lorsqu'il les vit arrêtés, en 1670, par un soulèvement, dont l'incendie embrasa la colonie entiere. Personne ne lui imputa le malheur d'un événement où il n'avoit pas en effet la moindre part.

Lorsque cet homme vertueux fut nommé, par la cour de France, au gouvernement de la Tortue & de Saint-Domingue, il ne réussit à faire connoître son autorité, qu'en laissant espérer que les ports qui lui alloient être soumis ne seroient

pas fermés aux étrangers. Cependant, avec l'ascendant qu'il prit sur les esprits, il établit peu à peu dans sa colonie le privilège exclusif de la compagnie, qui parvint à négocier enfin sans concurrents. Mais sa prospérité la rendit injuste au point qu'elle vendoit ses marchandises deux tiers de plus qu'on ne les avoit payées jusqu'alors aux Hollandois. Un monopole si destructif souleva les habitants. - Ils prirent les armes, & ne les mirent bas, qu'après un an de troubles, qu'à condition que tous les vaisseaux François auroient la liberté de trafiquer avec eux, en payant à la compagnie cinq pour cent d'entrée & de sortie. Dogeron, qui étoit l'auteur de l'accommodement, saisit cette circonstance pour se procurer deux bâtimens, destinés en apparence à porter ses récoltes en Europe; mais, qui, réellement, étoient plus à ses colons qu'à lui. Chacun y embarquoit ses denrées pour un fret modique. Au retour, le généreux gouverneur faisoit étaler la cargaison à la vue du public. Tous y prenoient ce dont ils avoient besoin, non-seulement au prix de l'achat primitif; mais à crédit, sans intérêt, & même sans billet. Dogeron avoit imaginé qu'il leur donneroit de la probité, de l'éléva-

tion, en se contentant de leur promesse verbale pour toute sûreté. La mort le surprit, en 1675, au milieu de ces soins paternels. Il laissa pour tout héritage des exemples patriotiques à suivre, des vertus humaines & sociales à cultiver.

Pouancey, son neveu, succéda moins aux honneurs qu'aux devoirs de sa place : mais avec les qualités de Dogeron, il ne fut pas aussi grand, parce qu'il marcha sur ses traces par esprit d'imitation plutôt que par caractère. Cependant la multitude qui ne fait pas ces distinctions, n'accorda guère moins de confiance à l'un qu'à l'autre ; & ils eurent tous deux la gloire & le bonheur de donner une forme & de la stabilité à la colonie, sans loix & sans soldats. Leur sens naturel & leur droiture reconnus terminoient, à la satisfaction de tout le monde, les différends qui s'élevoient entre les particuliers ; & l'ordre public étoit maintenu par cette autorité que prend naturellement le mérite personnel.

Une constitution si sage ne pouvoit durer. Il falloit trop de vertu pour la perpétuer. On s'aperçut, en 1684, que tous les liens se relâchoient ; & l'on tira de la Martinique, où la police avoit déjà pris de bonnes racines, deux administrateurs

qui furent chargés d'établir la règle & la subordination à Saint Domingue. Ces législateurs assurèrent l'ouvrage de la civilisation, en formant des tribunaux de justice en différents quartiers, sous la révision d'un conseil supérieur qui fut érigé au petit Goave. Cette juridiction devenant trop étendue avec le temps, on créa, en 1702, un semblable tribunal au cap François, pour la partie du nord.

Toutes ces innovations pouvoient éprouver des difficultés. Il étoit à craindre que les chasseurs & les corsaires, qui formoient le gros de la population, ennemis du frein qu'on mettoit à leur licence, ne se retirassent chez les Espagnols & à la Jamaïque, où l'offre séduisante de grands avantages sembloit les appeller. Les cultivateurs eux-mêmes y étoient comme attirés par le dégoût que leur donnoit le vil prix de leurs productions, dont le commerce étoit chargé d'entraves continuelles. On gagna les premiers à force de caresses, & les seconds par la perspective d'un changement dans leur situation, qui étoit vraiment désespérée.

Les cuirs, fruit unique des courses des boucaniers, avoient été le premier objet d'exportation de Saint - Domingue. La culture

culture y ajouta, depuis, le tabac qui trouvoit un débit avantageux chez toutes les nations. Il fût bientôt gêné par une compagnie exclusive. On la supprima, mais inutilement pour la vente du tabac, puisqu'elle fut mise en ferme. Les habitants espérant, pour prix de leur soumission, quelque faveur du gouvernement, offrirent au roi de lui donner affranchi de tous frais, même de celui du fret, le quart de tout le tabac qu'ils enverroient dans le royaume, à condition qu'ils auroient la disposition libre des trois autres quarts. Ils prouvoient que cette voie apporteroit au fisc plus de revenu que les quarante sous pour cent qu'il retiroit du fermier. Des intérêts particuliers firent rejeter une ouverture si raisonnable. Cette dureté mit au désespoir le colon, qui, dans son dépit, tourna heureusement son activité vers la culture de l'indigo & du cacao. Le coton le tenta par les richesses que cette plante avoit données aux Espagnols dans les premiers temps; mais il s'en dégoûta bientôt, on ne fait pour quelle raison, & l'abandonna au point que quelques années après, on ne voyoit pas un seul cotonnier sur pied.

Jusqu'alors les travaux avoient été faits par les engagés, & par les plus pauvres

des habitants. Des expéditions heureuses sur les terres des Espagnols procurèrent quelques negres. Leur nombre fut un peu grossi par deux ou trois vaisseaux François, & beaucoup plus par les prises qu'on fit sur les Anglois durant la guerre de 1688, par une descente à la Jamaïque, d'où l'on en enleva trois mille en 1694. C'étoient des instruments, sans lesquels on ne pouvoit entreprendre la culture du sucre; mais ils ne suffisoient pas. Il falloit des richesses pour élever des bâtimens, pour se procurer des ustensiles. Le gain que firent quelques habitants avec les flibustiers, dont les expéditions étoient toujours heureuses, les mit en état d'employer les esclaves. On se livra donc à la plantation de ces cannes, qui font passer l'or du Mexique aux mains des nations qui n'ont, au lieu de mines, que des terres fécondes.

Cependant la colonie, qui, même en se dépeuplant d'Européens, avoit fait au milieu des ravages qui précéderent la paix de Rîswick, quelques progrès au nord & à l'ouest, n'étoit rien au sud. Cette partie qui a cinquante lieues de côtes ne comptoit pas cent habitants, tous logés sous des huttes & plus misérables les uns que les autres. Le gouver-

nement n'imagina pas de meilleur moyen pour tirer quelque avantage d'un terrain si grand & si beau, que d'en accorder, en 1698, pour trente ans, la propriété à une compagnie qui porta le nom de Saint-Louis. Elle devoit, à l'imitation de la Jamaïque & de Curaçao, ouvrir un commerce interlope avec le continent Espagnol, & défricher les vastes campagnes soumises à son privilège. Ce dernier objet, le plus important, fut bientôt le seul dont elle s'occupa.

Pour hâter les progrès de l'agriculture, la compagnie distribua gratuitement des terres à ceux qui en demandoient. Chacun, selon ses besoins & ses talents, obtenoit des esclaves payables en trois ans, les hommes à raison de six cents francs, & les femmes à quatre cents cinquante livres. Le même crédit étoit accordé pour les marchandises, quoiqu'elles dussent être livrées au cours du marché général. On s'engageoit à recevoir toutes les productions du sol au même prix qu'elles auroient dans les autres quartiers de l'isle. Le corps qui faisoit tant de sacrifices, n'en étoit dédommagé que par le droit qu'on lui avoit assuré d'acheter & de vendre exclusivement dans tout le territoire qui lui avoit

été abandonné. Encore cette dépendance, onéreuse au colon, étoit-elle adoucie par la liberté qui lui restoit de prendre où il voudroit, toutes les choses dont on le laisseroit manquer, & de payer avec ses denrées tout ce qu'il auroit acheté.

Le monopole se détruit par son avidité même, en épuisant le pays où il exerce sa tyrannie. C'est un torrent qui se perd dans les gouffres qu'il creuse. La mauvaise conduite de l'oppresser, le découragement de l'opprimé concourent au dépérissement de l'industrie & du commerce, dans les états soumis à des privilèges exclusifs. La compagnie de Saint-Louis est une preuve de fait, ajoutée à cent autres, pour confirmer le vice & l'abus de ces sociétés particulières. Elle fut ruinée par les infidélités, par les profusions de ses agents, sans que le territoire, confié à ses soins, profitât de tant de pertes. Ce qui s'y trouva de culture, de population, lorsqu'elle remit, en 1720, ses droits au gouvernement, étoit, pour la plus grande partie, l'ouvrage des interlopés.

C'est durant la longue & sanglante guerre, ouverte pour la succession d'Espagne, que s'étoit opéré ce commence-

ET POLITIQUE. *Liv. XIII.* 149
ment de bien. Il sembloit devoir faire de
rapides progrès , avec la tranquillité que
la paix d'Utrecht rendit aux nations.



CHAPITRE XXI.

Malheurs arrivés à la colonie.

UNE de ces calamités que les hommes ne peuvent prévoir , recula de si belles espérances. Tous les cacaoyers de la colonie périrent en 1715. Dogeron avoit planté les premiers en 1665. Ils s'étoient multipliés avec le temps , surtout dans les gorges des montagnes du côté de l'ouest. On voyoit des habitations où il y en avoit jusqu'à vingt mille ; de sorte que , quoique le cacao ne se vendît que cinq sous la livre , il étoit devenu une source abondante de richesses.

Des cultures plus importantes compensoient cette perte avec usure , lorsque la colonie se vit menacée d'une subversion totale. Un assez grand nombre de ses babitants , qui avoient consacré vingt & trente ans de travail sous un ciel brûlant à se préparer une vieillesse heureuse dans la métropole , y étoient passés avec

une fortune suffisante pour acquitter leurs dettes, & pour acquérir des terres. Leurs denrées leur furent payées en billets de Banque, qui périrent dans leurs mains. Ce coup accablant les força de retourner pauvres dans une île d'où ils étoient partis riches, & les réduisit à solliciter, dans un âge avancé, des places d'économés auprès des mêmes gens qui avoient été autrefois à leur service. La vue de tant d'infortunés fit détester, & le système de Law, & la compagnie des Indes, qu'on rendoit responsable d'une si mauvaise opération de finance. Cette aversion, née de la compassion seule, fut bientôt fortifiée par des intérêts personnels très-considérables.

En 1722, on vit arriver les agents de la compagnie des Indes, qui avoit obtenu le commerce exclusif des negres à la charge d'en fournir deux mille par an. C'étoit évidemment un double malheur pour la colonie, qui, ne pouvant espérer que le cinquieme des esclaves dont elle avoit besoin, prévoyoit encore qu'on les lui vendroit à un prix excessif. Son mécontentement éclata par les actes les plus violents. Des commis, dont l'insolence avoit beaucoup augmenté l'horreur qu'on avoit naturellement pour tout monopole,

furent contraints de repasser les mers. Les édifices, qui servoient à leurs opérations, furent réduits en cendres. Les vaisseaux qui leur arrivoient d'Afrique, ou ne furent pas reçus dans les ports, ou n'eurent pas la liberté d'y faire leurs ventes. Le gouverneur général, qui voulut s'opposer à une licence excitée par l'abus de l'autorité, vit mépriser des ordres qui n'étoient pas soutenus de la force ; il fut même arrêté. Toutes les parties de l'île retentissoient de cris séditieux & du bruit des armes. On ne sait où ces excès auroient été poussés, si le gouvernement n'avoit eu la modération de céder. Cette extrême confusion dura deux ans. Enfin, les inconvénients qu'entraîne l'anarchie, ramenerent les esprits à la paix ; & la tranquillité se trouva rétablie sans les remèdes violents de la rigueur.

Depuis cette époque, jamais colonie n'a si bien mis le temps à profit que Saint-Domingue. Ses pas, vers la prospérité, ont été des pas de géant. Les deux guerres malheureuses, qui ont troublé ses mers, n'ont fait que comprimer sa force. Elle en est devenue plus rapide, après la cessation des hostilités. Une plaie est bientôt guérie, lorsque la constitution

du corps n'est pas attaquée. Les maladies elles-mêmes sont des especes de remedes , qui , expulsant les humeurs vicieuses , donnent une vigueur nouvelle à un tempérament robuste. Elles rétablissent l'équilibre dans la machine , & lui communiquent un mouvement plus régulier & plus uniforme. Ainsi la guerre semble renforcer & soutenir le caractère national chez plusieurs peuples de l'Europe , que la prospérité du commerce & les jouissances du luxe pourroient énerver & corrompre. Les pertes énormes , qui suivent presque également la victoire & les défaites , laissent place à l'industrie , & raniment le travail. Les nations refleurissent , pourvu que le gouvernement veuille seconder leur pente , plutôt que de diriger leur marche. Ce principe est sur-tout applicable à la France , qui ne demande , pour prospérer , qu'un champ ouvert à l'activité de ses habitants. Partout où la nature leur laisse une libre carrière , ils réussissent à lui donner tout son effort. Saint-Domingue a singulièrement éprouvé tout ce que peut un sol heureux , une position avantageuse , entre les mains des François.



CHAPITRE XXII.

État actuel de la colonie.

CETTE colonie a cent quatre-vingts lieues de côtes situées au nord, à l'ouest & au sud. La partie du sud s'étend depuis le cap Tiburon jusqu'à la pointe du cap de la Béate; ce qui fait environ cinquante lieues de côtes plus ou moins resserrées par les montagnes. Les Espagnols y avoient bâti, dans le temps de leur prospérité, deux grosses bourgades, qu'ils abandonnerent lors de leur décadence. La place, qu'ils laissoient vuide, ne fut pas d'abord occupée par les François, qui devoient craindre le voisinage de San-Domingo, où étoient concentrées les principales forces de la nation, sur les ruines de laquelle ils s'élevoient. Leurs corsaires, qui s'assembloient ordinairement dans la petite isle à Vaches, pour courir sur les Castellans, & pour y partager ensemble leur butin, enhardirent les cultivateurs à commencer, en 1673, un établissement sur la côte voisine. Presqu'aussi tôt détruit, il ne fut repris qu'as-

sez long-temps après. La compagnie , établie pour l'affermir & pour l'étendre , lui fut peut être de quelque utilité ; mais il dut principalement ses progrès aux Anglois de la Jamaïque , aux Hollandois de Curaçao , qui , s'étant avisés d'y faire presque seuls le transport des esclaves , retiroient les productions d'un pays qu'ils contribuoient à mettre en valeur. Les négociants de la métropole ont enfin ouvert les yeux ; & depuis 1740 , ils fréquentent cette partie , la plus éloignée de la colonie , malgré les vents qui en rendent souvent la sortie longue & difficile.

L'établissement qui est situé au vent de tous les autres , se nomme Jaqmel. Quoiqu'assez anciennement formé , il n'a que quarante-deux maisons. Son sol & celui des peuplades voisines , extrêmement ferrés par des montagnés , ne lui permettent pas d'aspirer à une grande opulence. Mais sous un autre point de vue , il mérite l'attention du gouvernement. Sa position le met à portée de recevoir les troupes & les munitions que la métropole voudroit , en temps de guerre , faire passer à la colonie , & qui courroient de trop grands risques en prenant la route du nord ; station naturelle & constante des escadres ennemies. Jaqmel offre encore

une autre ressource. La petite île Hollandoise de Curaçao devient, durant les hostilités, un magasin inépuisable de vivres. Ses armateurs, assez forts & assez hardis pour combattre avec succès les petits corsaires de la Jamaïque, les seuls navigateurs Anglois qui aient traversé jusqu'ici leurs opérations, ont versé, durant les derniers troubles, des subsistances immenses dans le port de Jaqmel. Ils continueront cet approvisionnement tant qu'on voudra, pourvu qu'on assure leur atterrage par des batteries bien dirigées, & par la protection d'une ou deux frégates. Ce dépôt alimentera l'ouest de Saint-Dominique, par un chemin de huit lieues seulement, qui conduit à Léogane & au Port-au-Prince, & le sud par de petits bateaux qui rangeront aisément la côte.

Tandis que Jaqmel y entretient l'abondance, Saint-Louis en fait la sûreté. Cette ville, bâtie au commencement du siècle, est située au fond d'une baie qui forme une espèce de port assez bon. Elle n'a que quarante maisons. La nature, qui l'a condamnée à une éternelle pauvreté, sembloit attendre la main de l'art pour fournir à ses habitants de l'eau potable. Enfin, quelques juifs, qui ont des habitations aux portes de Saint-Louis, ont

entrepris un aqueduc qu'ils se font obligés de construire à leurs dépens. La place est le siege du gouvernement, & reçoit le peu de vaisseaux de guerre qui se montrent dans ces parages. C'est là son seul avantage. C'est par là qu'elle protege le commerce & les richesses qui se trouvent aux Cayes, placées dix lieues plus bas.

Cette ville a été comme jetée, sans réflexion, dans l'enfoncement d'une rade qui n'a que trois passes, dont la profondeur, insuffisante en elle-même, diminue encore tous les jours. Le mouillage y est fort resserré & si dangereux durant l'équinoxe, que les bâtimens, qui s'y trouvent alors, périssent très-souvent. La grande quantité de vase qu'y déposent les eaux d'une ravine, appelée la riviere du sud, s'accroît au point que, dans trente ans, on ne pourroit plus y entrer. Le canal, formé par le voisinage de l'isle à Vaches, n'y sert qu'à gêner la sortie des navigateurs. Ses anses sont le repaire des corsaires de la Jamaïque. C'est là que croisant sans voiles, & voyant sans être vus, ils ont toujours l'avantage du vent sur des bâtimens auxquels la force & le lit constant des vents ne permettent pas de passer au dessus de l'isle. Si des vais-

seaux de guerre étoient forcés de relâcher dans ce mauvais port, l'impossibilité de vaincre cet obstacle & celui des courants, pour gagner le vent de l'isle, les forceroit à suivre la route des navires marchands. Ainsi, doublant la pointe de Labacou, l'un après l'autre à cause des bas-fonds, ces vaisseaux, qui se trouveroient entre la terre & le feu de l'ennemi, avec le désavantage du vent, seroient infailliblement détruits par une escadre inférieure.

La ville des Cayes est digne du port. On y voit deux cents quatre-vingts maisons, toutes enfoncées dans un terrain marécageux, & la plupart entourées d'une eau croupissante. L'air qu'on respire dans ce séjour, manque également de ressort & de salubrité. Cette mauvaise température, jointe au vice de la rade, a fait souhaiter que le commerce de la métropole, avec la colonie, pût se porter à Saint-Louis. Mais les efforts qu'on a faits ont été sans succès ; & l'on peut assurer qu'ils ne réussiront jamais : la raison en est sensible.

Les Cayes sont environnées d'une plaine de près de six lieues de long sur quatre & demie de large. Cette terre très-unie, d'une fertilité prodigieuse, universelle,

ment propre à la culture du sucre , est arrosée en bien des endroits , & peut l'être par-tout. Il ne lui manque, pour être la rivale de la plaine du cap , que d'avoir autant d'esclaves. Elle en augmente le nombre tous les jours ; & bientôt il s'y multipliera dans une proportion convenable à la mesure de sa fécondité possible. Tant d'avantages attirent directement à la ville des Cayes des hommes qui ne passent les mers que pour s'enrichir plus rapidement.

Contrarier cette prédilection , ce seroit retarder en pure perte les progrès d'un bon établissement. Les caprices mêmes de l'industrie méritent l'indulgence du gouvernement. La moindre inquiétude du négociant le conduit à la défiance. Les raisonnemens politiques & militaires ne peuvent rien contre ceux de l'intérêt. Les colonies n'ont pas d'autres regles de logique : elles vont , elles s'arrêtent où l'argent abonde le plus. Le commerce ne prospere que dans un terrain qu'il a choisi lui-même. Tout genre de contrainte l'effraie. Ordonner à des acheteurs , à des vendeurs de quitter leur boutiques , ce seroit une tyrannie absurde dans une foire. Les Cayes ne font que cela.

Tout ce que le ministère de France

peut raisonnablement se proposer, c'est de fortifier & de purifier un peu ce séjour. On feroit l'un & l'autre, en creusant, autour de la ville, un fossé dont les déblais serviroient à combler les lagons intérieurs. Le sol, exhauisé par ce travail, se dessécheroit de lui-même. L'eau de la rivière qu'on feroit couler par une pente naturelle dans ce fossé profond, mettroit la ville, avec le secours de quelques fortifications, à l'abri des entreprises des corsaires; assureroit même une défense momentanée qui donneroit les moyens de capituler devant une escadre.

On peut, on doit aller plus loin. Pourquoi ne pas donner un port factice à un entrepôt important, qui bientôt se trouvera bouché? Les navires marchands qui vont chercher une retraite à la baie des Flamands, située à moins de deux lieues au vent des Cayes, semblent y avoir désigné d'avance le havre dont cette ville a besoin. Ce port peut contenir un grand nombre de vaisseaux de guerre à couvert de tous les vents; leur offre plusieurs carénages, leur permet de doubler au vent de l'isle à Vaches, & de conserver avec la ville un cabotage qui, protégé par des batteries bien distribuées, seroit respecté

de tous les corsaires. Un seul inconvénient diminue la faveur de cette position. C'est que la qualité du fond & le calme de la mer y rendent la piqure des vers plus commune qu'ailleurs, & plus dangereuse pour les vaisseaux.

Un mouillage plus sain, mais qui ne convient qu'à de petits bâtiments, c'est le bourg des côteaux. Le commerce étranger qu'on y permet pendant la guerre, & qu'on n'y peut guere empêcher durant la paix, a formé ce port, qui d'ailleurs est presque sans défense. Après les Cayes ce bourg est le lieu de la côte où il se fait le plus d'affaires. Son territoire & les terres voisines dont il absorbe les productions, abondent sur-tout en indigo ; mais il n'en passe en France què très-peu.

La partie du sud finit au cap Tiburon. Le petit établissement qu'on y a formé, n'a, au lieu de port, qu'une rade où la mer est constamment agitée ; mais il protège par ses fortifications les navires marchands qui sont obligés de doubler le cap. Il donne un asyle, soit aux bâtiments neutres, qui, fuyant les corsaires, n'ont pu se réfugier à Jacmel ; soit aux vaisseaux de guerre nationaux, qui ont à

craindre la violence des vents dans ces parages, ou les forces supérieures d'une escadre ennemie.

Quoique cette côte soit la moindre des trois qui forment la colonie Française de Saint-Domingue, & qu'au dernier décembre 1766, on n'y comptât que 33, 663 esclaves, elle est cependant assez considérable, pour promettre un jour à la métropole autant de denrées que la plus riche de ses isles du vent. La proximité où elle se trouve de la Jamaïque, l'expose actuellement à de grands dangers. Elle pourra menacer à son tour ce boulevard des Anglois, lorsque son terrain mis en valeur, son étendue suffisamment peuplée, des ports fortifiés & gardés lui auront donné la consistance qu'une bonne administration lui doit faire acquérir.

En passant du sud à l'ouest, le premier établissement qu'on trouve est celui du cap Dame-Marie. Il est si foible encore, que sur vingt lieues de côtes, on ne compte que cinquante Européens en état de porter les armes. Aussi la déclaration de guerre est-elle pour eux un signal de fuite. Cependant ils ont osé, durant les dernières hostilités, rester dans leurs habitations. Chaque colon avoit pris seule-

ment la précaution de se ménager un souterrain , où il se retiroit avec ses esclaves, lorsqu'il se voyoit menacé par quelque corsaire. Malgré cette attention , des ateliers entiers ont été surpris & enlevés.

On n'a pas autant à craindre ces sortes d'accidents dans le quartier voisin , connu sous le nom de la grande Anse , ou de Jérémie. Ce bourg , situé sur une hauteur où l'air est pur , a de jolies maisons , & donne de grandes espérances. L'abondance de son coton & de son cacao y a attiré quelques négociants. Les corsaires qui croisent sur les Jamaïcains , y conduisent leurs prises. La culture & la population y ont fait des progrès qui en promettent de plus heureux encore.

Rien n'annonce une semblable destinée au petit Goave. Ce lieu , si célèbre du temps des flibustiers , n'offre aujourd'hui que des ruines pour vestiges de son premier éclat. Il le dut à une rade où les vaisseaux de toute grandeur trouvoient un mouillage excellent , des facilités pour s'abattre , un abri contre tous les vents. Comme port , il seroit encore fameux & fréquenté , si la Gonave n'étoit pas à son voisinage , si les eaux croupissantes de la rivière Abaret , qui se perd dans des ma-

récages, n'y rendoient pas mal-sain un air épais qui n'a pas de courant.

Léogane, situé à cinq lieues du petit Goave, a trois cents dix sept maisons : elles forment un carré long, & quinze rues larges & bien distribuées. On l'a bâti à une demi-lieue de la mer, dans une plaine étroite, mais féconde, bien cultivée, arrosée par un grand nombre de ruisseaux. Le desir le plus vif de ses habitants seroit de faire ouvrir un canal depuis la ville jusqu'au mouillage ; ce qui préviendrait la difficulté des charrois. S'il étoit raisonnable de faire une place de guerre sur la côte de l'ouest, Léogane mériterait la préférence. Il est assis sur un terrain uni ; rien ne le domine, & les vaisseaux ne peuvent l'insulter. Mais pour le mettre à l'abri d'un coup de main, il faudroit l'envelopper d'un rempart de terre, avec un fossé profond qui se rempliroit d'eau sans les moindres frais. Cette dépense ne coûteroit pas, à beaucoup près ; autant que les travaux qui ont été entrepris au Port-au-Prince. On va voir avec quel succès.

La première partie de l'isle que les François cultiverent, fut celle de l'ouest, comme la plus éloignée des forces Espagnoles, qu'on avoit alors à craindre. Si-

tuée au milieu des côtes qu'ils occupoient ; ils y établirent le siège du gouvernement. On le fixa d'abord au petit Goave , dont la stérilité & le mauvais air dégoûtèrent dans la suite. Léogane qui le remplaça , fut sacrifié à son tour au Port-au-Prince , qui devint, en 1750, le séjour d'un conseil supérieur, du commandant-général & de l'intendant.

Une ouverture d'environ quatorze cents toises , prises en ligne directe , dominée de deux côtés , est l'emplacement qu'on a choisi pour la nouvelle capitale. Deux ports formés par des îlots , ont servi de prétexte à ce mauvais choix. Le port des marchands, à moitié comblé, ne peut plus recevoir , sans danger , des vaisseaux de guerre ; & le grand port qui leur est destiné , aussi mal-sain que l'autre par les exhalaisons des îlots , n'est défendu par rien , & ne le peut être contre un ennemi supérieur.

Une foible escadre suffiroit même pour en bloquer une plus forte , dans une position si défavorable. La Gonave qui divise la baie en deux , laisseroit à la petite escadre une croisière libre & sûre ; les vents de mer empêcheroient qu'on ne vînt à elle ; ceux de terre , en ouvrant la sortie du port aux vaisseaux qu'on lui op-

poseroit, lui faciliteroient le choix de la retraite entre les deux pertuis de Saint-Marc & de Léogane. A égalité de manœuvre, elle auroit toujours l'avantage de mettre la Gonave entr'elle & l'escadre François.

Que feroit-ce, si celle ci se trouvoit la moins nombreuse? Désarmée & poursuivie, elle ne pourroit atteindre une relâche aussi enfoncée que le Port-au-Prince, avant que le vainqueur eût profité de sa déroute. Si les vaisseaux battus y arrivoient, aucun ouvrage n'empêcheroit l'ennemi de les poursuivre presque en ligne, & d'entrer jusque dans le port du roi, où ils se retireroient.

La plus heureuse des stations, en fait de croisière, est celle qui donne la facilité d'accepter ou de refuser le combat, de n'avoir qu'un petit espace à garder, de découvrir tout d'un point central, de trouver des mouillages sûrs au bout de chaque bordée, de pouvoir se cacher sans s'éloigner, de faire du bois & de l'eau à volonté, de naviguer dans de belles mers, où l'on n'a que des grains à craindre. Tels sont les avantages qu'une escadre ennemie aura toujours sur les vaisseaux François mouillés au Port-au-Prince. Une frégate pourroit, sans risque, venir les

y braver. Elle suffiroit pour intercepter, à l'entrée ou à la sortie, tous les navires marchands qui navigueroient sans escorte.

Cependant un port si défavorable a décidé la construction de la ville. Elle occupe en longueur sur le rivage douze cents toises, c'est-à-dire, presque toute l'ouverture que la mer a creusée au centre de la côte de l'ouest. Dans ce grand espace qui s'enfonce à une profondeur d'environ cinq cents cinquante toises, sont comme perdues cinq cents cinquante-huit maisons, ou cases, dispersées dans vingt-neuf rues. L'écoulement des ravines qui tombent des mornes, entretient dans ce séjour une humidité continuelle, sans y procurer de bonne eau. Pour en avoir de moins mal-faisante, il faut l'envoyer chercher dans des lieux éloignés. Ajoutez à cette incommodité le peu de sûreté d'une place, qui, commandée du côté de la terre, est par-tout abordable du côté de la mer. Les îlots mêmes qui distinguent les deux ports, loin de garantir d'une descente, ne serviroient qu'à la couvrir.

Cette description, dont les gens instruits & sans passion ne contesteront pas la fidélité, montre assez d'elle-même,

que le Port-au-Prince a trop fixé l'attention du gouvernement. Ce seroit une erreur funeste que de s'obstiner à combattre la nature , en voulant défendre , à force d'art , un poste qu'elle a livré de toutes parts à l'invasion. L'égarement seroit plus grand encore , d'y rassembler , en le laissant ouvert , les tribunaux , les troupes , les munitions , les vivres , l'arsenal , tout ce qui fait le soutien d'une grande colonie. La destination de ce port doit se réduire à l'embarquement des récoltes , que produisent les champs voisins & la riche plaine du Cul-de-sac. Ce débouché n'exige qu'une protection suffisante pour prévenir une surprise , & pour assurer la retraite des citoyens , qui seront toujours prêts à abandonner une place , dont le destin est de se rendre à la première attaque. Saint-Marc n'aura jamais un meilleur fort.

Cette ville peu profonde s'étend en longueur sur la côte , au fond d'une baie couronnée d'un croissant de mornes , dont la mer n'est séparée que par une très-petite plaine. La nature a laissé cet intervalle de vie & de culture entre l'aridité des montagnes & l'abyme des eaux. Mais ces mornes , quoique stériles , ne sont pas inutiles. Ils ont la propriété , unique dans

la colonie, de fournir des pierres de taille aussi bonnes que celles d'Europe, & la côte même les donne sans beaucoup de travail. On en a bâti la ville, qui ne consiste qu'en cent cinquante-quatre maisons, autrefois défendues par un retranchement de terre qui n'existe plus.

Saint-Marc est très-commerçant. Il attire d'un côté les denrées qui ne vont pas au Port-au-Prince, & de l'autre, celles qui se recueillent depuis ses murs jusqu'au mole Saint-Nicolas. Sa prospérité augmenteroit considérablement, si on réussissoit à arroser la plaine naturellement trop sèche de l'Artibonite, qui n'a besoin que de ce secours pour surpasser par sa fécondité les meilleures terres.

L'Artibonite tire son nom d'une rivière qui les partage dans presque toute sa longueur. Les eaux de ce fleuve, quelquefois encaissé, roulent constamment sur la crête de la plaine. L'élévation de leur lit avoit fait naître depuis long-temps l'idée de les subdiviser. Des opérations géométriques en ont démontré la possibilité : tant les nations savantes ont d'empire sur la nature ! Mais un projet, appuyé sur la base des connoissances mathématiques, exige des précautions extrêmes dans l'exécution. L'impétuosité que prend le
cours

cours des eaux quand il est grossi par les pluies , & la mobilité du sol où coule la rivière , ne permettent de toucher à ses bords qu'avec une grande réserve. La plus légère saignée , faite mal-à-propos , y ouvreroit , en peu d'instants , une breche énorme à des inondations effrayantes & destructives pour une vaste plaine.

Cependant tous les propriétaires desireroient impatiemment l'entreprise d'un si grand ouvrage. Mais c'est à l'administration de juger si des associations particulières , qui sollicitent la liberté de faire travailler à des arrosements qui ne peuvent féconder que leurs terres , ne nuiront pas au projet d'arroser toutes celles du pays. Plutôt que de faire céder le bien public à l'intérêt du petit nombre , le gouvernement devrait venir au secours des colons qui n'ont pas les facultés de contribuer aux dépenses de l'arrosage général. On seroit bien dédommagé de ce sacrifice , par un sixieme d'augmentation dans les productions de la colonie. Cet accroissement de fécondité deviendroit encore plus considérable , s'il étoit possible de dessécher entièrement cette partie de la côte , qui est noyée dans les eaux de l'Artibonite. C'est ainsi qu'en changeant le cours des fleuves , l'homme

police soumet la terre à son usage. La fertilité qu'il y répand , peut seule légitimer ses conquêtes , si toutefois l'art & le travail , les loix & les vertus réparent avec le temps l'injustice d'une invasion.

L'ouest de la colonie , qui , au dernier décembre 1766 , comptoit seul 83 , 080 esclaves , est séparé du nord par le mole Saint-Nicolas , qui participe des deux côtes. A l'extrémité du cap , est un port également beau , sûr & commode. La nature en le plaçant vis-à-vis la pointe de Maisi de l'isle de Cuba , semble l'avoir destiné à devenir le poste le plus intéressant de l'Amérique , pour les facilités de la navigation. Sa baie a quatorze cents cinquante toises d'ouverture. La rade conduit au port , & le port au bassin. Tout ce grand enfoncement est sain , quoique la mer y soit comme stagnante. Le bassin , qu'on diroit fait exprès pour les carenages , n'a pas le défaut des ports encaissés : il est ouvert aux vents d'ouest & de nord , sans que leur violence puisse y troubler ou retarder aucun des mouvements ou des travaux intérieurs. La péninsule où le port est situé , s'élève comme par degrés jusques aux plaines qui reposent sur une base énorme. C'est pour ainsi dire une seule montagne , qui , d'un

sommet large & uni , va , par une pente douce , se rejoindre au reste de l'isle.

Le mole Saint-Nicolas fut long-temps oublié par les habitants de Saint-Dominique. Des mornes pelés & des rochers aplatis n'avoient rien d'attrayant pour leur cupidité. L'usage qu'ont fait les Anglois de cette position durant la dernière guerre , l'a comme tirée du néant. Le ministère de France , éclairé par ses ennemis mêmes , y a fait passer un grand nombre d'Acadiens & d'Allemands , mais qui y ont péri avec une effrayante rapidité. C'est le sort inévitable des nouveaux établissemens fondés entre les tropiques. Le peu qui y est échappé aux atteintes funestes du climat , du chagrin & de la misère , déserte tous les jours le sol stérile & pauvre de Saint-Nicolas. Il est possible que la liberté de le fréquenter , accordée aux navigateurs étrangers , y arrête l'émigration. La facilité qui en résultera pour les colons , de vendre convenablement les fruits de leur culture , les bestiaux de leurs pâturages , les ouvrages de leur industrie , les fixera peut-être sur les terres qu'on leur a données. Du reste , elles ne produisent de denrées convenables pour l'Europe , que le seul coton.

Après le mole Saint-Nicolas , le premier établissement qu'on trouve à la côte du nord , c'est le port de Paix. Il dut sa fondation au voisinage de la Tortue , dont les habitants s'y réfugioient à mesure qu'ils abandonnoient cette isle. L'ancienneté de ses défrichements a rendu ce canton l'un des moins mal-sains de Saint-Domingue ; & il est parvenu , depuis long-temps, au point de richesse & de population où il pouvoit arriver. Mais l'un & l'autre sont peu de chose , quoique l'industrie ait été jusqu'à percer des montagnes , pour conduire les eaux , & arroser les terres. Le sucre n'y est pas abondant ; l'indigo , le café , le coton absorbent les principaux soins de la culture. La difficulté qu'on trouve de tous les côtés d'aborder au port de Paix , l'a comme isolé & séparé du reste de la colonie. La population la plus voisine de lieu retiré , c'est le cap François.

Cette ville est située au bord d'une grande plaine , qui a vingt lieues de long sur quatre de large. Il y a peu de pays plus arrosés ; mais il ne s'y trouve pas une rivière où une chaloupe puisse remonter plus de trois milles. Tout ce grand espace est coupé par des chemins de quarante pieds de large , tirés au cordeau ,

constamment bordés de haies de citronniers, assez épaisses pour servir de barrière contre les animaux. De longues avenues de grands arbres conduisent à plusieurs habitations; mais on a négligé d'orner les routes de ces hautes futaies, qui auroient fourni aux voyageurs un ombrage délicieux, & qui auroient prévenu la disette de bois, dont on se plaint déjà. Quoique les François eussent reconnu de bonne heure le prix d'un terrain dont la fertilité surpasse l'imagination, ils ne commencerent à le cultiver qu'en 1670, époque où ils cessèrent de craindre les irruptions des Espagnols, qui jusqu'alors s'étoient tenus en force dans le voisinage. Le parti qu'on prit d'y porter les habitants de Sainte-Croix & de Saint-Christophe, accéléra les progrès de cet établissement. C'est aujourd'hui le pays de l'univers qui produit une plus grande quantité de sucre.

La plaine qui n'a vers le nord d'autres limites que la mer, est couronnée au sud par une chaîne de montagnes, dont la profondeur varie depuis quatre jusqu'à huit lieues. Il y en a peu de fort élevées. Elles n'ont rien qui repousse les habitants. Plusieurs peuvent être cultivées jusqu'à leur sommet, & toutes

sont coupées par des intervalles remplis de plantations de café, & de très-belles indigoteries. Dans ces vallées délicieuses, on savoure à loisir les délices d'un printemps sans hiver, sans été. L'année n'y a que deux saisons également belles. La terre, toujours chargée de fruits, toujours couverte de fleurs, y réunit continuellement les charmes & les richesses que la poésie prodigue dans ses descriptions. De quelque côté qu'on tourne ses regards, on est enchanté par la variété des objets colorés d'une lumière pure. Le ciel est tempéré pendant le jour; les nuits constamment fraîches préparent un soleil doux. Les habitants de la plaine où cet astre darde ses rayons les plus vifs, vont dans ces montagnes respirer un air frais, boire des eaux salubres. Heureux le mortel qui apprend aux François à s'établir dans un séjour si délicieux !

Ce fut un de ces hommes, que l'intolérance religieuse commençoit à proscrire dans leur patrie. Un calviniste, nommé Gobin, alla planter au cap la première habitation. Les maisons se multiplièrent, à mesure que le territoire fut défriché. Cet établissement avoit déjà fait assez de progrès dans l'espace de vingt-cinq ans, pour exciter la jalousie

ET POLITIQUE. *Liv. XIII.* 175
des Anglois. Joignant leurs forces à celles des Espagnols , ils l'attaquerent , en 1695 , par terre & par mer , le prirent , le pillèrent , & le mirent en cendres.

On pouvoit tirer de ce désastre un grand avantage. Dans une rade qui a trois lieues de circonférence , l'intérêt , qui est le premier fondateur des colonies , avoit fait choisir pour l'emplacement du cap le pied d'un morne , parce que c'étoit le lieu le plus à portée du mouillage ordinaire. Cette position peu saine avertissoit les colons de s'établir ailleurs. Ils n'y songerent pas. C'est dans un gouffre , où la chaleur des rayons est augmentée par la réflexion des montagnes , où le vent n'arrive que du côté de la mer par dessus des marécages ; c'est là qu'on rétablit une ville qu'on n'y devoit jamais bâtir. Cependant la richesse des campagnes voisines n'a cessé d'agrandir ce port d'édifices nouveaux & toujours plus riants.

Vingt-neuf rues tirées au cordeau coupent aujourd'hui le cap en deux cents vingt-six islets de maisons qui montent au nombre de huit cents dix. Mais ces rues trop étroites & sans pente , quoique le terrain soit en dos-d'âne , sont toujours bourbeuses , parce que n'étant pavées qu'au milieu , les ruisseaux des côtés qui

n'ont pas une chûte égale , forment des cloaques , au lieu de servir à l'écoulement des eaux.

On a projeté plusieurs places dans cette ville. Celle de Notre-Dame , quoiqu'ancienne , est à peine applanie : elle a la forme d'un carré long ; le centre en est marqué par une fontaine , qui tarit souvent faute d'entretien. On y a commencé , depuis quelques années , une église , que son immensité , le défaut de fonds , & la lenteur de l'importation des pierres qu'on fait venir d'Europe , ne permettront pas si tôt d'achever. La place de Clugny , qui est un carré régulier , étoit nécessaire pour faire disparaître un mauvais infect. Ce dessèchement sera utile à la salubrité de l'air. Le gouvernement , les casernes , un magasin du roi sont les seuls édifices publics qui attirent les regards des curieux. Mais l'œil du citoyen aime à se reposer sur deux établissemens , qu'on appelle maisons de la providence. La plupart des François qui arrivent dans la colonie , n'ont ni ressources , ni talents. Avant qu'ils aient acquis assez d'industrie pour subsister , ils sont presque tous exposés à des maladies souvent mortelles. Au cap , ces malheureux , sans fortune & sans aveu , sont reçus dans deux hospices ,

où les hommes & les femmes trouvent séparément tous les secours que leur situation exige, jusqu'à ce qu'on leur ait procuré des places. Il est bien honteux qu'une si belle institution n'ait trouvé nulle part des imitateurs. L'humanité & la politique s'indignent également de cette négligence.

Le commerce devrait fonder dans toutes les colonies, des refuges semblables à ceux de Saint-Domingue. Ce sont là des établissements qu'on peut appeller vraiment pieux & divins, puisqu'ils sont faits pour la conservation des hommes. Soit par une suite de cette précaution, ou par le concours d'autres soins, il meurt à proportion moins de monde au cap, que dans les autres villes situées sur le bord de la mer. L'attention qu'on a eue de purifier l'air en desséchant les marais; le défrichement entier des mornes, la proximité d'une plaine à peu près parvenue au plus haut période de ses cultures, tous ces moyens se sont réunis pour corriger les influences nuisibles d'une situation vicieuse.

Le port du cap est digne de recevoir les riches productions des contrées voisines. Il est admirablement placé pour les vaisseaux qui arrivent d'Europe. L'air

qu'on y respire est le meilleur de l'isle. Il n'est ouvert qu'au vent du nord-est , dont il ne peut même recevoir aucun dommage , son entrée étant semée de récifs , qui rompent l'impétuosité des vagues. On en sort aisément , & le débouquement de ces mers se fait en peu de temps.

A quatorze lieues , au vent du cap , est le fort Dauphin. C'étoit un bourg qui s'appelloit autrefois Bayaha , & qui depuis qu'on l'a rapproché de la mer , a changé de nom comme de place. La nouvelle ville se trouve située dans le centre intérieur d'un vaste port , dont la seule ouverture est formée par un goulet de quinze cents toises de longueur sur environ cent de largeur. Une rivière l'environne à l'ouest. Le rivage de la mer la termine à l'est. Une très-petite péninsule au nord sert d'emplacement au fort. Du côté du sud , est la plaine. La ville n'est encore composée que de soixante dix maisons. Elle est assez loin des montagnes , pour n'être dominée d'aucun morne qui puisse irriter la chaleur par la réverbération ; mais le voisinage de quelques marais y rend l'air mal sain. Ses fortifications sont suffisantes pour arrêter une escadre deux ou trois jours.

La sûreté , la beauté de son port n'en

pêchent pas que la majeure partie des productions de sa plaine ne passent au cap. La masse du commerce attire toujours à elle les branches voisines ; & les grands ports absorbent & dessèchent les petits.



CHAPITRE XXIII.

Productions & population de la colonie.

TOUTES les productions de Saint-Domingue se réduisoient, en 1720, à 1,200,000 livres pesant d'indigo ; à 1,400,000 l. de sucre blanc ; à 21,000,000 livres de sucre brut. Ces cultures s'étendirent, & en 1737, on y ajouta celles du coton & du café. En 1754, les denrées de la colonie furent vendues sur les lieux mêmes, 28,833,581 livres. Il est vrai qu'elle reçut de la métropole pour 40,628,780 livres de marchandises ; mais si elle s'endettoit, ce n'étoit que pour hâter sa prospérité. Sa population blanche étoit alors de 7758 hommes en état de porter les armes ; de 2525 femmes, veuves ou mariées ; de 781 jeunes personnes en âge de subir le joug de l'hymen ; de 1691 garçons, & de 1593 filles, au dessous de douze ans. Elle

comptoit parmi les noirs ou mulâtres libres, 1362 hommes qui pouvoient faire la guerre ; 1626 veuves ou femmes mariées ; 1009 garçons, & 864 filles, au dessous de douze ans. Ses ateliers étoient peuplés de 79,785. negres ; de 53,817 négresses ; de 20,518 négrillons ; de 18,428 négrittes. On exploitoit 344 sucreries en brut ; 255 en blanc ; 3379 indigoteries ; & on cultivoit 98,946 caooyers ; 6,300,367 cotonniers ; 21,053,842 cafiers. La colonie avoit pour vivres, 5,520,503 bananiers ; 1,201,849 carrés de patates ; 226,098 carrés d'ignames ; 2,830,586 fosses de manioque. Ses troupeaux ne passoient pas 63,450 bêtes à poil, & 92,946 bêtes à cornes.

A l'époque de 1764, Saint-Domingue avoit 8786 blancs en état de porter les armes. 4306 habitoient le nord, 3470 l'ouest, & 1010 seulement le sud. 4114 mulâtres ou negres libres, mais enrégimentés, grossissoient ces forces. Il y en avoit 497 au sud, 1250 à l'ouest, & 1370 au nord.

Le nombre des esclaves étoit de 206,000 de tout âge, de tout sexe, répartis de la maniere suivante. 12,000 dans neuf villes, quelques-uns ouvriers, & les autres occupés au service domestique ; 4000

employés dans les bourgs aux thuileries, aux poteries, aux briqueries, aux fours à chaux, & à quelques autres manufactures de nécessité première; 10000 destinés à cultiver des vivres & des légumes; 180,000 consacrés aux denrées d'exportation. Depuis ce recensement, il a été porté tous les ans environ quinze mille noirs dans la colonie. Ils n'ont pas remplacé les morts, dont le vuide se trouvoit plus que rempli par les esclaves introduits en fraude. Ils n'ont pas non plus servi au luxe des villes, où le nombre de ces sortes de domestiques a même diminué. Ces negres nouvellement transportés étoient des hommes capables de travail : on les a tous appliqués à la culture qu'ils doivent avoir considérablement augmentée. Elle n'aura pas même perdu à changer d'objets sur quelques articles.

A la place de l'indigo, que des terres fatiguées commençoient à rendre moins abondamment, il s'est formé quarante nouvelles sucreries. On en compte aujourd'hui 260 au nord, 197 à l'ouest, 84 au sud. Les raffineries se sont encore plus multipliées à proportion; & la quantité de sucre blanc a presque doublé. Le coton a fait de grands progrès dans les vallées de l'ouest, & le café des progrès pro-

digieux dans celles du nord. Il s'est même élevé quelques cacaoyeres dans les bois de la grande Anse. La paix a fait refleurir les anciennes branches de commerce ; elle en a fait germer de nouvelles. Tout croît & prospère sous son ombre. Elle crée à la fois le bonheur des deux mondes.

On peut assurer d'après des instructions très-fidelles , que dans l'année 1767, il est sorti de la colonie 72,718,781, liv. pesant de sucre brut ; 51,562,013 l. de sucre blanc ; 1,769,562 livres d'indigo ; 150,000 liv. de cacao ; 12,197,977 liv. de café ; 2,965,920 livres de coton ; 8470 banettes de cuirs en poil ; 10,350 côtés de cuirs tannés ; 4108 barriques de tafia ; 21,104 barriques de sirop.

Telle est la masse des productions enregistrées aux douanes de Saint-Dominique, en 1767, & exportées sur trois cents quarante-sept navires arrivés de France. Les chargements faits sous voile, l'excédant des poids déclarés, le paiement des noirs introduits en fraude, ne peuvent pas avoir enlevé moins d'un quart des denrées de la colonie, qu'il faut ajouter à l'énumération connue des richesses. Depuis cette époque toutes les cultures de la colonie ont augmenté, & celle du café est triplée.

On n'est pas d'accord sur l'augmentation dont elles sont encore susceptibles. Les uns veulent qu'on puisse les doubler, d'autres qu'elles ne puissent croître que d'un tiers. Tous avouent qu'il reste encore à la culture de grands progrès à faire ; & l'on doit les attendre de l'activité de la nation qui possède un fonds si propre à se perfectionner. Mais peut-elle espérer d'en recueillir les avantages ? Est-elle assurée d'en conserver toujours la propriété ? Ces deux questions méritent un examen sérieux.





CHAPITRE XXIV.

Commerce des François de Saint-Domingue, avec les Espagnols établis dans la même isle.

LE commerce que les François de Saint-Domingue entretiennent avec leur indolent voisin , est plus important qu'on ne le croit communément. Ils lui fournissent des bas , des chapeaux , des toiles , des fusils , de la clincaillerie , quelques vêtements ; & ils reçoivent en paiement , des chevaux & des bêtes à cornes pour leurs travaux & leurs boucheries ; du bœuf & du cochon fumés , des cuirs , & enfin douze à quinze cent mille francs que la cour de Madrid sacrifie tous les ans pour la solde du gouvernement , du clergé , des troupes qu'elle entretient dans le premier établissement qu'elle forma dans le nouveau monde. Si l'on en excepte quelques monnoies Portugaises qui conservent par habitude une valeur fictive au dessus de leur prix réel , ils n'ont pas d'autres métaux que ceux qu'ils tirent des Espagnols leurs voisins. Il faudroit des révo-

lutions qu'il est impossible de prévoir , pour interrompre cette communication qui se fait par terre & par mer entre les deux nations qui partagent Saint-Domingue. C'est là que le besoin mutuel l'emporte sur l'antipathie de caractère , ou que l'uniformité de climat étouffe ce germe de division.

CHAPITRE XXV.

Comment la colonie peut assurer ses liaisons avec l'Europe.

IL seroit à souhaiter pour les colons François , qu'ils fussent aussi sûrs de conserver leurs liaisons avec l'Europe. Si les premiers aventuriers de leur nation qui parurent à Saint-Domingue avoient pu songer à la culture , ils se seroient emparés , comme ils en avoient la facilité , de la partie de l'isle qui est le plus au vent. Elle a des plaines vastes & fertiles. Elle est de toutes parts ouvertes à l'Océan. Le rivage en est sûr. On entre dans ses ports le jour qu'on les découvre ; dès le jour qu'on en sort , on les perd de vue. La route est telle que l'ennemi n'y peut tendre

aucune embuscade. Les croisières n'y sont pas faciles. Les parages sont à l'abord des Européens, & les voyages fort abrégés. Mais comme le projet des premiers navigateurs François fut d'attaquer les vaisseaux Espagnols, & d'infester le golfe du Mexique, les possessions qu'ils occupèrent à Saint-Domingue, se trouvèrent enveloppées par Cuba, la Jamaïque, les Turques; par la Tortue, les Caïques, la Gonave, les isles Lucayes, dont les rades cachées servent de retraite aux corsaires; par une foule de bancs & de rochers qui rendent la marche des bâtimens lente & incertaine; par des mers resserrées qui donnent nécessairement un grand avantage à l'ennemi, pour aborder, bloquer ou croiser.

Contre tant de dangers, la politique n'imaginera jamais de ressource effective, qu'une escadre permanente dans la colonie pendant la guerre, & toujours en activité. Soit impuissance du gouvernement pour donner cette sorte de protection à sa colonie; soit négligence des amiraux, qui lorsqu'ils ont eu des vaisseaux armés, sont restés dans les ports sans agir; on n'a pas suivi l'unique système de défense qui convenoit à la métropole pour la sûreté du commerce de Saint-Domingue.

Si le ministère & la marine changent de principes & de conduite, il faudra d'abord couvrir les parages du cap, où les navigateurs qui viennent de France, entrent toujours en temps de guerre, & le plus souvent en temps de paix. Le besoin qu'ils ont de reconnoître le promontoire de la Grange, situé à dix lieues au dessus, y attire une infinité de corsaires qui manquent rarement leur proie. Deux vaisseaux de force qu'on y placeroit, se rendroient aisément les maîtres de cette croisiere. Si, contre toute attente, l'ennemi y arrivoit avec de plus grands moyens, il faudroit bien lui céder la place ; mais il est vraisemblable que ce ne seroit pas pour long-temps.

Après avoir favorisé l'entrée des bâtimens au cap, il faudroit assurer leur sortie : & voici comment. Un des deux vaisseaux de guerre qui devroient être toujours dans le port, prendroit sous son convoi plusieurs navires marchands, les débouqueroit, & rentreroit dans trois ou quatre jours au plus. Rarement courroit-il quelque danger, parce qu'il ne se trouve guere sur ce passage des vaisseaux de ligne, & qu'ils ne peuvent y être sans qu'on en soit averti.

Tandis qu'une partie de l'escadre pro-

tégeroit la navigation du nord , le reste qui seroit plus considérable couvriroit les autres côtes de la colonie. Cette partie auroit son point d'appui au Port-au-Prince. Deux de ses vaisseaux se porteroient de là au mole Saint-Nicolas , aussi dangereux pour les bâtimens qui vont du cap à l'ouest & au sud , que peut l'être la Grange , pour ceux qui veulent atterrir au cap. Ils ne dépasseroient jamais la pointe du mole. Ce seroit aux forces placées au nord à tenir la mer libre jusqu'à cet endroit , d'autant plus important , qu'on peut intercepter à ce passage forcé tous les armemens de la nouvelle Angleterre pour la Jamaïque. L'escadre du Port-au Prince seroit encore chargée de se montrer de temps en temps au sud de l'isle , de protéger ses propres parages , & d'escorter jusqu'au delà du débouquement tous les bâtimens qui voudroient faire leur retour en France. Elle pourroit même aller croiser sur la Jamaïque lorsque les circonstances le lui permettroient.

Après avoir mis à couvert des surprises de l'ennemi les produits de sa colonie , la métropole doit encore pourvoir à la conservation d'une propriété si féconde.

CHAPITRE XXVI.

Pour finir les divisions des Espagnols & des François de Saint-Domingue , il faut régler les limites des deux colonies.

LES Espagnols qui occupent encore aujourd'hui la moitié de l'isle , furent autrefois des ennemis assez redoutables. A peine les François se montrèrent à Saint-Domingue , qu'il s'éleva de vifs démêlés entre les deux nations. Des particuliers sans aveu osèrent soutenir la guerre contre un peuple armé sous une autorité régulière. Ils furent avoués de leur patrie , lorsqu'elle les crut assez forts pour se maintenir dans leurs usurpations. On leur envoya un chef qui porta le nom de gouverneur de la Tortue & de Saint-Domingue ; titre qui fut changé depuis contre celui de gouverneur-général des isles sous le vent. Le brave homme qui fut choisi pour commander le premier à ces intrépides aventuriers , se pénétra de leur esprit au point de proposer à sa cour la conquête de l'isle entière. Il répondoit sur sa tête , du succès de l'entreprise , pourvu qu'on

lui envoyât une escadre assez forte pour bloquer le port de la capitale.

Le ministère de Versailles , négligeant un projet plus praticable qu'il ne le croyoit de loin , laissa les François exposés à des hostilités continuelles. Ce n'est pas qu'on ne le repoussât constamment avec succès , qu'on ne portât même la désolation dans le pays ennemi ; mais ces animosités nourrissoient dans l'ame des habitants l'amour du brigandage , les détournoient des travaux utiles , & arrêtoient les progrès de la culture , qui doit toujours être le but de toute colonie bien administrée , comme le premier objet de toute société qui possède des terres. La faute qu'avoit fait la France , de ne pas seconder l'ardeur des nouveaux colons pour la conquête de l'isle entière , faillit lui coûter la perte de ce qu'elle y avoit acquis. Pendant que cette couronne étoit occupée à soutenir la guerre de 1688 contre toute l'Europe , les Espagnols & les Anglois , qui craignoient également de la voir solidement établie à Saint-Domingue , unirent leurs forces pour l'en chasser. Le début de leurs opérations leur faisoit espérer un succès complet , lorsqu'ils se brouillèrent d'une manière irréconciliable. Ducasse , qui conduisoit la colonie avec de grands

talents & beaucoup de gloire , profita de leur division pour les attaquer successivement. D'abord il insulta la Jamaïque , où tout fut mis à feu & à sang. De là ses armes alloient se tourner contre San-Domingo , dont il étoit comme assuré de se rendre maître , lorsque les ordres de sa cour arrêterent cette expédition.

La maison de Bourbon monta sur le trône d'Espagne , & la nation Françoisé perdit l'espérance de conquérir Saint-Domingue. Les hostilités que les traités d'Aix-la-Chapelle , de Nimegue & de Riswick , n'y avoient pas même suspendues , cessèrent enfin entre deux peuples qui ne pouvoient s'aimer. Il y eut de la tranquillité pour la culture , & même pour les cultivateurs. C'étoient les François. Depuis quelque temps leurs esclaves profitoient des divisions nationales pour briser leurs chaînes , & se retirer dans un territoire où ils trouvoient la liberté & point de travail. Cette désertion , qui devoit naturellement augmenter , fut ralentie par l'obligation que contractèrent les Espagnols , de ramener les transfuges à leurs voisins pour la somme de 250 livres par tête. Quoique la convention ne fût pas trop exactement observée , elle devint un frein puissant

jusques aux brouilleries qui divisèrent les deux nations en 1718. A cette époque les negres quitterent en foule leurs ateliers. Cette perte fit revivre dans l'ame des François le projet de chasser entièrement de l'isle , des voisins aussi dangereux par leur indolence même , que par leur inquiétude. La guerre ne dura pas assez long-temps pour amener cette révolution. A la fin des troubles , Philippe V ordonna de restituer tout ce qu'on pourroit ramasser d'esclaves fugitifs. On les avoit embarqués pour les conduire à leurs anciens maîtres , lorsque le peuple soulevé les remit en liberté , par un de ces mouvements qu'on ne sauroit désapprouver ; s'il eût été inspiré par l'amour de l'humanité , plutôt que par la haine nationale. Il fera toujours beau de voir des peuples révoltés contre l'esclavage des negres. Ceux-ci s'enfoncerent dans des montagnes inaccessibles , où ils se sont multipliés au point d'offrir un asyle assuré à tous les esclaves qui peuvent les y aller joindre. C'est là que , graces à la cruauté des nations civilisées , ils deviennent libres & féroces comme des tigres , dans l'attente peut-être d'un chef & d'un conquérant qui rétablisse les droits de l'humanité violée , en s'emparant d'une

d'une île que la nature semble avoir destinée aux esclaves qui la cultivent, & non aux tyrans qui l'arrosent du sang de ces victimes.

Les combinaisons actuelles de la politique n'ordonnent pas que l'Espagne & la France se fassent la guerre. Si quelque événement mettoit les deux nations aux prises, malgré le pacte des couronnes, ce seroit vraisemblablement un feu passager, qui ne donneroit ni le loisir, ni le projet de faire des conquêtes qu'on seroit obligé de restituer. Les entreprises, de part & d'autre, se réduiroient donc à des ravages. Mais alors la nation qui ne cultive pas, du moins à Saint-Domingue, se trouveroit redoutable, par sa misère même, à celle dont la culture a fait des progrès. Un gouverneur Castillan sentoît si-bien l'avantage que lui donnoient l'indolence & la pauvreté des siens, qu'il écrivit au commandant François, que, s'il le forçoit à une invasion, il détruiroit plus dans une lieue, qu'on ne le pourroit faire en dévastant tout le pays soumis à ses ordres.

Cette position démontre que, si l'Europe voyoit commencer les hostilités entre les deux peuples, le plus actif devoit demander la neutralité pour cette île.

Peut-être l'intérêt de l'un & de l'autre exigeroit-il qu'elle passât tout entière dans les mains du plus laborieux ? Mais, quand même la cour de Madrid pourroit se déterminer à céder un territoire qui lui est à charge, il y auroit encore bien des difficultés à surmonter. La Grande-Bretagne, qui tient aujourd'hui dans ses mains la destinée de l'Amérique, consentiroit difficilement à cette augmentation de richesse pour sa rivale.

Un arrangement plus naturel, & qui ne devoit rencontrer aucune opposition ; ce seroit celui qui fixeroit les limites des deux nations qui partagent Saint-Domingue. Cet ordre sembloit une suite de l'avènement de Philippe V au trône ; avènement qui imprima aux possessions Françaises un caractère de stabilité, de légitimité, qu'elles n'avoient pas eu jusqu'alors. On devoit s'attendre que celui des deux peuples, qui donnoit à l'autre un roi, décideroit que tout le territoire, renfermé entre les côtes qu'il occupoit au nord & au sud, resteroit dans sa dépendance. De plus grands intérêts obligèrent de renvoyer cette discussion à un autre temps qui n'est jamais venu. On n'a pas même ouvert une seule conférence, pour débrouiller ce chaos. Cette négligence a

armé cent fois des particuliers contre des particuliers , qui se sont souvent massacrés , assassinés. Ce germe de discorde & de rage a passé dans tous les cœurs ; & les deux nations , en 1730 , ont pris les armes pour s'exterminer. Les chefs des deux colonies réussirent alors à calmer cette fureur , par une convention provisoire ; mais les successeurs de ces hommes habiles & modérés auront-ils la même autorité , le même bonheur ? Il s'agit d'étouffer , sans retour , cette guerre intestine , en assurant , d'une manière légale & authentique , les propriétés réciproques.

Pour y procéder avec l'ordre & la justice convenables , on doit remonter jusqu'en 1700. A cette époque les deux peuples , devenus amis , restèrent , de droit , en possession de tous les terrains qu'ils occupoient. Les empiétements , qu'ont fait , dans le cours de ce siècle , les sujets d'une des couronnes , sont des entreprises de particulier à particulier. Pour avoir été tolérés , ils n'ont pas été légitimés ; & les droits des deux puissances sont restés les mêmes , puisqu'aucune convention , soit directe , soit indirecte , n'y a dérogé.

Or , des faits incontestables prouvent

qu'au commencement du siècle les possessions Françoises, qui sont aujourd'hui bornées sur la côte du nord par la rivière du Massacre, s'étendoient jusqu'à la rivière d'Yaque. Celles de la côte du sud, qu'on avoit poussées jusqu'à la pointe du cap de la Béate, ont été resserrées avec le temps à l'anse Pitre. Comment s'est opérée cette révolution insensible ? Par une suite naturelle du système économique des deux peuples voisins. L'un, devenu agriculteur, a rassemblé toutes ses possessions vers les ports les plus fréquentés, où il devoit trouver le débit de ses denrées. L'autre, plutôt pasteur qu'agricole, ayant besoin d'un plus vaste espace pour élever ses troupeaux, s'est emparé de tous les terrains abandonnés. Par la nature des choses, les pâturages se sont étendus, & les champs se sont retrécis, du moins rapprochés. Il n'est pas juste que le peuple le plus industrieux & le plus utile sur la terre qu'il féconde, soit dépouillé par la nation errante, qui consomme sans reproduire.

Les limites des François, dans l'intérieur des terres, seroient plus difficiles à marquer : tant les révolutions fréquentes & journalières qui s'y sont faites, y ont jeté d'incertitude & de confusion ! Ce

sont, aujourd'hui, les montagnes d'Ouanaminthé, du Trou, de la grande rivière, de l'Artibonite, du Mirebalais, qui séparent les deux colonies. Par cette démarcation, les François sont réduits partout, à l'exception des pointes du mole Saint-Nicolas & du cap Tiburon, à une lisière étroite qui ne s'étend nulle part à plus de neuf lieues & demie de distance, & dans quelques endroits à six lieues au plus. Ce territoire forme une espèce de croissant, dont la convexité produit, sur les bords de la mer, un développement de deux cents cinquante lieues de côtes, au nord, à l'ouest & au sud. Mais ces bornes ne peuvent subsister, par une raison qui fait disparaître toutes les autres considérations.

Les établissemens François du nord sont séparés de ceux de l'ouest & du sud, par des montagnes inaccessibles. L'impossibilité de se secourir les expose à l'invasion d'une puissance également ennemie des deux nations. Le danger commun, qui donne à ces voisins une sorte de réprocité d'intérêts, doit engager la cour de Madrid à régler les limites, de façon que son alliée y trouve les commodités dont elle a besoin pour sa défense. Le terrain, qu'il s'agit de sacrifier,

198 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE
est montueux, de qualité médiocre, &
très éloigné de la mer. Les propriétaires
de ces terres incultes, mais couvertes de
troupeaux, doivent être dédommagés par
la France, avec une générosité qui ne
leur laisse aucun regret.



CHAPITRE XXVII.

*Mesures que doit prendre la France, pour
garantir sa colonie des invasions étran-
geres.*

QUAND la colonie aura toutes ses
possessions liées & soutenues au dedans
par une communication suivie & non
interrompue, il faudra les fortifier contre
les attaques de leur seul ennemi vraiment
redoutable : c'est l'Anglois. S'il veut enta-
mer Saint-Domingue par l'ouest ou le
sud, il rassemblera ses forces à la Jamaï-
que. Si c'est par le nord, il fera ses pré-
paratifs à la Barbade, ou à quelqu'autre
isle du Vent, d'où il peut arriver en sept
ou huit jours au cap, au lieu de cinq ou
six semaines qu'on met pour remonter
de la Jamaïque à ce port.

: L'ouest & le sud ne sauroient être dé-

fendus. L'immensité du terrain empêche de mettre de la liaison & du concert dans les mouvements. Si on disperse les troupes, elles deviennent inutiles par la division des forces ; si on les rassemble pour soutenir des postes que leur foiblesse locale expose le plus à l'attaque, on risque de les perdre toutes à la fois. De gros bataillons ne seroient qu'un fardeau pour de vastes côtes, qui présentent trop de flanc ou trop de front à l'ennemi. On doit se borner à construire ou à entretenir des batteries qui protègent les rades, les vaisseaux marchands & le cabotage ; qui puissent éloigner les corsaires, & même garantir de la descente d'un ou deux vaisseaux de guerre, qui viendroient faire le dégât, & lever des contributions. Les troupes légères, qui suffisent pour soutenir ces batteries, abandonneront du terrain à proportion des marches de l'ennemi, & se contenteront de ne pas se rendre sans être menacés.

Ce n'est pas qu'on doive renoncer à toute espèce de défense. Chaque côte devrait avoir sur les derrières un lieu d'asyle & de renfort, toujours ouvert à la retraite, loin de la portée de l'ennemi, à l'abri de ses insultes, & capable de repousser ses attaques. Ce devrait être

une gorge où l'on pût se retrancher & se défendre avec avantage. Telle est celle de la Gascogne, dans la côte de l'ouest. Elle a toutes les forces de position que donne la nature, avec le seul inconvénient de n'être pas placée au milieu de tous les quartiers. Le réduit, ou rendez-vous général du sud, établi sur l'habitation Perrein, à dix mille toises des Cayes, est un asyle d'une résistance supérieure. Au centre de tous les mouvements rétrogrades, il rassemble tout ce qu'on peut désirer pour la défense. La nature, en retrécissant sa gorge, a couvert ses flancs, & assuré dans ses derrières un débouché qui ferme à l'ennemi toute avenue pour le tourner, qui ouvre à ses défenseurs une issue de communication avec l'intérieur de la colonie.

De ces retraites inexpugnables, on harcélèra continuellement le conquérant, qui, n'ayant point de place forte, sera exposé à mille surprises. Ces alarmes redoubleront, si l'on a quelques escadrons de cavalerie légère. On peut s'en procurer à peu de frais. Les Espagnols de Saint-Domingue vendent, à un prix modique, des chevaux Andalous très-oups & pleins de feu, qui ne sont pas errés, qui paissent toute l'année dans les

prairies , où ils dorment en plain champ. Ce sont d'excellents soutiens pour la petite guerre , qui donnera le temps d'attendre les secours qui auront toujours la voie du nord pour arriver. Les troupes , qui la soutiendront , pourront même , s'il le faut , aller contribuer à la défense de cette autre partie de la colonie , dont l'attaque ne se pourra faire que par la mer.

Tous ceux qui connoissent l'isle de Saint-Domingue , sont instruits que les établissemens François y forment comme deux colonies différentes , l'une au sud & à l'ouest , & l'autre au nord , qui n'ont aucune communication utile & réelle par le continent. Ainsi , en supposant même les Anglois en force & solidement établis à l'ouest & au sud , il leur seroit impossible de se porter au nord par terre. S'ils en formoient le projet , ils ne pourroient chercher à l'exécuter , que par l'étroite lisière qui joint les possessions Françaises de l'ouest & du nord au cap Saint-Nicolas , ou en traversant les possessions Espagnoles ; deux routes également impraticables.

La première est un désert stérile , tellement rempli de forêts , de gorges , de précipices , qu'un homme à pied ne s'en

tire qu'avec beaucoup de temps & d'extrêmes fatigues. La seconde n'est guere moins chimérique. Il faudroit la faire à travers les montagnes Espagnoles, hautes, incultes, escarpées, & où on ne passeroit pas sans être harcelé. La côte du nord, inaccessible par terre, ne peut donc être attaquée que par la mer. Plus riche, plus peuplée, & moins étendue que les deux autres, elle est plus susceptible d'une guerre de campagne, & d'une défense suivie & régulière.

Le bord de la mer, plus ou moins couvert de récifs, offre une terre marécageuse dans beaucoup d'endroits. Les mangliers, bois taillis qui couvrent un sol noyé, rendent les lagons plus impénétrables. Cette défense naturelle est devenue moins commune, par les coupes de plusieurs taillis. Mais les embarcades, qui ne sont ordinairement que des trouées, flanquées de ces bois inondés, n'exigent, pour être fermées, qu'un front médiocre. Les magasins & les autres bâtimens en pierre y sont communs; ils fournissent des postes à créneler, & assurent quelques feux couverts.

Cette première ligne de la plage semble faire espérer qu'un rivage de dix-huit lieues, si-bien défendu par la nature,

pour peu qu'il fût secondé de la valeur Française, mettroit l'ennemi dans le risque d'être battu, dès le moment de la descente. Si ses projets étoient connus, si ses dispositions sur mer indiquoient de loin le lieu de son débarquement, on pourroit s'y porter & le prévenir. Mais l'expérience assure un avantage infailible aux escadres emboîtées.

Ce n'est point uniquement par ces nappes de feu, qui, partant des vaisseaux, couvrent l'abord des chaloupes; c'est par l'impossibilité où l'on est d'occuper tous les points de la côte, qu'une escadre mouillée a la facilité de faire des descentes. Elle menace trop de lieux à la fois. Des troupes de terre rampent, pour ainsi dire, autour des sinuosités, dans le temps que les canots & les chaloupes volent par un chemin plus court. L'attaquant suit la corde, tandis que le défenseur a l'arc à parcourir. Trompé & fatigué par divers mouvements, celui-ci n'est pas moins inquiet de ceux qu'il voit faire en plein jour, que des manœuvres que la nuit lui dérobe.

Pour se mettre en état de résister à une descente, il faut d'abord la croire exécutée. On emploie alors son courage & ses forces à profiter des lenteurs ou des

fautes de l'ennemi. Dès qu'on le voit sur mer, il faut l'attendre à terre, comme s'il devoit y tomber du ciel. Une grande plage abordable laissera toujours la plaine du cap ouverte à la descente. C'est moins aux bords de la côte, qu'à l'intérieur des terres, qu'il faut regarder.

Elles sont généralement couvertes de cannes, dont la hauteur, proportionnée aux différents degrés de la maturité, change successivement les champs comme en autant de bois taillis. On y met le feu, soit pour couvrir les flancs ou la marche, soit pour retarder la poursuite de l'ennemi, pour le tromper ou l'étonner. En deux heures de temps, l'incendie offre, à la place d'un pays couvert, des especes de chaumes ou de guérets à perte de vue.

La séparation des pieces de cannes, les savanes & les places à vivres ne gênent pas plus les mouvements d'une armée, que ne le font nos prairies. Au lieu de nos villages, ce sont des habitations, moins peuplées, mais plus multipliées. Les haies de citronniers épaisses & tirées au cordeau, plus imposantes & moins pénétrables que les clôtures de nos champs; c'est là ce qui fait la plus grande différence de perspective, entre

les campagnes de l'Amérique, & celles de l'Europe.

Peu de rivières ; quelques ravines ; de foibles monticules ; un sol généralement uni ; des digues contre les inondations ; peu ou point de foissés ; un ou deux bois d'une foible épaisseur ; un petit nombre de marécages ; une terre qui se couvre d'eau dans un orage , & de poussière en douze heures de soleil ; des fleuves d'un jour , taris le lendemain : voilà ce qui caractérise le massif de la plaine du cap. C'est dans sa diversité qu'on doit trouver des campements avantageux , sans oublier que , dans une guerre défensive , le poste qu'on va prendre ne sauroit être trop voisin de celui que l'on quitte.

Ce n'est pas aux écrivains à prescrire des règles aux gens de guerre. César lui-même a dit ce qu'il a fait , & non ce qu'il falloit faire. Les descriptions topographiques , l'appréciation des postes , la combinaison des marches , l'art des campements & des retraites , la plus savante théorie ; tout est soumis au coup-d'œil du général , qui , avec les principes dans sa tête , & les matériaux dans sa main , applique les uns & les autres aux circonstances locales & momentanées , où le hasard l'a placé. Le génie militaire , tout

mathématique qu'il est , est dépendant de la fortune qui subordonne l'ordre des opérations à la variabilité des données. Les regles sont hérissées d'exceptions , que le tact doit pressentir. L'exécution même change presque toujours le plan , & dérange le système d'une action. Le courage ou la timidité des troupes ; la témérité de l'ennemi ; le succès éventuel de ses mesures ; une rencontre , un événement imprévu ; un orage qui gonfle un torrent ; le vent qui dérobe un piège ou une embuscade , sous des tourbillons de poussière ; la foudre qui épouvante les chevaux , ou qui se confond avec le bruit des canons ; la température de l'air , dont l'influence agit continuellement sur les esprits du chef & sur le sang des soldats : ce sont autant d'éléments physiques ou moraux , qui , par leur inconstance , entraînent un renversement total dans les projets les mieux concertés.

Quel que soit le choix du lieu pour une descente au nord de Saint - Domingue , la ville du cap en fera toujours l'objet. Le débarquement se fera sans doute dans la baie du cap même , où les vaisseaux feroient à portée d'augmenter les forces de terre par les deux tiers de leurs équipages , & de fournir l'artillerie , les vivres

& les munitions nécessaires pour assiéger cette opulente forteresse. C'est aussi de ce boulevard de la colonie, que tous les mouvements de défense doivent tâcher d'éloigner l'assaillant. On cherchera, par l'avantage des positions, à diminuer l'inégalité des forces. Au moment de la descente, il faut chicaner le terrain, en soutenant un commencement d'attaque, sans compromettre la totalité des troupes. On se postera de façon à se ménager deux branches de retraite, l'une vers le cap, pour en former la garnison, & l'autre dans les gorges des montagnes, pour y tenir une espèce de camp retranché, d'où l'on ira troubler les travaux du siège, & retarder la prise de la place. Fût-elle emportée, comme il seroit facile, en l'évacuant, de favoriser l'évasion des troupes, tout ne seroit pas fini. Les montagnes où elles se réfugioient, inaccessibles pour une armée, enveloppent la plaine d'une double ou triple chaîne. Les quartiers habités en sont comme gardés par des gorges fort serrées & faciles à défendre. La principale de ces gorges, qui est celle de la grande rivière, oppose à l'ennemi deux ou trois passes de rivière, qui s'étendent d'une montagne à l'autre. Quatre ou cinq cents hommes y arrête-

roient les plus nombreuses forces , avec la seule précaution de creuser le lit des eaux. Cette résistance pourroit être secondée par vingt cinq mille habitants blancs ou noirs , établis dans ces vallées. Comme les blancs y sont plus multipliés que dans les terres plus riches , la modicité de leurs récoltes ne leur permettant point de consommer beaucoup de denrées d'Europe , ils cultivent des productions dont ils vivent ; & , dès-lors , ils pourroient en fournir aux troupes qui défendroient leur pays. Ce qu'ils ne donneroient pas en viande fraîche , seroit remplacé par les Espagnols , qui , sur les derrières de ces montagnes , élèvent de nombreux troupeaux.

Cependant il peut arriver que la constance des troupes s'épuise , par le manquement des vivres ou des munitions , & qu'elles soient ou forcées , ou tournées. C'est ce qui fit imaginer à Versailles , il y a quelques années , de bâtir une place forte dans le centre des montagnes. Le maréchal de Noailles appuyoit vivement ce projet. On pensoit alors qu'avec des redoutes de terre dispersées sur la côte , on pourroit engager l'ennemi à des attaques régulières , & le miner sourdement par la perte de beaucoup d'hommes ,

dans un climat où les maladies les consomment plus rapidement que les combats. On ne vouloit plus de ces places de guerre , exposées sur la frontiere à l'invasion des maîtres de la mer , parce qu'incapables de défendre l'habitant , elles servent de boulevard au vainqueur , qui les prend & les garde facilement avec des vaisseaux , y dépose & en tire à son gré des armes & des troupes pour contenir les vaincus. Un pays , entièrement ouvert , valoit mieux , disoit-on , pour une puissance sans forces maritimes , que des forces éparées & abandonnées , sur des rivages dévastés & dépeuplés par l'intempérie du climat.

C'étoit dans le centre de l'isle , qu'on permettoit d'établir solidement sa défense. Une route de vingt à trente lieues , entrecoupée d'obstacles , où chaque marche feroit achetée par des combats , dans lesquels l'avantage des postes rendroit un détachement redoutable à toute une armée ; où les transports d'artillerie lents & laborieux , la difficulté des convois & l'intervalle de la communication avec l'Océan ; tout enfin conspireroit à la destruction de l'ennemi. Tel devoit être , pour ainsi dire , le glacis de la place qu'on se propoisoit de construire. Cette capitale

située dans un lieu où l'élévation des terres , tempérant la chaleur du climat , épurerait l'influence de l'air ; au milieu d'une campagne qui fourniroit les comestibles les plus nécessaires , & particulièrement le riz ; environnée de troupeaux , qui , paissant sur un terrain le plus favorable à leur multiplication , seroient conservés pour l'instant des besoins ; munie de magasins proportionnés à sa grandeur & à sa garnison : une telle ville auroit changé en un royaume , qui se soutiendrait long-temps de lui-même , une colonie dont l'opulence ne fait que diminuer la force , & qui , donnant le superflu sans avoir le nécessaire , enrichit un petit nombre de propriétaires , qu'elle ne peut cependant faire subsister.

Si l'ennemi , devenu maître des côtes qu'on ne lui disputeroit pas , vouloit en recueillir les productions , il lui faudroit des armées pour soutenir la défensive , où les excursions perpétuelles du centre le réduiroient à se borner. Les troupes de l'intérieur de l'isle , toujours sûres d'une retraite respectable , pourroient être aisément rafraîchies par des secours venus d'Europe , qui pénétreroient sans peine au centre d'un cercle dont la circonférence est si vaste , tandis que toutes

les flottes Angloises ne fuffiroient pas à remplir les vuides que le climat feroit continuellement dans leurs garnifons.

Malgré l'évidence de tous ces avantages , on a perdu de vue le projet d'une fortification dans les montagnes , pour s'occuper d'un fyftême qui réduiroit au mole Saint-Nicolas toute la défenfe de la colonie. Le nouveau plan n'a pu manquer d'être applaudi par les colons , qui ne voient jamais fans chagrin , auprès de leurs plantations , des citadelles & des garnifons , d'où réfulte moins de fûreté que de dévafation. Ils ont compris que toutes les forces étant portées fur un feul point , ils n'auroient plus , dans leur voisinage fur les trois côtes , que des troupes légères , qui , fuffifant pour éloigner des corfaires par des batteries , font d'ailleurs des défenfeurs commodes , prêts à céder fans réfiftance , à fe difperfer , ou à capituler au moindre figne d'une defcente.

Ce plan , favorable à l'intérêt particulier , s'eft encore trouvé conforme à l'opinion des militaires très-éclairés. Ils ont penfé que le petit nombre de troupes dont la colonie eft fufceptible , étant comme perdu dans une ifle auffi grande que Saint-Domingue , paroîtroit quelque

chose au mole. C'est Bombardopolis qu'on a choisi, comme le poste le plus respectable. Cette nouvelle ville est placée à l'extrémité d'une grande plaine, dont l'élévation assure la fraîcheur. Une savane naturelle couvre son territoire, embelli par des bosquets de palmiers & de latoniers. Rien ne le domine; ce qui est rare à Saint-Domingue. On pourroit y bâtir une place régulière, aussi forte qu'on le voudroit. Si elle ne préservoit pas les côtes d'une invasion, elle empêcheroit le conquérant de s'y établir solidement.

Il seroit à souhaiter, disent des hommes d'état, qu'au moment qu'on a commencé les travaux au mole, on y eût fait toutes les fortifications que comportoit une position si avantageuse. C'est un trésor qu'on ne devoit découvrir qu'en s'en assurant la possession. Si cette précieuse clef de Saint-Domingue, & même de l'Amérique, venoit à tomber entre les mains des Anglois, comme ce malheur peut arriver au premier feu d'une guerre qui ne sauroit être éloignée; ce Gibraltar du nouveau monde seroit plus fatal à l'Espagne & à la France, que celui de l'Europe même.

Au reste, qu'on ne s'étonne pas de voir si peu de solidité dans toutes les précau-

tions qu'on a prises jusqu'ici pour la défense de Saint-Domingue. Tant que la prévoyance & la protection seront bornées à des moyens du second ordre, qui ne peuvent que retarder & non empêcher la conquête de cette île, on ne pourra suivre un plan invariable. Les principes fixes appartiennent exclusivement aux puissances qui peuvent compter sur leurs forces navales, pour se garantir de la perte, ou s'assurer du recouvrement de leurs colonies. Celles de la France ne sont pas gardées par ces arsenaux mouvants, qui peuvent à la fois attaquer & défendre. Leur métropole n'a pas encore une marine assez redoutable. Mais, du moins, gouverne-t-elle ses possessions éloignées dans les maximes d'une politique éclairée & bien ordonnée. C'est ce que nous allons examiner.





CHAPITRE XXVIII.

*Examen du gouvernement établi dans les
isles Françaises.*

LE gouvernement Britannique , toujours dirigé par l'esprit national , qui ne s'écarte guere des vrais intérêts de l'état , a porté dans le nouveau monde le droit de propriété , qui fait la base de sa législation. Convaincu que l'homme ne croit jamais bien posséder que ce qu'il a légitimement acquis , il a vendu , mais à un prix très-moderé , les terrains qu'on a voulu défricher dans ses isles. Cette méthode lui a semblé la plus sûre , pour hâter l'exploitation des terres , pour empêcher les partialités & les jalousies que feroit naître une distribution guidée par les caprices de la faveur.



CHAPITRE XXIX.

*Le droit de propriété est-il respecté dans les
isles Françaises ?*

LA France a tenu une conduite plus noble en apparence , mais en effet moins sage , en accordant gratuitement des possessions à ceux qui les sollicitoient. Sans égards à leurs talents & à leurs facultés , le crédit de leurs protecteurs régloit la mesure & l'étendue du terrain qu'ils obtenoient. On stipuloit , à la vérité , qu'ils commenceroient leur établissement dans l'année de la concession , sans discontinuer le défrichement , sous peine de confiscation. Mais outre l'inconvénient d'obliger aux dépenses de l'exploitation , des hommes qui n'avoient pas eu les moyens d'acquérir un fonds , la peine n'étoit infligée qu'à ceux , qui , sans fortune & sans naissance , n'intéressoient personne à leur avancement , ou à des mineurs foibles & abandonnés , que la commisération publique auroit dû secourir dans la misère où la mort de leurs parents les laissoit exposés. Tout proprié-

taire qui trouvoit de la recommandation ou de l'appui, pouvoit impunément garder son domaine en friche. A cette prédilection, qui devoit retarder sensiblement le progrès des colonies, s'est jointe une foule d'arrangements économiques, plus vicieux les uns que les autres. On a d'abord assujetti tous ceux à qui l'on donnoit des terres, à y planter cinq cents fosses de manioque, pour chaque esclave qu'ils auroient sur leur habitation. Cet ordre bleissoit également, & l'intérêt des particuliers, en les forçant à cultiver une production vile sur un terrain qui pouvoit en rapporter de plus riches; & l'intérêt public, en rendant inutiles les terrains secs qui n'étoient propres qu'à ce genre de production. C'étoit un double vice qui devoit diminuer la culture de toutes les denrées. Aussi la loi qui faisoit violence à la disposition de la propriété, n'a-t-elle jamais été rigoureusement exécutée; mais comme on ne l'a pas révoquée, elle est toujours un fléau entre les mains de l'administrateur ignorant, bizarre ou passionné, qui voudra s'en servir contre les habitants. C'est pourtant le moindre des maux qu'ils ont à reprocher à la législation. La contrainte des loix agraires est encore aggravée par le poids des corvées.

Il fut un temps en Europe, c'étoit celui du gouvernement féodal, où les métaux n'entroient guère dans les stipulations publiques ou particulières. Les nobles servoient l'état, non de leur bourse, mais de leur personne; & ceux de leurs vassaux qu'ils s'étoient comme appropriés par la conquête, leur payoient des redevances, soit en denrées, soit en travaux. Ces usages, destructifs pour les hommes & les terres, devoient perpétuer la barbarie dont ils tiroient leur origine. Mais enfin ils tombèrent par degré, à mesure que l'autorité des rois, sous l'appât de l'affranchissement des peuples, vint à saper l'indépendance & la tyrannie des grands. Le prince, devenu seul maître, abolit, comme magistrat, quelques abus nés du droit de la guerre qui détruit tous les droits. Il conserva cependant beaucoup de ces usurpations consacrées par le temps. Celle des corvées s'est maintenue en quelques états, où la noblesse a presque tout perdu sans que le peuple y ait rien gagné. La France avoit encore son aïssance gênée par cette servitude publique, dont on a réduit l'injustice en méthode, comme pour lui donner une ombre de justice. Les suites de cet affreux système ont été encore plus funestes à

ses colonies. La culture de ces terres , par la raison du climat & la nature des productions , exigeant plus de célérité , ne peut que souffrir extrêmement de l'absence de ses agents , qu'on occupe loin de leurs ateliers à des ouvrages publics , souvent inutiles , & toujours faits pour des bras oisifs. Si la métropole , malgré la foule des moyens qu'elle a sous la main , n'est pas encore parvenue à corriger ou à tempérer la vexation des corvées , elle doit juger combien il en résulte d'inconvénients au delà des mers , quand la direction de ces travaux est confiée à deux administrateurs qui ne peuvent être ni dirigés , ni redressés , ni arrêtés dans l'exercice arbitraire d'un pouvoir absolu. Mais le fardeau des corvées est doux & léger , au prix de celui des impôts.





CHAPITRE XXX.

Les impôts sont-ils convenablement établis dans les isles Françoises.

ON peut définir l'impôt , une contribution pour la dépense publique , qui est nécessaire à la conservation de la propriété particuliere. La jouissance paisible des terres & des revenus exige une force qui les défende de l'invasion , une police qui assure la liberté de les faire valoir. Tout ce qu'on paie pour le maintien de cet ordre public , est de droit & de justice ; ce qu'on leve de plus est extorsion. Or , toutes les dépenses de gouvernement que la métropole fait pour les colonies , lui sont payées par la contrainte qui leur est imposée de ne cultiver que pour elle , & de la maniere qui lui convient. Cet assujettissement est le plus onéreux des tributs , & devrait tenir lieu de tous les impôts.

On sentira cette vérité , pour peu qu'on réfléchisse à la différence de situation , qui se trouve entre l'ancien & le nouveau monde. En Europe , la subsistance & les

qu'on peut les regarder plutôt comme des fermiers du commerce ; que comme les propriétaires des habitations.

Soit que ces réflexions aient échappé au ministère de France , soit que les circonstances l'aient entraîné loin de ses vues , il a ajouté de nouveaux impôts à l'obligation imposée aux colonies , de tirer tous leurs besoins de la patrie principale , & de lui livrer toutes leurs denrées. On a taxé chaque tête de noir. Cette capitation a été restreinte dans quelques établissemens , aux esclaves qui travailloient ; & dans quelques autres , elle est indifféremment étendue à tous les esclaves. Les deux dépositions ont été combattues par la colonie de Saint-Domingue assemblée. On va juger de la force de ses preuves.

Les enfans , les infirmes , les vieillards forment à peu près le tiers du nombre des esclaves. Loin d'être utiles au cultivateur , les uns ne sont pour lui qu'un fardeau que l'humanité seule fait supporter ; les autres ne lui donnent que des espérances éloignées & incertaines. On comprend difficilement comment le fisc a pu exiger un tribut , d'un objet qui coûte au lieu de rendre.

La capitation des noirs s'étend au delà du tombeau ; c'est-à-dire , qu'elle existe

sur une tête qui n'est plus. Qu'un esclave meure après que le recensement a été fait ; le colon , malheureux de la diminution de son revenu , malheureux de la diminution de son capital , se voit encore réduit à payer un droit qui lui rappelle ses pertes , & qui en aggrave l'amertume.

Les esclaves mêmes qui travaillent , ne font pas un tarif exact de l'appréciation des revenus. Avec peu de noirs sur un terrain excellent , on retire plus de productions qu'un grand nombre n'en donne sur des terres médiocres ou mauvaises. Les denrées qui occupent ces bras chargés du même impôt , n'ont pas toutes la même valeur. Le passage d'une culture à l'autre que le sol exige , éloigne par intervalles le produit des travaux. Les sécheresses , les inondations , les incendies , les insectes dévorants rendent souvent les peines inutiles. Toutes choses d'ailleurs égales , un moindre nombre d'ouvriers fait une moindre quantité proportionnelle de sucre , soit à cause de la nécessité de l'ensemble , soit parce que les travaux ne sont vraiment productifs , qu'autant qu'on peut saisir le moment qui leur est le plus favorable.

La capitation des noirs devient encore plus intolérable par la guerre. Un colon

qui sans débouché pour ses denrées , est obligé de s'endetter pour soutenir sa vie , & sustenter sa terre , se trouve encore réduit à payer un impôt pour des esclaves dont le travail équivaloit à peine à leur entretien. Souvent même il a le chagrin d'être forcé de les envoyer loin de son habitation , pour les besoins imaginaires de la colonie , de les y nourrir à ses frais , & de les voir périr inutilement , avec la cruelle nécessité de les remplacer un jour , s'il veut faire revivre ses fonds languissans & comme anéantis.

Le fardeau de la capitation étoit plus pesant encore , pour les habitants absents de la colonie qu'on condamnoit au triple de cet impôt ; surcharge d'autant plus injuste , qu'il n'importoit guere à la France que ses marchandises se consommassent dans le sein du royaume ou dans ses isles. Prétendoit-elle empêcher l'émigration des colons ? Ce n'est que par la douceur du gouvernement qu'on fixe des citoyens dans un pays , & non par des prohibitions & des peines. D'ailleurs , des hommes qui sous un ciel brûlant avoient accru par des travaux hasardeux la prospérité publique , devoient avoir la douceur de finir leur carrière dans le séjour tempéré de la métropole. Quoi de plus propre que

le spectacle de leur fortune , à réveiller l'ambition & l'activité d'un grand nombre d'hommes oisifs , dont l'état se délivreroit au profit de l'industrie & du commerce ?

Rien de plus nuisible à l'un & à l'autre que cette capitation des noirs. La nécessité de vendre oblige le colon de baisser le prix de sa denrée. Le bon marché peut être avantageux , lorsqu'il est le fruit d'une grande abondance , & la suite d'une vivacité extrême dans les affaires. Mais tout est perdu , si l'on est réduit à perdre habituellement sur ses marchandises , pour payer le retour d'un impôt. La finance est comme un ulcère , où les chairs mortes dévorent les chairs vivantes. A mesure que le sang passe dans une plaie par la circulation , il se corrompt pour la nourrir. Le commerce tarit par les canaux absorbants du fisc , qui reçoit toujours sans jamais rendre.

Enfin , l'impôt dont il s'agit , est d'une perception très-difficile. Il faut nécessairement que tout propriétaire qui a des esclaves , en donne chaque année une déclaration. Il faut , pour prévenir les fausses déclarations , les faire vérifier par des commis. Il faut confisquer les negres non déclarés ; pratique insensée , puisque le negre cultivateur est un capital , & que

par sa confiscation on diminue la culture , on anéantit l'objet même pour lequel le droit est établi. C'est ainsi que dans les colonies où rien ne peut prospérer sans une tranquillité profonde , il s'établit entre la finance & le cultivateur une guerre destructive. Les procès se multiplient ; les déplacements deviennent fréquents , les voies de rigueur nécessaires , les frais considérables & ruineux.

Si l'impôt assis sur la tête des negres est injuste dans son étendue , sans égalité dans sa répartition , compliqué dans sa perception ; l'impôt établi sur les denrées qui sortent des colonies , n'est guere moins blâmable. Le gouvernement se l'est permis , dans la persuasion que ce nouveau droit seroit entièrement supporté par le consommateur , ou par le marchand. Il n'y a point d'erreur plus dangereuse en économie politique.

L'action de consommer ne donne point d'argent pour payer les choses que l'on consomme. Le consommateur l'obtient de son travail ; & tout travail , quand on en suit la chaîne , est payé par les premiers propriétaires du produit des terres. Dès-lors une denrée ne sauroit renchérir constamment , que les autres ne renchérisse à proportion. Dans cet arrange-

ment, il n'y a de gain pour aucune. Otez cet équilibre, la consommation de la denrée renchérie diminuera nécessairement; & si elle diminue, son prix tombera. Sa cherté n'aura été que passagère.

Le négociant ne sera pas plus en état que le consommateur de se charger du droit. Il pourra bien en faire les avances deux ou trois fois; mais s'il ne fait pas sur les marchandises taxées le bénéfice naturel & nécessaire, il en discontinuera bientôt le commerce. Espérer que la concurrence le forcera à prendre sur ses profits le paiement de l'impôt, c'est supposer qu'il faisoit de trop gros bénéfices, & que la concurrence, qui n'étoit pas alors suffisante, deviendra plus vive, lorsque les profits seront diminués. Si les choses étoient au contraire telles qu'elles devoient être, & que les bénéfices ne fussent que suffisants; c'est supposer que la concurrence subsistera, quoique les profits, qui la faisoient naître ne subsistent plus. Il faut admettre toutes ces absurdités, ou convenir que c'est le cultivateur des isles qui paie l'impôt: qu'il soit perçu dans la première, dans la seconde ou dans la centième main.

Loin d'attaquer ainsi la cultivation des colonies par des impôts, on devroit l'en-

courager par des libéralités , puisque par l'état de prohibition où l'on tient le commerce des colonies , ces libéralités seroient nécessairement rapportées à la métropole , avec tous les fruits dont elles auroient été la semence.

Que si la situation d'un état arriéré par ses pertes & par ses fautes ne permet pas de donner des leviers , & d'ôter des fardeaux ; on pourroit se rapprocher de la meilleure administration , en supprimant du moins le paiement des taxes dans les colonies mêmes , pour en lever le produit dans la métropole. Ce nouveau système seroit également agréable aux deux mondes.

Rien ne peut flatter l'Américain , comme d'éloigner de ses yeux tout ce qui lui annonce sa dépendance. Fatigué de l'importunité des exacteurs , il hait une taxe habituelle ; il en craint l'augmentation. Il cherche en vain la liberté qu'il croyoit avoir trouvée à deux mille lieues de l'Europe. Il s'indigne d'un joug qui le poursuit à travers les tempêtes de l'Océan. Il ronge en murmurant , les restes de son frein , & ne pense qu'avec dépit à une patrie qui , sous le nom de mere , lui demande du sang , au lieu de le nourrir. Otez-lui la vue & l'image de ses entraves. Que ses

richesses ne paient le tribut à la métropole qu'en y débarquant : il se croira libre & privilégié , lors même que par la diminution de la valeur de ses denrées , ou par le surcroît du prix qu'il mettra à celles d'Europe , il aura réellement porté par contre coup tout le poids de l'impôt qu'il ignore.

Les navigateurs trouveront un avantage à ne payer des droits que sur une marchandise , qui , désormais sans risque dans toute sa valeur , sera parvenue à sa destination , & fera rentrer dans leurs mains le capital de leurs fonds avec le bénéfice. Ils n'auront pas la douleur d'avoir acheté du prince le risque même du naufrage , en perdant en route une cargaison dont ils avoient payé la taxe à l'embarquement. Leurs navires , au contraire , rapporteront en denrées le montant du droit ; & la valeur des productions ayant augmenté d'environ vingt & un pour cent par leur exportation , le droit en paroîtra moins fort.

Enfin , le consommateur y gagnera lui-même , parce qu'il n'est pas possible que le colon & le négociant se trouvent bien d'une disposition , sans qu'il lui en revienne , avec le temps , quelque utilité. Aussitôt que tous les impôts auront été réduits

à un impôt unique , il y aura moins de formalités , moins d'embarras , moins de lenteurs , moins de frais , & par conséquent la marchandise pourra être donnée à meilleur marché.

L'état même y pourroit trouver un avantage politique fort considérable. Par le nouvel arrangement , il existeroit un pays , en apparence , exempt de tout impôt , & jouissant d'une franchise absolue. Un pareil événement seroit sur-tout remarqué , dans un temps où les colonies Angloises gémissent sous le poids des taxes nouvelles. Ce contraste irriteroit leurs maux. Leurs murmures & leur audace n'auroient plus de bornes. Elles prendroient de la confiance dans un gouvernement qu'elles ont jusqu'à présent accusé de tyrannie ; & s'il s'élevoit une révolte dans l'Amérique septentrionale, cette vaste région craindroit moins de se mettre sous la protection de la France.

Ce système de modération , que tout semble prescrire , s'établira sans peine. Toutes les productions des isles sont assujetties , en entrant dans le royaume , à un droit connu sous le nom de domaine d'occident , & qui est fixé à trois & demi pour cent , avec deux sous pour livre. Leur valeur , qui sert de regle au paiement du

droit , est déterminée dans les mois de janvier & de juillet. On la fixe à vingt ou vingt-cinq pour cent au dessous du cours réel. Le bureau d'occident accorde d'ailleurs une tare plus considérable que ne fait le vendeur dans le commerce. Qu'on ajoute à cet impôt celui du même rapport à peu près que paient les denrées aux douanes des colonies , ceux qui sont payés dans l'intérieur de ces isles , & le gouvernement se trouvera avoir tout le revenu qu'il tire de ses établissemens du nouveau monde.

Si ce fonds étoit confondu avec les autres revenus de l'état , on pourroit craindre qu'il ne fût pas employé à sa destination , qui doit être uniquement la protection des isles. Les besoins imprévus du trésor royal lui feroient prendre infailliblement une autre direction. Il est des instans où la crise du mal ne permet pas de calculer les inconvénients du remède. La nécessité la plus urgente absorbe toute l'attention. Rien n'est alors à l'abri du pouvoir arbitraire dirigé par le besoin du moment. Le ministère prend & vuide toujours , dans la fausse espérance d'un remplacement prochain que de nouveaux besoins ne cessent de reculer.

D'après ces réflexions , ne seroit-il pas

essentiel que la caisse, destinée à recevoir les droits établis sur les productions des colonies, fût entièrement séparée des fermes du royaume ? L'argent, qui y seroit toujours comme en dépôt, couvrirait les dépenses de ces établissemens. Le colon qui a continuellement des fonds à faire passer en Europe, les donneroit volontiers pour des lettres de change, dès qu'il seroit assuré qu'elles ne souffriroient ni délais, ni difficultés. Cette espece de banque formeroit promptement un nouveau lien de correspondance entre les isles & la métropole. La cour connoitroit plus exactement la situation des affaires publiques dans les pays éloignés : elle y recouvreroit un crédit qu'elle a tout-à-fait perdu depuis long-temps, quelque besoin qu'elle en ait, sur-tout dans les temps de guerre. Nous ne pousserons pas plus loin les discussions sur l'impôt, & nous passerons à ce qui regarde les milices.





C H A P I T R E . XXXI.

*Les milices sont-elles bien ordonnées dans
les isles Françoises.*

LES isles Françoises , de même que celles des autres nations , n'eurent dans l'origine aucunes troupes réglées. Les aventuriers qui les avoient conquises, regardoient comme un privilege le droit de se défendre eux-mêmes ; & les descendants de ces hommes intrépides se crurent assez forts pour garder leurs possessions. Qu'avoient ils en effet qu'à repousser quelques bâtimens qui débarquoient des matelots & des soldats aussi peu disciplinés que les habitants qu'ils venoient insulter ?

Tout est changé & a dû changer. Lorsqu'on a prévu que ces établissemens , devenus considérables par leurs richesses , seroient attaqués tôt ou tard par des armées Européennes transportées sur de nombreuses flottes , on y a fait passer d'autres défenseurs. L'événement a prouvé que quelques bataillons épars étoient insuffisans contre les forces terrestres & maritimes de l'Angleterre. Le colon lui-

même a jugé ses efforts incapables de retarder la révolution. Il a craint que l'ennemi victorieux ne lui fît payer un obstacle superflu ; & on l'a vu moins disposé à combattre , qu'occupé des suites de la capitulation. Bientôt calculateur politique , il a senti que les fonctions militaires ne convenoient plus à son état d'impuissance ; & il a donné de l'argent pour être déchargé d'un soin qui , glorieux dans son principe , étoit dégénéré en une servitude onéreuse. Les milices ont été supprimées en 1764.

Cet acte de complaisance a mérité l'approbation de ceux qui n'envisoient cette institution que comme un moyen de préserver les colonies de toute invasion étrangère. Ils ont judicieusement pensé qu'il étoit absurde d'exiger que des hommes qui ont vieilli sous un ciel ardent , pour élever l'édifice d'une grande fortune , s'exposassent aux mêmes dangers que ces malheureuses victimes de notre ambition , qui jouent à chaque moment leur vie pour cinq sous par jour. Un pareil sacrifice leur a paru contrarier trop la nature , pour qu'il fût raisonnable de l'espérer ; & ils ont applaudi au ministère , qui a senti qu'il convenoit de renoncer à une défense si vaine & si onéreuse.

Les observateurs, à qui les établissemens du nouveau monde sont mieux connus, ont porté de cette innovation un jugement moins favorable. Les milices, disent-ils, sont nécessaires pour maintenir la police intérieure des isles, pour prévenir la révolte des esclaves, pour arrêter les courses des negres fugitifs, pour empêcher l'attroupement des voleurs, pour protéger le cabotage, pour garantir les côtes contre les corsaires. Si les colons ne forment pas des corps, s'ils n'ont ni chefs, ni drapeaux, quel est celui qui marchera au secours de ses voisins ? qui l'avertira ? qui le commandera ? d'où naîtront cette harmonie, ce concours, sans lesquels rien ne se fait convenablement ?

Ces réflexions, qui toutes frappantes, toutes naturelles qu'elles sont, avoient pourtant échappé à la cour de Versailles, l'ont fait revenir promptement sur ses pas. Elle a rétabli les milices plus vite qu'elle ne les avoit abolies. Dès l'année 1766, on s'y est soumis aux isles du Vent, sans une résistance bien marquée, quoiqu'elle pût être encouragée par la continuation des nouvelles taxes qui n'avoient plus d'objet. Saint-Domingue a réclamé vivement contre cet abus d'une autorité, trop précipitée & trop peu constante dans ses

démarches , pour n'être pas exposée à des murmures.

Un administrateur philosophe , témoin de l'opposition que montroient les habitants de Saint-Domingue , au rétablissement d'une milice forcée , proposoit de la rendre volontaire. Il ne doutoit point qu'à l'appât de quelque intérêt de gloire & de fortune , la moitié de la colonie ne s'enrôlât au plutôt , & n'entraînât le reste par son exemple , à solliciter comme un honneur ce qu'on abhorroit comme un joug. Mais ce moyen , quelque brillant qu'il soit , quelque efficace qu'il eût été , blessait trop essentiellement l'uniformité de gouvernement , qui doit régner entre des îles soumises à la même puissance. Cette distinction eût été le germe d'une rivalité , d'une division qui , tôt ou tard , feroient devenues funestes aux colonies ou même à la métropole.

Sans qu'on ait employé ces ménagements d'une politique adroite , Saint-Domingue a repris le service militaire : mais c'est avec une aversion , un éloignement fondés sur des griefs , qu'on ne sauroit trop tôt appaiser. Personne n'ignore que les milices gênent extrêmement la liberté civile , dont on est plus jaloux dans les colonies , qu'en Europe où l'on n'entend

que le nom de l'autorité. Elles exposent le citoyen à une multitude de vexations. Les maux qu'elles ont occasionés , ont inspiré , pour ce genre de servitude , une horreur qui ne peut étonner que des tyrans ou des esclaves. On doit , s'il se peut , effacer les impressions du passé , calmer toutes les défiances sur l'avenir. C'est à la condescendance , à la modération du gouvernement , de mettre fin aux inquiétudes des colons , en faisant , dans la forme des milices , tous les changements qui peuvent se concilier avec la police & la sûreté qu'elles doivent avoir pour objet. C'est le bonheur des peuples gouvernés , qu'il faut envisager dans l'usage de l'autorité. Si le souverain ne marche pas vers ce but , il ne vivra que sur des métaux ou des registres , bientôt usés par le temps , ou dédaignés de la postérité. En vain la flatterie élève aux princes , des monuments superbes & multipliés. La main de l'homme les érige , mais c'est le cœur qui les consacre. L'amour y met le sceau de l'immortalité. Sans lui , les hommages publics n'étaient que la bassesse du peuple , & non la grandeur du maître. Il y a dans Paris une statue qui fait tressaillir tous les cœurs d'un sentiment de tendresse. Tous les regards se tournent vers cette

image de bonté paternelle & populaire. Les larmes des malheureux l'invoquent dans le silence de l'oppression. On bénit en secret le héros qu'elle éternise. Toutes les voix se réunissent après deux siècles pour célébrer sa mémoire. Du fond de l'Amérique , on réclame son nom. Dans tous les cœurs, il proteste contre les abus de l'autorité ; il prescrit contre les usurpations des droits du peuple ; il promet aux sujets la réparation des maux & l'amélioration du bien ; il demande l'une & l'autre aux ministres.



CHAPITRE XXXII.

Le partage des héritages est-il utilement réglé dans les isles Françoises ?

QUI le croiroit ? Une loi qui semble dictée par la nature même ; qui se présente la première au cœur de l'homme juste & bon ; qui ne laisse d'abord aucun doute à l'esprit sur sa rectitude & son utilité : cette loi cependant est quelquefois contraire au maintien de nos sociétés : elle arrête les progrès des colonies , les écarte du but de leur destination , & , de

loin, elle prépare leur chute & leur ruine.² Qui le croiroit ? C'est l'égalité de partage entre les enfants ou les cohéritiers. Cette loi, si naturelle, veut être abolie en Amérique.

Ce partage fut nécessaire dans la formation des colonies. On avoit à défricher des contrées immenses. Le pouvoit-on sans population ? Et comment, sans propriété, fixer dans ces régions éloignées & désertes, des hommes, qui, la plupart, n'avoient quitté leur patrie que faute de propriété ? Si le gouvernement leur eût refusé des terres, ces aventuriers en auroient cherché de climat en climat ; avec le désespoir de commencer des établissemens sans nombre, dont aucun n'auroit pris cette consistance qui les rend utiles à la métropole.

Mais, depuis que les héritages, d'abord trop étendus, ont été réduits par une suite de successions & de partages sous-divisés, à la juste mesure que demandent les facilités de la culture ; depuis qu'ils sont assez limités pour ne pas rester en friche, par le défaut d'une population équivalente à leur étendue, une division ultérieure de terrains les feroit rentrer dans leur premier néant. En Europe, un citoyen obscur, qui n'a que quelques ar-

pents de terre, tire souvent un meilleur parti de ce petit fonds, qu'un homme opulent des domaines immenses que le hasard de la naissance ou de la fortune a mis entre ses mains. En Amérique, la nature des denrées qui sont d'un grand prix, l'incertitude des récoltes peu variées dans leur espèce, la quantité d'esclaves, de bestiaux, d'ustensiles nécessaires pour une habitation; tout cela suppose des richesses considérables, qu'on n'a pas dans quelques colonies, & que bientôt on n'aura plus dans aucune, si le partage des successions continue à morceler, à diviser de plus en plus les terres.

Qu'un pere, en mourant, laisse une succession de trente mille livres de rente. Sa succession se partage également entre trois enfants. Ils seront tous ruinés, si l'on fait trois habitations; l'un, parce qu'on lui aura fait payer cher les bâtimens, & qu'à proportion il aura moins de negres & de terres; les deux autres, parce qu'ils ne pourront pas exploiter leur héritage sans faire bâtir. Ils seront encore tous ruinés, si l'habitation entière reste à l'un des trois. Dans un pays où la condition du créancier est la plus mauvaise de toutes les conditions, les biens se sont élevés à une valeur immodérée. Celui qui

restera possesseur de tout, fera trop heureux, s'il n'est obligé de donner en intérêts que le revenu net de l'habitation. Or, comme la première loi est celle de vivre, il commencera par vivre & ne pas payer. Ses dettes s'accumuleront. Bientôt il sera insolvable ; & du désordre qui naîtra de cette situation, on verra sortir la ruine de tous les cohéritiers.

L'abolition de l'égalité des partages est le seul remède à ce désordre. Il est temps que la législation, aujourd'hui plus éclairée, voie dans ses colonies plutôt des établissemens de choses, que des personnes. Sa sagesse lui inspirera des dédommagemens convenables, pour ceux qu'elle aura dépouillés & sacrifiés en quelque manière à la fortune publique. Elle leur doit les moyens de subsister par le seul travail possible à cette espèce d'hommes, en les plaçant sur de nouveaux terrains ; & elle se doit à elle-même d'acquérir de nouvelles richesses par leur industrie.

Sainte-Lucie & la Guiane offroient à la paix un beau moment pour la réforme qu'on propose. La France devoit profiter de cette occasion, peut-être unique, pour supprimer la loi du partage, en distribuant à ceux qu'on auroit dépouillés de
leurs

leurs espérances, les terres qu'on vouloit mettre en valeur; & pour les avances de cette exploitation, les sommes immenses qu'on y a jetées sans fruit. Des hommes habitués au climat; familiarisés avec la seule culture qu'on pouvoit avoir en vue; encouragés par l'exemple, les secours & les conseils de leur famille; aidés enfin, par les esclaves que l'état leur auroit fournis, étoient plus propres que des vagabonds ramassés dans les boues de l'Europe, à porter de nouvelles colonies au degré d'opulence & de prospérité qu'on devoit s'en promettre. Malheureusement on ne vit pas que les premières colonies en Amérique avoient dû se faire d'elles-mêmes, lentement, avec de grandes pertes d'hommes, ou des ressources extraordinaires de bravoure & de patience, parce qu'elles n'avoient point de concurrence à soutenir; mais que les nouveaux établissemens ne peuvent se former que par voie de génération, comme un nouvel essaim s'engendre d'un ancien. La surabondance de la population dans une île doit déborder dans une autre, & le superflu d'une riche colonie fournir le nécessaire à une peuplade naissante. C'est là l'ordre naturel, que la politique prescrit aux puissances maritimes & commerçantes.

tes. Tout autre moyen est déraisonnable, & ne produit que la destruction. Pour n'avoir pas saisi un principe si simple & si fécond, la cour de Versailles ne doit pas rejeter le projet d'arrêter les nouvelles divisions des terres. Si la nécessité de cette loi est prouvée, il faut la faire, quoique le temps soit moins favorable que celui qu'on a laissé échapper. Quand on aura réparé la décadence des habitations, par la suppression des partages, qui leur coupent tous les ressorts de la reproduction, on pourra les forcer à se libérer des dettes dont elles sont obérées.



C H A P I T R E XXXIII.

A-t-on pourvu sagement au paiement des dettes contractées par les isles Françoises ?

LES isles Françoises , comme les autres illes de l'Amérique , ne peuvent être cultivées que par des noirs. Leur climat les réduit à la nécessité d'acheter des laboureurs. Pour s'en procurer, il faut des capitaux ; & les premiers habitants n'en avoient point. Ils en trouverent dans le commerce, qui donna ainsi à ces précieux établissemens leur premiere existence. Ces secours, qu'on a depuis trop facilement accordés peut-être , ont donné naissance à une grande quantité de dettes , qui se sont multipliées , à mesure que les défrichemens se sont étendus.

L'égalité des partages entre différents cohéritiers a formé des créanciers au dedans des colonies , comme il y en avoit au dehors. A proportion qu'elles s'enrichissoient , leurs créances augmentoient en raison de la multiplicité des partages. Parvenues au point d'avoir plus de colons

que de plantations à faire, la population surabondante est restée dans l'oïveté, créancière des héritages qu'elle n'occupoit pas, & dès lors inutile, onéreuse même à la culture. On vient de proposer le moyen de couper la racine à ces créances intérieures : mais comment éteindre les dettes contractées au dehors ?

Les colons, pour se libérer, ne devroient, dit-on, dépenser qu'une partie de leurs revenus, & consacrer le reste à l'acquit de leurs engagements. Eh ! ne voit-on pas que ceux qui par le surplus de leurs richesses, pourroient faire ces économies, sont ceux précisément qui ne doivent rien ; tandis que les débiteurs, par la médiocrité de leurs revenus, ne peuvent retrancher sur leur dépense ? D'ailleurs, rien de moins raisonnable, que d'établir ce système de privations dans les colonies. Comme leurs productions tirent tout leur prix des échanges, & qu'alors les échanges seroient comme anéantis, puisqu'ils se trouveroient bornés aux objets peu chers d'une nécessité absolue ; les Américains seroient réduits à faire peu de denrées, ou à les donner pour rien. Que si la métropole vouloit suppléer, par des métaux, au défaut de

la vente de ses marchandises , tout l'ot qu'on tire d'une partie du nouveau monde refluerait dans l'autre. Il est une puissance connue par la supériorité de ses forces navales , qui , après dix ans d'un pareil commerce , trouverait dans ces îles un dédommagement sûr de la guerre qu'elle pourroit entreprendre ; & il n'est pas de la politique de la France , de l'inviter à attaquer ses possessions éloignées.

Les commerçants n'ont pas moins d'intérêt que le gouvernement , à la perpétuité des dettes. Les colonies se sont établies à la faveur du crédit. Les premiers cultivateurs acquittés , il s'est renouvelé pour leurs successeurs ; & les possesseurs actuels jouissent encore du même avantage. Si l'on forçoit la libération , elle pourroit être prompte : mais la culture en souffriroit ; & quand même elle ne se dégraderoit pas , elle n'en seroit pas moins privée des prémices des terres vierges , qui sont toujours les plus productives. Dès-lors les négociants trouveroient , dans les colonies , moins de denrées à acheter ; ils y vendroient de moins les esclaves , les ustensiles , toutes les choses nécessaires aux nouveaux établissemens , & qui ne sont guere moins

considérables que ce qu'il faut pour les besoins ou pour le luxe des habitations formées. Avec le temps, leurs opérations diminueroient encore. On fait le chagrin qu'ils ont de voir le colon riche s'accoutumer à envoyer lui-même ses produits en Europe, à tirer d'Europe ses consommations, & à réduire ses correspondants à la simple commission. Si la dépendance, qui est une suite nécessaire des dettes, venoit à cesser, ce ne seroit plus un petit nombre de cultivateurs, ce seroit la colonie entière qui feroit ses achats & ses ventes dans la métropole : elle deviendroit commerçante. Elle seroit même bientôt sans concurrents, parce qu'elle seule connoitroit le terme de ses besoins.

Le crédit est donc visiblement la base des liaisons utiles des commerçants de France avec les colonies ; & leur rendre leurs fonds, ce seroit leur ôter leurs bénéfices. Mal à-propos se plaignent-ils, depuis quarante ans, que les retards qu'ils éprouvent dans les paiements, les ruinent sans ressource. Les fortunes qui se sont multipliées dans les ports de la métropole, par leur communication avec les îles, déposent ouvertement contre des reproches si peu fondés.

Cependant l'utilité politique, la nécessité même des dettes des colonies envers la métropole ne déchargent pas le particulier de l'obligation d'acquitter ses engagements. Le mal qui est une suite, un effet, souvent même une cause du bien, ne justifie ou n'excuse jamais l'homme qui le commet. Il est indifférent pour l'état, qu'une certaine masse de richesses soit dans les mains de tels ou tels citoyens ; mais il n'est jamais utile au bien public, que personne se croie dispensé de payer ses dettes. Le fisc lui-même, s'il s'est engagé, doit se libérer par les voies & les règles de la justice. La banqueroute publique de l'état est un scandale, une atteinte plus funeste encore à la morale de la société, qu'à la fortune des citoyens. Un jour viendra que toutes ces iniquités seront citées au tribunal des nations, & que la puissance qui les commet, fera elle-même jugée par ses victimes. Les dettes de l'Amérique doivent donc être acquittées, mais insensiblement, & non par des secousses violentes. Tandis que les anciennes se liquideront, il s'en formera de nouvelles, qui continueront, pour ainsi dire, cette chaîne de dépendance, où les fortunes de l'Eu-

rope se trouvent attachées aux fortunes de ses colonies. C'est par les voies judiciaires qu'il faut satisfaire les créanciers du commerce des îles. La justice réelle est uniforme. Elle s'arme également en faveur de tous & contre tous. Si l'exécution en est remise, comme elle l'a été jusqu'à présent dans les colonies, aux volontés arbitraires de ceux qui gouvernent, elle dégénère nécessairement en tyrannie. Elle est souvent une vexation pour les débiteurs, qu'on oblige à manquer aux engagements les plus sacrés, pour en remplir de moins importants; qu'on contraint à sacrifier, par des ventes faites hors de saison, & sans formalités, une partie de leur revenu & quelquefois de leur fonds. Elle est toujours injuste pour les créanciers mêmes. Ce n'est ni le plus ancien, ni le plus privilégié, ni le plus pressé qui est payé: c'est le plus puissant, le plus protégé, le plus actif ou le plus violent. Il ne devrait appartenir qu'à la loi de prononcer.

Celle qui dans les colonies permet la saisie réelle des habitations, n'est pas praticable. La preuve en est que personne n'y a eu recours, quoiqu'il y ait toujours eu dans les îles des débiteurs de mauvaise

foi, & des créanciers assez ardens pour ne pas négliger ce moyen de recouvrement, s'il avoit pu leur réussir.

La voie de la contrainte personnelle, qu'on a proposé de substituer à la saisie réelle, ne seroit pas plus efficace. Un habitant, entouré d'une foule d'esclaves dans une plantation isolée, n'y seroit arrêté que difficilement. Son emprisonnement deviendroit aussi ruineux pour ses créanciers & pour la colonie, que pour lui-même. Son absence mettroit le désordre parmi ses negres ; ils cesseroient de travailler, & ravageroient les habitations voisines.

Mais ne pourroit-on pas saisir & vendre les noirs d'un débiteur ? Les esclaves qui cesseroient de travailler sur une plantation, iroient en cultiver une autre, & la colonie n'y perdrait rien.

Cette ressource n'est que spécieuse. Pour s'y fier, il faut peu connoître le caractère des negres. Ce sont des especes de machines trop difficiles à monter, pour changer impunément d'atelier. Les nouvelles habitudes qu'exige un changement de local, de maître, de méthode, d'occupation, sont un effort pour ces hommes, déjà trop malheureux d'être condamnés au travail, que repousse leur

sensibilité voluptueuse. Ils ne sauroient se passer de leurs maîtresses & de leurs enfants , qui font leur plus chere consolation , le seul bien qui les attache à la vie. Loin de cet unique bien des ames tendres & souffrantes , ils languissent , ils tombent malades , souvent ils désertent , ou du moins ils ne travaillent qu'à regret & sans ardeur.

D'ailleurs , est il aisé de saisir ces noirs ? Cinquante , cent ou deux cents esclaves ne se laisseroient pas tranquillement enchaîner par quelques huissiers , & ils se disperseroient bien vite , si on arrivoit en force sur leur habitation. Voudroit-on les arrêter dans les bourgs , dans les villes où ils vont vendre des denrées , bientôt il n'y en paroîtroit plus , & la disette deviendrait la suite d'une désertion presque universelle.

Quand on surmonteroit ces difficultés , l'expédient dont il s'agit ne seroit pas moins à rejeter , parce qu'en assurant le paiement d'un seul créancier , il entraîneroit la ruine de plusieurs. Les moindres sucreries occupent soixante ou soixantedix esclaves dans les bonnes terres , & jusqu'à quatre vingts ou cent dans les médiocres. On n'en peut diminuer le nombre , sans arrêter l'exploitation. Il suffit de

faïsir quinze ou vingt noirs sur une habitation, pour anéantir une culture importante, pour faire languir un capital de cinquante ou cent mille écus, pour rendre tout-à-fait insolvable un colon très-intelligent. On dira peut-être que ce propriétaire, forcé de vendre, seroit remplacé par un acquéreur, qui remettrait l'habitation dans toute sa valeur. Mais personne n'ignore qu'il n'y a pas assez de numéraire dans les isles pour payer comptant; qu'on n'y achete qu'à un crédit très-long, qui laisse encore l'espérance tacite d'obtenir des délais. Otez ce crédit, vous ne trouverez pas un seul acquéreur.

Quel sera le cultivateur assez téméraire pour former quelque entreprise un peu considérable, quand il verra sa ruine certaine, si la fortune & les éléments ne secondent pas ses travaux au jour marqué par les engagements? La crainte de la misère & de l'opprobre s'emparera de tous les esprits. Dès lors plus d'emprunts, plus d'affaires, plus de circulation. L'activité tombera dans l'inertie; le crédit sera détruit par le système imaginé pour le rétablir. Ce ne sont pas là de vaines terreurs. Les déplôrables événements de 1750 n'attestent que trop combien elles

sont fondées. A cette époque funeste & mémorable pour Saint-Domingue, on extorqua du gouvernement la permission de saisir les negres de culture, pour raison de dettes. Les premieres exécutions qu'on fit en conséquence, quoique sans succès, jeterent l'alarme & l'épouvante dans la colonie. Ce fut un chaos inexprimable. Tout étoit perdu. Le commerce qui avoit sollicité cette odieuse loi de rigueur, se crut trop heureux d'en pouvoir obtenir la révocation.

On n'a donc pas imaginé les moyens d'assurer le sort des créanciers, sans nuire à la prospérité des colonies, & par conséquent à celle de la monarchie. Cependant cette conciliation de l'intérêt public avec l'intérêt des particuliers doit être dans les ressorts de la politique ; & c'est aux hommes d'état de l'y trouver. Cette loi d'équité sera chérie de ceux mêmes qu'elle gênera, si on l'introduit dans les esprits par la voie de la raison ; la seule voie qui soit permise peut-être avec des hommes civilisés, la plus facile du moins, & la plus sûre. Le colon, éclairé par le cours des lumieres publiques, sentira que la facilité de ne pas payer lui devient onéreuse, par l'impossibilité de trouver du crédit, à moins qu'il ne l'achete à un

prix qui balance le risque de lui prêter. Soit qu'il en cherche pour augmenter ou pour conserver ses fonds, il n'en obtiendra qu'à sa ruine. Sa situation est celle des mineurs, qui ne font jamais que de mauvaises affaires avec des usuriers, accoutumés à se payer d'avance des dangers & des délais.

Mais, s'il ne suffit pas d'éclairer le colon, pour le ramener à ses devoirs par son intérêt même ; s'il est dangereux d'employer la violence pour l'obliger à remplir ses engagements, pourquoi le législateur n'emprunteroit-il pas le secours de l'honneur, motif si puissant dans les monarchies, principe & ressort de leur constitution ? L'opinion n'est-elle pas aussi impérieuse que la force ? Notez d'infamie le débiteur infidèle, déclarez le déchu des distinctions dont il jouissoit, incapable d'exercer jamais aucune fonction publique, & ne craignez pas qu'il se joue de cette loi. Mais que les tribunaux de la justice soient, à cet égard, ceux de l'honneur. Qu'un coupable soit jugé & condamné avec les formalités qui consacrent toutes les loix. Les hommes les plus avides, & sur-tout les colons de l'Amérique, ne sacrifient une portion de leur vie à des travaux pénibles, que dans

l'efpoir de jouir de leur fortune. Or, il n'est point de jouissance pour un homme noté d'infamie. Voyez avec quelle exactitude les dettes du jeu sont payées. Ce n'est pas un excès de délicatesse, ce n'est pas l'amour de la justice qui ramene, dans les vingt-quatre heures, un joueur ruiné aux pieds d'un créancier quelquefois suspect. C'est l'honneur, c'est la crainte d'être exclu de la société. L'homme le plus intéressé veut jouir, & sans honneur on ne jouit point.

Mais dans quel siècle, en quel temps invoque-t-on ici le nom sacré de l'honneur? N'est-ce pas au gouvernement à donner l'exemple de la justice qu'il veut qu'on pratique? Seroit-il possible que l'opinion publique tint pour flétris, des particuliers qui n'auroient fait que ce que l'état se permet ouvertement? Lorsque l'opprobre s'introduit dans les grandes maisons, dans les premières places, dans les camps, & dans le sanctuaire, fait-on rougir encore? Qui pourra craindre d'être déshonoré, si ceux qu'on appelle gens d'honneur n'en connoissent plus d'autre que celui d'être riches pour être placés; ou placés pour s'enrichir, si pour s'élever il faut ramper, pour servir l'état; plaire aux grands & aux femmes, & si tous les

donc de plaire supposent au moins l'indifférence pour toutes les vertus ? L'honneur, qui semble s'exiler de certains climats de l'Europe, ira-t-il se réfugier en Amérique ? Pourquoi en désespérer avant de l'avoir tenté ? Si l'expérience ne réussissoit pas, on pourroit traiter dans les îles Françaises, les débiteurs qui se refuseroient au paiement de leurs dettes, comme ils sont traités dans les îles soumises à l'Angleterre & à la Hollande. Les trois nations ont également concentré les liaisons de leurs établissemens du nouveau monde dans la métropole.



CHAPITRE XXXIV.

La métropole , en obligeant ses isles à ne livrer qu'à elle leurs productions , en a-t-elle suffisamment assuré l'extraction ?

TOUTES les colonies n'ont pas eu une même origine. Les premières durent leur naissance à l'inquiétude de quelques hordes de barbares , qui après avoir longtemps erré dans des contrées désertes , se fixoient enfin , par lassitude , dans un pays où ils formoient une nation. D'autres peuples , chassés de leur territoire par un ennemi puissant , ou attirés par quelque hasard dans un sol préférable à celui de leurs peres , se transplantèrent sous un nouveau ciel , & y partagerent les terres avec les premiers habitants de ce climat étranger. L'excès de la population , l'horreur pour la tyrannie , des factions , des révolutions déterminèrent des citoyens à quitter leur patrie , pour aller bâtir ailleurs de nouvelles cités. L'esprit de conquête fit établir une partie des soldats vainqueurs dans des états subjugués , pour s'en assurer la propriété,

Aucune de ces colonies n'eut pour objet le commerce. Celles mêmes que fondèrent Tyr, Carthage, Marseille, républiques commerçantes, n'étoient que des retraites nécessaires sur des côtes barbares, & des entrepôts où les vaisseaux partis de différents ports, & fatigués d'une longue navigation, faisoient réciproquement leurs échanges.

La conquête de l'Amérique a donné l'idée d'une nouvelle espèce d'établissement, qui a pour base l'agriculture. Les gouvernements, fondateurs de ces colonies, ont voulu que ceux de leurs sujets qu'ils y transportoient, ne pussent consommer que les marchandises que leur fourniroit la métropole, ne pussent vendre qu'à la métropole les productions des terres qu'on leur accordoit. Cette double obligation a paru de droit naturel à toutes les nations, indépendante des conventions, & née de la chose même. Elles n'ont pas regardé une communication exclusive avec leurs colonies, comme un dédommagement excessif des dépenses, faites pour les former, à faire pour les conserver. Tel a toujours été le système de l'Europe à l'égard de l'Amérique.

La France ne s'en étoit jamais écartée, lorsqu'un homme de génie, fort connu

par l'étendue de ses idées , par l'énergie de ses expressions , a voulu tempérer la rigidité de ce principe. Recevoir de l'étranger les marchandises que la métropole ne peut fournir que difficilement à un prix excessif , c'est augmenter , a-t-il dit , dans les colonies , une prospérité qui reflue tôt ou tard dans la patrie principale , à qui elles enverront plus de denrées , à qui elles offriront un plus grand débouché pour ses productions. Au bruit de cette opinion , une alarme universelle s'est répandue dans tous les ports de la monarchie. On a crié que cette concurrence blesseroit les droits les plus sacrés de l'état , qu'elle tariroit les principales sources de son opulence.

Cette contestation a beaucoup occupé les esprits ; mais on ne l'a point envisagée sous l'aspect le plus important. Les combattants , & le public qui les a jugés , ne songeant qu'aux intérêts de la culture & du commerce , ont perdu de vue le grand objet politique , qui est la conservation des colonies. Or , on risqueroit de les perdre , en admettant dans leurs ports les vaisseaux étrangers.

L'Angleterre a jeté , il y a plus d'un siècle , dans les vastes solitudes de l'Amérique septentrionale , les fondemens d'un

empire immense, dont les progrès, fort lents d'abord, s'accroissent tous les jours avec rapidité. Sa puissance, long temps contenue par un ennemi toujours prêt & toujours prompt à l'attaquer sur ses derrières, n'a plus rien qui la gêne, depuis l'acquisition du Canada, & de la partie la plus précieuse de la Louisiane. Ce peuple, délivré, par ces conquêtes, de toute inquiétude du côté du continent, pourra, tôt ou tard, être tenté de tourner son ambition vers les îles voisines. Dès à présent il ne lui manque, pour suivre le torrent de ses prospérités, qu'une population proportionnée à l'étendue de son territoire. Parmi les causes qui peuvent hâter cette population, rien n'y contribueroit plus rapidement qu'une suite de liaisons avec les colonies Françaises, qui, manquant précisément de ce que le nord de l'Amérique peut fournir, lui donneroient, en achetant ses productions, les moyens de les multiplier & d'augmenter ses forces. La cour de Versailles est trop éclairée, sans doute, pour sacrifier la sûreté de ses îles à l'avantage accessoire qu'elles tireroient d'un commerce libre, pour quelques objets peu importants.

Mais autant qu'elle doit fermer à ses rivaux ce chemin des richesses qui mène

à la conquête , autant il lui convient d'ouvrir à ses insulaires le débouché de toutes leurs productions. Les colonies lui offrent chaque année leur consommation prélevée , cent mille barriques de sirops & de tafias , dont la valeur est d'environ cinq millions de livres. Par un intérêt mal entendu , elle les a privées , elle s'est privée elle-même de ce bénéfice , dans la crainte de nuire au débit de ses propres eaux-de-vie. Celles de sucre , toujours au dessous de celles de vin , ne peuvent être que la boisson des peuples pauvres , ou même des gens les moins aisés chez les nations riches. Elles n'obtiendront la préférence que sur celles de grain que la France ne distille pas. Les siennes auront toujours pour consommateurs , même dans les isles , la classe d'hommes assez opulente pour les payer. Le gouvernement ne pourroit donc revenir trop tôt d'une erreur également injuste & funeste , ni recevoir trop tôt dans ses ports les sirops & les tafias , pour y être consommés , ou pour être envoyés où le besoin les appellera. Rien n'en étendrait davantage la consommation , que d'autoriser les navigateurs François à les porter directement dans les marchés étrangers. Cette faveur devoit même s'étendre à

toutes les denrées des colonies. Comme une opinion , qui choquera tant d'intérêts , tant de préjugés , pourroit être contestée , il convient de la fonder sur des principes développés.

Les isles Françoises fournissent à leur métropole, des sucres, du café, du coton, de l'indigo, d'autres denrées, dont elle consomme une partie, & verse l'autre chez l'étranger, qui lui donne en échange de l'argent ou d'autres marchandises dont elle a besoin. Ces mêmes isles reçoivent à leur tour, de la métropole, des vêtements, des subsistances, des instruments de culture. Telle est la double destination des colonies. Pour qu'elles puissent la remplir, il faut qu'elles soient riches. Pour qu'elles soient riches, il faut qu'elles obtiennent une grande abondance de productions, & qu'elles en aient le débit au meilleur prix possible. Pour que ce débit porte ces productions au plus haut prix, il faut qu'il soit le plus grand possible. Pour qu'il puisse être le plus grand possible, il faut qu'il jouisse de la plus grande liberté possible. Pour qu'il jouisse de la plus grande liberté possible, il faut que cette liberté ne soit grevée d'aucunes formalités, d'aucunes dépenses, d'aucuns travaux, d'aucunes charges inutiles. Ces

vérités , démontrées par leur intime liaison , doivent décider s'il est avantageux que les productions des colonies soient assujetties aux lenteurs , aux dépenses d'un entrepôt en France.

Il faudra nécessairement que ces frais intermédiaires retombent sur le consommateur ou sur le cultivateur. Si le premier les paie , il consommera moins , parce que ses facultés n'augmentent pas en raison de l'augmentation des frais. Si c'est le second , recevant un moindre prix de ses denrées , il rendra moins d'avances à la terre , & n'en tirera plus autant de reproductions. Le progrès évident de ces conséquences destructives n'empêche pas qu'on n'entende dire tous les jours , avec assurance , que les marchandises doivent , avant d'être consommées , faire beaucoup de frais de main-d'œuvre & de transport ; que ces frais , occupant & nourrissant bien du monde , contribuent à soutenir la population , & à augmenter les forces d'un état. On est si aveuglé par le préjugé , qu'on ne voit pas que s'il est avantageux que les denrées , avant d'être consommées , fassent des frais comme deux , il sera plus avantageux qu'elles en fassent comme quatre , comme huit , comme douze , comme trente , pour la plus grande

prosperité nationale. Dès - lors tous les peuples doivent rompre les chemins , combler les canaux , interdire la navigation des rivières , bannir même les animaux de la culture , & n'y employer que des hommes , afin d'ajouter un surcroît de frais aux frais qui déjà précédent la consommation. Voilà pourtant toutes les absurdités qu'il faut dévorer , quand on s'engage dans le faux principe qui vient d'être combattu. Mais les vérités politiques veulent être agitées long - temps avant d'être senties. Beaucoup d'erreurs se sont introduites , chez les hommes d'état comme chez le peuple , sans examen. Le ministère de France , long-temps aveuglé par les ténèbres où il laissoit dormir sa nation , n'a pas encore pu s'éclairer sur l'administration qui convenoit le mieux à ses colonies. Il ne fait pas encore quel est le gouvernement le plus propre à les faire prospérer.



CHAPITRE XXXV.

L'autorité aux isles Françoises est-elle dans les mains les plus propres à les faire prospérer ?

LES colonies Françoises , établies par des hommes sans aveu , qui fuyoient le frein ou le glaive des loix , sembloient , dans l'origine , n'avoir besoin que d'une police sévère. On les confia donc à des chefs , dont l'autorité étoit illimitée. L'esprit d'intrigue , naturel à toutes les cours , mais plus familier chez une nation où la galanterie donne aux femmes un ascendant universel , fit de tout temps parvenir , aux grandes places en Amérique , des hommes sans mœurs , chargés de dettes & de vices. Le ministère , par un reste de pudeur , craignant de les élever sur le théâtre même de leur déshonneur , les envoya réparer ou cimenter leur fortune au delà des mers , où leurs désordres n'étoient pas connus. Une compassion mal entendue , une fausse maxime de cour , qui suppose la fourberie nécessaire & les frippons utiles , fit sacrifier de sang-froid

froid à des brigands dignes des prisons, la tranquillité des cultivateurs, la sûreté des colonies, l'intérêt même de l'état. Ces ministres, de rapine & de débauches, étoufferent les germes du bien, & retarderent la prospérité qui naissoit d'elle-même.

La puissance absolue porte, dans sa nature, un poison si subtil, que les despotes mêmes, qui s'embarquoient pour l'Amérique avec des vues honnêtes, ne tardoient pas à s'y corrompre. Quand l'ambition, l'avarice ou l'orgueil ne les auroient pas entamés, pouvoient-ils résister à la flatterie, qui ne manque jamais d'élever sa bassesse sur la servitude générale, & d'avancer sa fortune dans les maux publics?

Le peu de gouverneurs qui échappèrent à la corruption, n'ayant aucun point d'appui dans une administration sans limites, passoient continuellement d'une erreur à l'autre. Ce ne sont pas des hommes qui doivent gouverner les hommes, c'est la loi. Otez aux administrateurs cette mesure commune, cette regle de leurs jugements; il n'y aura plus de droit, plus de sûreté, ni de liberté civile. Dès-lors on ne verra qu'une foule de décisions contradictoires; que des réglemens passagers

qui s'entre-choqueront ; que des ordres qui, faute de maximes fondamentales, n'auront aucune liaison entr'eux. Si l'on déchiroit le corps des loix, dans l'empire même le mieux constitué par sa nature, on verroit bientôt que ce ne seroit pas assez d'être juste, pour le bien conduire. La sagesse des meilleures têtes n'y suffiroit pas. Comme elles n'auroient pas toutes le même esprit, & que l'esprit de chacune ne seroit pas toujours dans la même situation, l'état ne tarderoit pas à être bouleversé. Cette espece de chaos fut continuë dans les colonies Françoises ; & d'autant plus grand, que les chefs ne faisoient qu'y paroître, pour ainsi dire, & en étoient rappelés avant d'avoir rien vu par eux-mêmes. Après avoir marché trois ans sans guidé, dans un pays nouveau, sur des plans informes de police & de loix, ces administrateurs étoient remplacés par d'autres, qui, dans un terme aussi court, n'avoient pas le temps de former des liens avec les peuples qu'ils devoient conduire, ni de mûrir assez leurs projets, pour leur donner ce caractère de justice & de douceur qui en assure l'exécution. Ce défaut de règle & d'expérience intimidoit si fort un de ces magistrats absolus, que, par délicatesse, il n'osoit prononcer

sur les choses les plus communes. Ce n'est pas qu'il ne sentît les inconvénients de son indécision ; mais , tout éclairé qu'il étoit , il ne se croyoit pas les lumières d'un législateur , & il ne vouloit pas en usurper l'autorité.

Cependant il étoit aisé de tarir la source de ces désordres , en mettant à la place du gouvernement militaire , violent en lui-même , & fait pour des temps de crise & de péril , une législation modérée ; fixe & indépendante des volontés particulières. Mais ce projet , mille fois proposé , déplut aux gouverneurs , jaloux d'un pouvoir absolu , qui , redoutable en lui-même , est toujours plus odieux dans un sujet. Ces esclaves , échappés à la tyrannie secrète de la cour , n'aimoient rien tant que cette justice Asiatique , dont ils épouvantoient jusqu'à leurs créatures. La réforme fut même rejetée par des gouverneurs qui , d'ailleurs vertueux , ne voulurent pas voir qu'en se réservant le droit de faire le bien , ils laissoient à leurs successeurs la facilité de faire le mal impunément. Tous se déclarèrent hautement contre un plan de législation qui avoit pour but de diminuer la dépendance des peuples : & la cour eut la faiblesse de céder à leurs insinuations ou à

leurs conseils , par une suite de cette pente que les princes & leurs ministres ont naturellement vers le pouvoir arbitraire. Elle crut faire assez pour ses colonies , en leur donnant un intendant qui devoit balancer le commandant.

Ces établissemens éloignés , qui , jusqu'à ce moment , avoient gémi sous le joug d'un seul , se virent alors en proie à deux pouvoirs également dangereux , & par leur division , & par leur union. Lorsqu'ils se choquoient , ils partageoient les esprits , ils semoient la discorde entre leurs partisans , ils allumoient une espèce de guerre civile. Le bruit de leurs discussions retentissoit jusqu'en Europe , où chacun d'eux avoit ses protecteurs , animés , par l'orgueil ou par l'intérêt , à les maintenir dans leur place. Lorsqu'ils étoient d'accord , ou parce que leurs vues , bonnes ou mauvaises , se trouvoient les mêmes , ou parce que l'un prenoit un ascendant décidé sur l'autre , la condition des colons devenoit encore pire. Quelle que fût l'oppression de ces victimes , leurs cris n'étoient jamais écoutés par la métropole , qui regardoit l'harmonie de ces délégués , comme la preuve la plus décisive d'une administration parfaite.

Le sort des colonies Françaises n'a que

peu changé. Leurs gouverneurs , outre la disposition des troupes réglées , ont le droit d'enrégimenter les habitants , de leur prescrire les manœuvres qu'ils jugent à propos , de les occuper comme il leur plaît pendant la guerre , de s'en servir même pour conquérir. Dépositaires d'un pouvoir absolu , libres & jaloux de s'en arroger toutes les fonctions qui peuvent l'étendre ou l'exercer , ils sont dans l'usage de connoître des dettes civiles. Le débiteur est mandé , condamné à la prison ou au cachot , & forcé de payer sans d'autres formalités : c'est ce qu'on appelle le service ou le département militaire. Les intendants décident seuls de l'emploi des finances , & en reglent pour l'ordinaire le recouvrement. Ils appellent devant eux les affaires civiles ou criminelles , soit que la justice n'en ait pas encore pris connoissance , soit qu'elles aient été déjà portées aux tribunaux même supérieurs : c'est ce qu'on appelle administration. Les gouverneurs & les intendants accordent en commun les terres qui n'ont pas été données , & jugent tous les différends qui s'élevent au sujet des anciennes possessions. Cet arrangement met dans leurs mains , dans celles de leurs commis ou de leurs créatures , la fortune de tous les

colons , & dès-lors rend précaire le sort de toutes les propriétés. On ne sauroit imaginer un plus grand désordre.

Dans la mécanique , plus les puissances résistantes sont éloignées du centre , plus les forces motrices doivent être augmentées : de même , a-t-on dit , on ne peut s'assurer des colonies que par un gouvernement violent & absolu. S'il en est ainsi , le chevalier Petry n'aura pas eu tort de désapprouver ces sortes d'établissements. Il vaut mieux que la terre reste dépeuplée , ou peu habitée , que de voir quelques puissances s'étendre pour le malheur des peuples. C'est à la France de combattre le système d'un Anglois contre les colonies , en s'éclairant de plus en plus sur la maniere de les gouverner. L'esprit de lumiere qui caractérise ce siecle , quoi qu'en disent ceux qui attribuent au mépris de certains préjugés les vices inséparables du luxe ; à la liberté de penser & d'écrire , les mauvaises mœurs qui viennent des passions des grands , & des abus du pouvoir : cet esprit de lumiere qui nous soutient & nous guide encore , quand la morale croule sur des fondemens ruineux , ramènera le gouvernement à ses vrais intérêts. Il sentira qu'il n'y a point eu de justice dans ses colonies , parce

qu'elles n'avoient point de loix fixes, dont le dépôt fut entièrement confié à des tribunaux. Si ces corps sans cesse asservis, sans cesse opprimés, n'ont pas paru mériter jusqu'ici cette confiance, il faut les en rendre dignes en la leur donnant. Leur ame se remplira du saint enthousiasme du bien public, lorsqu'ils pourront s'y livrer sans crainte & sans inquiétude. Ce zele vraiment patriotique s'allumera de lui-même, si ces corps sont composés de magistrats, nés dans les colonies.

Rien ne paroît plus conforme aux vues d'une politique judicieuse, que d'accorder à ces insulaires le droit de se gouverner eux-mêmes, mais d'une maniere subordonnée à l'impulsion de la métropole, à peu près comme une chaloupe obéit à toutes les directions du vaisseau qui la remorque. Peut-être dira-t-on que le peuple se renouvelant sans cesse dans ces isles éloignées, par l'instabilité que le commerce y donne aux richesses, cette fermentation y jette beaucoup d'écume; & qu'on n'y verra que bien tard assez de mœurs & de lumieres pour y faire naître cet esprit de patrie & ce ton de gravité qui soutiennent dignement le poids des affaires & les intérêts d'une nation. Cette objection sembleroit fondée, si l'on

ne consultoit que le caractère des Européens, poussés en Amérique par leurs besoins ou par leurs vices ; devenus, par ces transplantations volontaires ou forcées, étrangers par-tout, ordinairement corrompus par le défaut de loix que remplace mal une police arbitraire, par ce goût dépravé de domination qui résulte de l'abus de l'esclavage, par l'éclat d'une grande fortune qui leur fait oublier leur première obscurité. Mais cette classe d'hommes expatriés ne devoit point avoir d'influence dans une administration qu'on laisseroit aux propriétaires, nés la plupart dans les colonies ; puisque la justice suit naturellement la propriété, & que personne n'a plus d'intérêt & de droit au bon gouvernement d'un pays que ceux à qui la naissance y donne de plus grandes possessions. Ces créoles, qui naturellement ont de la pénétration, de la franchise, de l'élévation, un certain amour de la justice qui naît de ces belles qualités ; touchés des marques d'estime & de confiance que leur donneroit la métropole, en les chargeant du soin de régler l'intérieur de leur patrie, s'attacheroient à ce sol fertile, se feroient une gloire, un bonheur de l'embellir, & d'y créer toutes les douceurs d'une société civilisée. Au

lieu de cet éloignement pour la France , dont le reproche est une accusation de dureté contre ses ministres , on verroit naître aux colonies cet attachement que la confiance paternelle inspire toujours à des enfants. Au lieu de cet empressement secret qui les fait courir durant la guerre au devant d'un joug étranger , on les verroit multiplier leurs efforts pour prévenir ou pour repousser une invasion. Si la crainte retient les hommes sous les yeux d'un maître puissant & terrible , il n'y a que l'amour qui puisse leur commander au loin. C'est le seul ressort peut-être qui agisse dans les provinces frontieres d'un grand état , quand la mollesse & la cupidité se taisent dans la capitale devant l'autorité qui menace. L'amour est un sentiment qu'on ne sauroit trop ménager , trop étendre. Mais si le prince ne fait ni le mériter , ni le rendre , on ne le lui prodiguera pas long-temps. Alors , plus de joie dans les fêtes publiques , plus de transports dans les réjouissances , plus de ces cris involontaires qui échappent à la vue de l'idole adorée. La curiosité mene & presse la foule à tout ce qui fait spectacle ; mais le contentement n'y brille plus dans les regards. Une inquiétude morne s'empare des esprits. Elle se com-

munique d'une province à l'autre , & de la métropole dans les colonies. Toutes les fortunes, frappées ou menacées à la fois , sont dans l'alarme & le mouvement. Des coups d'autorité multipliés par la précipitation qui les hasarde , blessent tous les cœurs , & tombent successivement sur tous les corps. Du fond même de l'Amérique on voit traduire , en criminels , dans les prisons de l'Europe , les vengeurs du crime , & les défenseurs du droit des colons. Les armes qui sembloient émoussées devant l'ennemi , s'aiguissent contre ces sujets précieux à l'état. Ceux mêmes qui n'ont pas su les défendre durant la guerre , vont les épouvanter dans la paix. Est-ce ainsi que l'on conserve & qu'on fait prospérer des colonies ? Rome apprit de ses ennemis l'art de vaincre dans l'ancien monde. Que la France apprenne de sa rivale l'art de peupler & de cultiver le nouveau.

Fin du treizieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

*Des établissemens & du commerce des
Européens dans les deux Indes.*

LIVRE QUATORZIEME.

*Etablissemens des Anglois dans les isles
de l'Amérique.*

CHAPITRE XXXVI.

Quel étoit l'état de l'Angleterre , lorsqu'elle commença à former des établissemens dans les isles de l'Amérique ?

LA situation de l'Angleterre n'étoit pas brillante , lorsqu'en 1625 cette puissance commença ses établissemens dans l'Ar-

chipel de l'Amérique. Son agriculture n'embrassoit ni le lin , ni le chanvre. Les tentatives qu'on avoit faites pour élever des mûriers & des vers à soie , n'avoient pas été heureuses. Tous les soins du laboureur étoient tournés vers la multiplication des bleds , qui , malgré le goût de la nation pour la vie champêtre , suffisoient rarement à la subsistance du royaume : une grande partie de ses greniers étoient approvisionnés par les champs qui bordent la mer Baltique.

L'industrie étoit encore moins avancée que l'agriculture. Elle se réduisoit à des ouvrages de laine. On les avoit multipliés depuis quelques années que l'exportation de la matiere premiere étoit défendue : mais un peuple insulaire , qui sembloit ne travailler que pour lui , n'avoit pas su donner à ses étoffes , les agréments du luxe , que le goût imagine pour le débit & la consommation. Elles alloient recevoir la teinture & le lustre en Hollande , d'où elles circuloient dans toute l'Europe , & repassoient même en Angleterre.

La navigation occupoit à peine dix mille matelots. Ils étoient au service des compagnies exclusives , qui s'étoient emparées de toutes les branches de commerce , sans en excepter celle des draps , dont les

autres ensemble ne formoient qu'un dixieme dans la masse des richesses vénales de la nation. Celles-ci se trouvoient ainsi concentrées dans les mains de trois ou quatre cents personnes, qui s'accordoient pour fixer, à leur profit, le prix des marchandises, soit à l'entrée, soit à la sortie du royaume. Le privilege de ces monopoleurs s'exerçoit dans la capitale, où la cour vendoit les provinces. Londres seul avoit six fois plus de vaisseaux, que tous les ports de l'Angleterre.

Le revenu public n'étoit pas, ne pouvoit pas être fort considérable. Il étoit en ferme; méthode ruineuse qui a précédé la régie dans tous les états, mais qui ne s'est perpétuée que dans les gouvernements absolus. La dépense étoit proportionnée à la modicité du fisc. La flotte n'étoit pas nombreuse; & les bâtimens qui la composoient étoient si foibles, qu'au besoin, les navires marchands étoient convertis en vaisseaux de guerre. Cent soixante mille hommes de milice, qui composoient les forces nationales, étoient armés en temps de guerre. Jamais on ne voyoit de troupes sur pied durant la paix; & le prince même n'avoit point de garde.

Avec des moyens si bornés au dedans,

la nation ne devoit guere s'étendre par des colonies. Cependant elle en fonda , qui jeterent de profondes racines de prospérité. Ces établissemens durent leur origine à des événemens , dont la cause avoit des sources bien éloignées dans le passé.



CHAPITRE XXXVII.

Causes qui hâterent la population des isles Angloises.

QUAND on connoît l'histoire & la marche du gouvernement Anglois , on fait que l'autorité royale ne fut longtemps balancée , que par un petit nombre de grands-propriétaires, appelés barons. Ils opprimoient continuellement le peuple , dont la plus grande partie étoit avilie par l'esclavage ; & ils luttoient sans cesse contre la couronne , avec plus ou moins de succès , suivant le caractère des chefs, & le hasard des circonstances. Ces querelles politiques faisoient verser des torrens de sang.

Le royaume étoit épuisé par des guerres intestines de deux cents ans, lorsque

Henri VII en prit les rênes au sortir d'un champ de bataille, où la nation, divisée en deux camps, avoit combattu pour se donner un maître. Ce prince habile profita de la lassitude où de longues calamités avoient laissé ses sujets, pour étendre l'autorité royale, dont l'anarchie du gouvernement féodal n'avoit jamais pu fixer les limites, en les resserrant sans cesse. Il étoit secondé, dans cette entreprise, par la faction qui lui avoit mis la couronne sur la tête, & qui étant la moins nombreuse, ne pouvoit espérer de se maintenir dans les principaux emplois où elle se voyoit élevée, qu'en appuyant l'ambition de son chef. On donna de la solidité à ce plan, en autorisant pour la première fois la noblesse, à aliéner ses terres. Cette faveur dangereuse, jointe à l'attrait du luxe qui perçoit en Europe, produisit une grande révolution dans les fortunes : les fiefs immenses des barons se dissipèrent par degrés, & les possessions des communes s'étendirent.

Les droits, qui suivent les terres, s'étant divisés avec les propriétés, il n'en fut que plus difficile de réunir les volontés & les forces de plusieurs, contre l'autorité d'un seul. Les monarques profitèrent de cette époque favorable à leur

agrandissement, pour gouverner sans obstacle & sans contradiction. Les seigneurs déchus, craignirent un pouvoir qu'ils avoient renforcé de toutes leurs pertes. Les communes se crurent assez honorées d'imposer les taxes nationales. Le peuple un peu soulagé de son joug par ce léger mouvement dans la constitution, toujours borné dans l'étroite enceinte de ses idées, au soin de ses affaires ou de ses travaux, étoit dégoûté des séditions par le dégât & les misères qui l'en punissoient. Ainsi, lorsque les yeux de la nation cherchoient le souverain pouvoir qui s'étoit égaré dans la confusion des guerres civiles, le monarque seul arrêtoit tous les regards. La majesté du trône, qui concentroit sur lui toute sa splendeur, sembloit la source de l'autorité, dont elle ne devoit être que le signe visible & l'organe permanent.

Telle étoit la situation de l'Angleterre, lorsque Jacques I y fut appelé d'Ecosse, comme seul héritier de deux royaumes, que son avènement réunit sous la même main. Une noblesse inquiète, agitant de ses fureurs ses barbares vassaux, avoit mis le trouble & le feu des séditions, dans ces montagnes du nord, qui partageoient l'isle en deux états. Le monarque avoit pris, dès son enfance, autant

d'éloignement pour l'autorité limitée, que le peuple avoit conçu d'horreur pour le despotisme de la monarchie absolue. Celle-ci régnoit dans toute l'Europe : égal des autres souverains, comment le nouveau roi n'auroit-il pas ambitionné le même pouvoir ? Ses prédécesseurs en avoient joui, depuis un siècle, en Angleterre même. Mais il ne voyoit pas que c'étoit un bonheur, dont ils avoient été redevables à l'habileté de leur politique, ou à la faveur des conjonctures. Ce prince théologien, croyant tenir tout de Dieu, rien des hommes, voyoit en lui seul l'esprit de raison, de sagesse, de conseil ; & sembloit s'attribuer l'infailibilité, que la réformation, dont il suivoit les dogmes sans les aimer, avoit ôtée aux papes. Ces faux principes, qui feroient du gouvernement un mystère de religion, d'autant plus révoltant qu'il porteroit à la fois sur les opinions, les volontés & les actions, s'étoient si fort enracinés dans son esprit, avec tous les autres préjugés d'une mauvaise éducation, qu'il ne pensoit pas même à les appuyer d'aucune des ressources humaines de la prudence ou de la force.

Rien ne s'accordoit moins que ce système, avec la disposition générale des

esprits. Tout s'agitoit au dedans & au dehors. La naissance de l'Amérique avoit hâté la maturité de l'Europe. La navigation embrassoit le globe entier. La communication entre les peuples alloit être le fléau des préjugés; elle ouvroit une porte à l'industrie & aux lumieres. Les arts mécaniques & libéraux s'éten-
doient, & marchaient à leur perfection par le luxe. La littérature prenoit les ornements du goût. Les sciences acquéroient la solidité que donne l'esprit calculeur du commerce. La politique agrandissoit la sphere de ses vues. Cette fermentation universelle élevoit, exaltoit les idées des hommes. Bientôt tous les corps qui formoient le colosse monstrueux du gouvernement gothique, endormis depuis plusieurs siècles dans la léthargie de l'ignorance, commencerent de toutes parts à se remuer, à former des entreprises. Dans le continent, où le prétexte de la discipline avoit enfanté des armées mercenaires, la plupart des princes acquirent une autorité sans bornes, opprimant leurs peuples par la force ou par l'intrigue. En Angleterre, l'amour de la liberté, si naturel à l'homme qui se sent ou qui pense, excité dans le peuple par les novateurs en matiere de religion;

réveillé dans les esprits cultivés par un commerce familier avec les grands écrivains de l'antiquité, qui puisèrent dans la démocratie le sublime de la raison & du sentiment : cet amour de la liberté alluma dans les cœurs généreux la haine excessive d'une autorité sans limites. L'ascendant que fut prendre & conserver Elisabeth, par une prospérité de quarante ans, retint cette inquiétude, ou la détourna vers des entreprises utiles à l'état. Mais on ne vit pas plutôt une branche étrangère sur le trône, & le sceptre dans les mains d'un monarque peu redoutable par la violence même de ses prétentions, que la nation revendiqua ses droits, & conçut l'ambition de se gouverner.

Alors éclatèrent des disputes vives, entre la cour & le parlement. Les deux pouvoirs sembloient essayer leurs forces, en se choquant continuellement. Le prince prétendoit qu'on lui devoit une obéissance purement passive, & que les assemblées nationales ne servoient que d'ornement, & non de base à la constitution. Les citoyens réclamoient avec chaleur contre ces principes, toujours foibles dès qu'ils sont discutés, & soutenoient que le peuple faisoit l'essence du gouvernement, autant & plus que le monarque. L'un est

la matiere , l'autre la forme. Or, la matiere peut & doit changer de forme , pour sa conservation. La loi suprême est le salut du peuple , & non du prince ; le roi peut mourir , la monarchie périr , & la société subsister sans monarque & sans trône. Ainsi raisonnoient les Anglois , dès l'aurore de la liberté. On se chicanoit , on se contrarioit , on se menaçoit. Jacques finit sa carrière au milieu de ces débats , laissant à son fils ses droits à discuter , avec la résolution de les étendre.

L'expérience de tous les âges a prouvé que la tranquillité qui naît du pouvoir absolu , refroidit les esprits , abat le courage , retrécit le génie , jette une nation entière dans une léthargie universelle. Le mouvement des législations qui tendent à la liberté , est , au contraire , irrégulier & rapide : c'est une fièvre continue , tantôt plus , tantôt moins forte , mais toujours convulsive.

L'Angleterre l'éprouva dans les premiers temps de l'administration de Charles I , moins pédant , mais aussi avide d'autorité que son pere. La division commencée entre le roi & le parlement , s'empara de toute la nation. La haute noblesse , celle du second ordre , qui étoit la plus riche , craignant de se voir

confondue avec le vulgaire , embrassa le parti du monarque , dont elle recevoit ce lustre emprunté , qu'elle lui rend toujours par une servitude volontaire & vénale. Comme ils possédoient encore la plupart des grandes terres , ils attachèrent à leur cause presque tous les peuples des campagnes , qui naturellement aiment le prince , parce qu'ils sentent qu'il doit les aimer. Londres & les villes considérables , à qui le gouvernement municipal donne un esprit républicain , se déclarèrent pour le parlement , entraînant avec elles les commerçants , qui , ne s'estimant pas moins que ceux de la Hollande , aspiraient à la liberté de cette démocratie.

Du sein de ces dissensions , sortit la guerre civile la plus vive , la plus sanglante , la plus opiniâtre , dont l'histoire ait conservé le souvenir. Jamais le caractère Anglois ne s'étoit développé d'une manière si terrible. Chaque jour éclaircit de nouvelles fureurs , qu'on croyoit poussées au dernier excès , & qui étoient effacées par d'autres encore plus atroces. Il sembloit que la nation touchoit à son dernier terme , & que tout Breton avoit juré de s'ensevelir sous les ruines de sa patrie.

CHAPITRE XXXVIII.

Par quels hommes furent peuplées les isles Angloises?

DANS l'embrasement universel, des esprits moins ardents chercherent un refuge paisible vers les isles de l'Amérique, dont la nation Angloise venoit de s'emparer. La tranquillité qu'ils y trouverent, multiplia les émigrations. A mesure que l'incendie gaignoit la métropole, on vit les colonies s'accroître & se peupler. Aux citoyens qui fuyoient les factions, se joignirent bientôt les royalistes opprimés par les républicains, dont les armes avoient enfin prévalu.

Sur les traces des uns & des autres, on vit passer au nouveau monde ces hommes inquiets, pleins de feu, à qui de fortes passions donnent de grands desirs, inspirent des projets vastes ; qui bravent les dangers, les hasards & les travaux, dont ils ne voient que deux issues, la mort ou la fortune ; qui ne connoissent que les extrêmes de l'opulence, ou de la misère ; également propres à renverser

ET POLITIQUE. *Liv. XIV.* 287
ou à servir la patrie , à la dévaster ou à l'enrichir.

Les isles furent encore l'asyle des négociants que le malheur de leurs affaires , ou les poursuites de leurs créanciers avoient réduits à l'indigence & plongés dans l'oïveté. Forcés de manquer à leurs engagements , cette disgrâce fut pour eux la route de la prospérité. Après quelques années , on les vit rentrer avec éclat , & monter à la plus haute considération , dans les provinces d'où l'ignominie & un abandon universel les avoient bannis.

Cette ressource étoit encore plus nécessaire à de jeunes gens que la première effervescence de l'âge des plaisirs avoit entraînés dans les excès de la débauche & du dérangement. S'ils n'avoient pas quitté leur pays , la honte & le décri , qui ne manquent jamais de flétrir l'ame , les auroient empêché d'y recouvrer les bonnes mœurs & l'estime publique. Mais dans une nouvelle terre , où l'expérience du vice pouvoit devenir pour eux une leçon de sagesse , où ils n'avoient à effacer aucune impression de leurs fautes , ils trouverent , après le naufrage , une planche qui les ramena au port. Leur travail répara les désordres de leur conduite ; & des hommes sortis de l'Europe en bri-

gands qui la déshonoroient , y retournerent honnêtes , & furent d'utiles citoyens.

Tous ces divers colons eurent à leur disposition , pour défricher & cultiver leurs terres , les scélérats des trois royaumes d'Angleterre , qui , pour des crimes capitaux , avoient mérité la mort ; mais que par un esprit de politique humaine & raisonnée , on faisoit vivre & travailler pour le bien de la nation. Transportés aux isles , où ils devoient passer un certain nombre d'années dans l'esclavage , ces malfaiteurs contracterent , dans les fers , le goût du travail , & des habitudes qui les remirent sur la voie de la fortune. On en vit qui , rendus à la société par la liberté , devinrent cultivateurs , chefs de famille , & propriétaires des meilleures habitations : tant cette modération dans les loix pénales , si conforme à la nature humaine qui est foible & sensible , capable du bien même après le mal , s'accorde avec l'intérêt des états civilisés !



CHAPITRE XXXIX.

Sous quelle forme d'administration s'établirent les isles Angloises ?

C EPENDANT l'isle métropolitaine étoit trop occupée de ses dissensions domestiques , pour songer à donner des loix aux isles de sa dépendance ; & les colons n'avoient pas assez de lumieres pour combiner eux-mêmes une législation propre à une société naissante. A mesure que la guerre civile épuroit le gouvernement de l'Angleterre , ses colonies sortant des entraves de l'enfance , formerent leur constitution sur le modele de leur mere. Dans chacun de ces établissemens séparés , un chef représente le roi ; un conseil tient lieu des pairs ; & les députés des différens quartiers composent la chambre des communes. L'assemblée générale fait les loix , regle les impôts , juge de l'administration. L'exécution appartient au gouverneur , qui décide aussi provisoirement sur les affaires qui n'ont pas été prévues ; mais avec le conseil , & à la pluralité des voix. Quoique

les membres de ce corps lui doivent leur rang, ils ne lui vendent pas leur opinion, de peur de s'exposer au ressentiment de l'assemblée générale qui a le droit exclusif de les destituer.

La Grande - Bretagne , pour concilier ses intérêts avec la liberté de ses colonies, a voulu qu'on n'y pût faire aucune loi qui contrariât les siennes. Les chefs qu'elle y envoie commander en son nom, jurent avant de partir, qu'ils ne souffriront pas qu'on donne la moindre atteinte à cette maxime fondamentale. Ce serment doit empêcher les commandants de trahir la métropole en faveur des isles, qui, chargées de régler, de payer les appointements d'un gouverneur, peuvent mesurer leurs libéralités sur sa complaisance.

D'un autre côté, cette sorte de dépendance tempère l'orgueil du commandant, & doit en réprimer la tyrannie. Les commissaires des plantations ont souvent attaqué, devant le parlement, une prérogative qui resserroit leur autorité. Malgré les inconvénients qui pouvoient en résulter, il a toujours respecté ce droit sage-ment établi. Craignant avec raison la cupidité qui fait franchir les mers, il a décerné contre les hommes en place qui violeroient les loix des colonies, les pei-

ET POLITIQUE. *Liv. XIV.* 291
nes infligées en Angleterre aux infrac-
teurs des libertés nationales.

Ce n'étoit pas assez de ces précautions pour la sûreté des colons, que la nation chérit & protège, comme les enfants de ses enfants. Chaque colonie a un ou plusieurs députés dans la métropole. Leurs fonctions sont importantes. Elles tendent à prévenir les abus du pouvoir des commandants, à solliciter le corps législatif pour l'amélioration & la défense des établissements dont ils représentent les droits & les besoins; à combiner l'intérêt particulier du commerce de la colonie, avec l'utilité générale de la nation. Ces agents font à Londres ce que les députés du peuple font au parlement. Ils soutiennent la cause des provinces éloignées. Malheur à l'état, s'il devenoit sourd au cri des représentants, quels qu'ils soient. Les comtés se soulèveroient en Angleterre; les colonies se détacheroient en Amérique; les trésors des deux mondes seroient perdus pour cette île, à qui la nature a donné pour apanage l'empire de la mer.

Sous quel gouvernement plus doux & plus sage pourroient vivre des Anglois, qui, des îles du nouveau monde, tiennent à leur patrie par les liens du sang,

& par les nœuds du besoin ? Aussi ces colons , transplantés sur des rivages étrangers , ont-ils sans cesse les yeux attachés sur une mère qui veille à leur conservation. Semblable à l'aigle qui ne perd jamais de vue le nid de ses aiglons , Londres voit , du sommet de sa tour , ses colonies croître & prospérer sous ses regards attentifs. Ses innombrables vaisseaux , couvrant de leurs voiles orgueilleuses un espace de deux mille lieues , lui forment comme un pont sur l'Océan , pour communiquer sans relâche d'un monde à l'autre. Avec de bonnes loix qui maintiennent ce qu'elles ont établi , elle n'a pas besoin , pour garder ses possessions éloignées , de troupes réglées qui sont toujours un fardeau pesant & ruineux. Deux corps très-foibles , fixés à Antigua & à la Jamaïque , suffisent à une nation qui peut transporter à tous moments ses soldats où le danger les appelle !

Par ces soins bienfaisants , qu'une politique éclairée puisa dans l'humanité même , les isles Angloises furent bientôt heureuses , mais peu riches. Leur culture se bornoit au tabac , au coton , au gingembre , à l'indigo. Quelques colons entreprenants allèrent chercher au Brésil des cannes à sucre. Elles multiplierent prodigieusement.

gieusement, mais sans beaucoup d'utilité. On ignoroit l'art de mettre à profit cette précieuse plante, & on n'en tiroit qu'un foible & mauvais produit que l'Europe rejetoit ou n'acceptoit qu'au plus vil prix. Une suite de voyages à Fernambuc apprit à cultiver le trésor qu'on y avoit enlevé ; & les Portugais, qui, jusqu'alors, avoient seuls fourni le sucre, eurent, en 1650, dans un allié dont l'industrie leur sembloit précaire, un rival qui devoit s'approprier un jour toutes leurs richesses.

Cependant la métropole n'avoit qu'une part extrêmement bornée aux prospérités de ses colonies. Elles envoyoient elles-mêmes directement leurs denrées dans toutes les contrées de l'univers où elles espéroient de les mieux débiter ; & elles recevoient indistinctement dans leurs ports les navigateurs de toutes les nations. Cette liberté illimitée devoit faire passer ce commerce, presque tout entier, dans les mains du peuple, qui, à raison du bas prix de l'intérêt de son argent, de l'abondance de ses capitaux, du nombre de ses navires, de la médiocrité de ses droits d'entrée & de sortie, pouvoit faire de meilleures conditions, acheter plus cher, & vendre au plus bas prix. La Hollande étoit ce peuple. Elle réunissoit tous

les avantages d'une armée supérieure qui ; toujours maîtresse de la campagne , a toutes ses opérations libres. Elle s'empara bientôt du profit de tant de productions , qu'elle n'avoit ni plantées , ni moissonnées. On voyoit , dans les isles Angloises , dix de ses vaisseaux pour un navire Anglois.

Ce désordre avoit peu occupé la nation durant le temps que les guerres civiles l'avoient bouleversée ; mais aussi - tôt qu'eurent cessé ces troubles & ces orages , qui l'avoient conduite au port par la violence même des vents & des courants , elle jeta ses regards au dehors. Elle vit que ceux de ses citoyens , qui s'étoient comme sauvés dans le nouveau monde , feroient perdus pour l'état , si les étrangers , qui dévoroient le fruit de ces colonies , n'en étoient exclus. Cette réflexion approfondie & méditée fit éclore , en 1651 , ce fameux acte de navigation , qui , n'ouvrant qu'au pavillon Anglois l'entrée des isles Angloises , en devoit faire exporter directement toutes les productions , dans les pays soumis à la nation. Le gouvernement , qui pressentoit & bravoit les inconvénients de cette exclusion , n'envisageant l'empire que comme un arbre , crut devoir faire refluer

vers le tronc, des sucres qui se portoiens avec trop d'abondance dans quelques branches.

Ce fut pourtant un bonheur pour l'Angleterre, de ne pouvoir pas exiger à la rigueur l'observation de cette loi gênante. Une sorte de relâchement, dans son exécution, laissa le temps aux colonies d'accroître les plantations de leurs sucres, par une certaine facilité de les débiter. On les vit s'élever sensiblement sur les ruines des cultures Portugaises. Elles firent de si grands progrès dans l'espace de neuf ans, qu'en 1660, où la loi crut pouvoir exercer impunément toute sa sévérité, les Anglois se voyoient les maîtres du commerce des sucres dans toute l'Europe, excepté dans la Méditerranée, qui, à cause de l'acte de réexportation que l'acte de navigation occasionoit, étoit restée fidelle à leur concurrent. Il est vrai que, pour acquérir cette supériorité, ils avoient été obligés de baisser extrêmement les prix; mais l'abondance des récoltes les dédommageoit avantageusement de ce sacrifice nécessaire. Si le spectacle de la fortune de l'Angleterre encourageoit d'autres nations à cultiver, du moins pour leur consommation, elle s'ouvroit de nouveaux débouchés qui rem-

plissoient le vuide des anciens. Le seul malheur qu'elle éprouva dans une longue suite d'années, ce fut de voir beaucoup de ses cargaisons enlevées & vendues à vil prix par des corsaires François. Le cultivateur en ressentoit le double inconvénient de perdre une partie de ses sucres, & de n'en débiter l'autre qu'au dessous de sa valeur.



CHAPITRE XL.

Comment diminua la prospérité des isles Angloises ?

MALGRÉ ces pirateries passagères, que le calme de la paix faisoit toujours cesser, la culture s'accrut de plus en plus dans les isles Angloises. Des états, qui passent pour exacts, témoignent que vers l'an 1680, elles n'envoyoient annuellement en Europe que 30,000 barriques de sucre, chacune du poids de douze cents livres. Leurs expéditions de 1708, jusqu'en 1718, furent, par année, de 53,439. Depuis 1718 jusqu'en 1727, elles monterent à 68,931, & à 93,889 les six années suivantes. Mais, depuis 1733 jusqu'en 1737, elles descendirent à 75,695 ; & , les années suivantes, elles se fixerent à 70,000 barriques.

D'où venoit cette diminution ? De la France. Ce royaume, qui, par sa situation locale, & par le génie actif de ses habitants, devroit être le premier à tout entreprendre, se trouve, par les entraves de son gouvernement, le dernier à s'inf-

traire de ses avantages & de ses intérêts. La France reçut d'abord son sucre des Anglois, comme elle en a depuis reçu ses lumieres : ensuite elle en fabriqua pour sa consommation ; & , en 1716, elle comença à en porter aux étrangers. La qualité supérieure de son sol, l'avantage d'exploiter des terres neuves, l'économie forcée de ses cultivateurs encore pauvres ; tout se réunissoit pour la mettre en état d'offrir sa production à un prix plus bas que ces concurrents. Cet avantage, le plus grand qu'on puisse avoir en commerce, lui valut une préférence décidée dans tous les marchés. A mesure que sa denrée se multiplioit, son rival voyoit refuser la sienne, qui étoit plus chere. La décadence fut si rapide, qu'un peuple qui avoit alimenté de sucre la plus grande partie de l'Europe, & qui, en 1719, en vendoit encore à l'étranger 19, 202 barriques, n'en vendoit plus en 1733, que 77, 155, 211 en 1737, & en 1740 n'en vendoit plus du tout.

Les isles Angloises n'avoient pas attendu que la révolution fût entiere, pour former des plaintes. Dès 1731, elles s'étoient adressées au sénat de la nation, pour l'engager à prévenir par ses soins la perte d'un commerce qui étoit déjà perdu.

Leurs prières firent d'abord peu d'impression. On étoit assez généralement persuadé que les terres des colonies étoient usées ; & le parlement lui-même avoit adopté ce préjugé, sans considérer que , si le sol n'avoit plus cette fécondité extraordinaire qui se manifeste dans les terrains nouvellement défrichés , il lui restoit toujours ce degré de fertilité que la terre perd rarement par la continuité de la culture , à moins que des fléaux ou des écarts de la nature ne changent sa substance. Lorsqu'on l'eut éclairé par des états qui démontroient que les dernières récoltes étoient plus considérables que les anciennes , il parut vouloir s'occuper des moyens de rétablir la fortune publique.

L'économie politique du commerce consiste à vendre à meilleur marché que ses rivaux. Les isles Angloises le pouvoient , avant que la métropole eût mis à son profit , en 1663 , une imposition de quatre & demi pour cent sur les sucres qui fortoient de la Barbade ; tribut qui ne tarda pas à se répandre sur ceux des autres établissemens. Cependant l'abondance de la denrée empêcha quelque temps de succomber à ce fardeau. Mais le besoin des colonies les ayant réduites depuis à

se surcharger elles mêmes de nouvelles taxes, elles ne purent soutenir une concurrence qui devenoit tous les jours plus vive ; & , par-tout , elles se virent sensiblement supplantées. Peut-être les eût on retirées de cet état fâcheux , en supprimant le droit de quatre & demi pour cent, & en sacrifiant , à leur administration locale , les impôts énormes que paient leurs productions à leur entrée dans la Grande-Bretagne. Mais l'étendue de ses dépenses , & la masse de la dette nationale , ne lui permettant pas sans doute une semblable générosité , le gouvernement crut faire assez de donner aux colons , en 1739 , la liberté d'envoyer directement leur sucre dans tous les ports de l'Europe. L'effort qu'il fit en dérogeant ainsi à l'acte de navigation , fut inutile. Les François continuèrent à régner dans tous les marchés ; & les colonies Angloïses furent réduites à fournir à la consommation de l'empire Britannique , qui ne passoit pas douze mille barriques au commencement du siècle , & qui , en 1755 , étoit de soixante-dix milles.

CHAPITRE XLI.

Etablissement des Anglois à la Barbade.

L'ANGLETERRE devoit ce produit aux anciennes possessions qu'elle avoit dans l'archipel de l'Amérique. L'isle de la Barbade, qui est située au vent de toutes les autres, ne paroïssoit pas avoir été habitée, même par des sauvages, lorsque quelques Anglois, partis de Saint-Christophe, allerent s'y établir vers l'an 1629. Ils la trouverent couverte d'arbres si gros & si durs, qu'il falloit, pour les abattre, un caractère, une patience, & des besoins peu communs. La terre fut bientôt libre de ce fardeau, ou dépouillée de cet ornement; car il est douteux si la nature n'embellit pas mieux son ouvrage que la main de l'homme qui change tout pour lui seul. Des citoyens, las de voir couler le sang de leur patrie, se hâterent de peupler ce séjour étranger. Tandis que les autres colonies étoient plutôt dévastées que cultivées, par des vagabonds que la misere & le libertinage avoient bannis de leurs foyers, la Barbade rece-

voit tous les jours de nouveaux habitants , qui lui apportoit , avec des capitaux , du goût pour l'occupation , du courage , de l'activité , de l'ambition ; ces vices & ces vertus qui font le fruit des guerres civiles.

Avec ces moyens , une île , qui n'a pas plus de huit lieues de longueur sur quatre de largeur , parvint à une population de cent mille ames , à un commerce qui occupoit quatre cents navires de cent cinquante tonneaux chacun. Tel étoit l'état de sa prospérité en 1676 , qui fut l'époque de sa vraie grandeur. Jamais la terre n'avoit vu se former un si grand nombre de cultivateurs dans un si petit espace , ni créer tant de riches productions en si peu de temps. Les travaux , dirigés par des Européens , étoient supportés par des esclaves achetés en Afrique , ou même élevés en Amérique. Cette dernière espece de barbarie étoit un appui ruineux pour un nouvel édifice ; elle faillit en causer le renversement.

Des Anglois , débarqués sur les côtes du continent pour y faire des esclaves , furent découverts par les Caraïbes , qui servoient de butin à leurs courses. Ces sauvages fondirent sur la troupe ennemie , qu'ils mirent à mort ou en fuite. Un

jeune homme , long-temps poursuivi , se jeta dans un bois. Une Indienne l'ayant rencontré , sauva ses jours , le nourrit secrètement , & le reconduisit , après quelque temps , sur les bords de la mer. Ses compagnons y attendoient à l'ancre ceux qui s'étoient égarés : la chaloupe vint le prendre. Sa libératrice voulut le suivre au vaisseau. Dès qu'ils furent arrivés à la Barbade , le monstre vendit celle qui lui avoit conservé la vie , qui lui avoit donné son cœur , avec tous les sentiments & tous les trésors de l'amour. Pour réparer l'honneur de la nation Angloise , un de ses poëtes a dévoué lui-même à l'horreur de la postérité , ce monument infame d'avarice & de perfidie. Plusieurs langues l'ont fait détester des nations.

Les Indiens , qui n'étoient pas assez hardis pour entreprendre de se venger , communiquèrent leur ressentiment aux negres , qui avoient encore plus de motifs , s'il étoit possible , de haïr les Anglois. D'un commun accord , les esclaves jurèrent la mort de leurs tyrans. Cette conspiration fut conduite avec tant de secret , que la veille de l'exécution la colonie étoit sans défiance. Mais , comme si la générosité devoit toujours être la vertu des malheureux , un des chefs du com-

plot en avertit son maître. Des lettres ; aussi tôt répandues dans toutes les habitations , arriverent à temps. On arrêta la nuit suivante les esclaves dans leurs loges ; les plus coupables furent exécutés dès le point du jour , & cet acte de sévérité fit tout rentrer dans la soumission.

Elle ne s'est pas démentie depuis ; & cependant la colonie a vu s'anéantir plus de la moitié de ses exportations. Son luxe , quelques maladies contagieuses , des ouragans destructeurs , l'émigration d'un grand nombre de ses habitants qui ont passé dans d'autres îles , ou dans le continent de l'Amérique septentrionale , la détérioration de son terrain auquel les engrais sont devenus nécessaires , la concurrence d'une nation rivale qui a eu le bonheur de rencontrer un meilleur sol ; toutes ces causes réunies ont amené la révolution.

Actuellement la Barbade n'a que trente mille esclaves , occupés à fumer la terre avec du varech , plante marine que le flux porte à la côte. C'est dans ce varech que sont plantées les cannes à sucre. La terre n'y sert pas beaucoup plus à la production , que les caisses dans lesquelles sont mis les orangers en Europe. Quinze mille barriques de sucre brut forment le pro-

duit de cette pénible culture. Elles sont portées en Angleterre, où elles sont vendues environ 6, 750, 000 livres. Les eaux-de-vie, qui peuvent faire un objet de 800, 000 livres, passent dans l'Amérique septentrionale.

La colonie de la Barbade est la seule commerçante que les Anglois aient aux isles du vent. Presque tous les vaisseaux négriers, qui viennent d'Afrique, y abordent. Si le prix qu'on offre aux navigateurs ne convient pas, ils passent ailleurs; mais il est rare qu'ils ne fassent pas leur vente à la Barbade. Le prix ordinaire des esclaves est de huit à neuf cents livres, suivant la nation & l'espece dont ils sont. On ne distingue jamais dans ce marché ni l'âge, ni le sexe; c'est le prix commun de toute une cargaison; on ne compte que les têtes. Le paiement se fait en lettres de change sur Londres, à quatre-vingt-dix jours de vue.

Ces negres que les négociants ont achetés en gros, ils les vendent en détail dans l'isle même, ou dans les autres isles Angloises. Le rebut de cette vente est introduit en fraude dans les isles Espagnoles ou Françoises. Ces liaisons faisoient circuler autrefois cinq à six millions à la Barbade. L'argent qui s'y trouve encore

aujourd'hui, mais en moindre quantité, est presque tout étranger, regardé comme marchandise, & ne se prend qu'au poids. La marine, qui appartient en propre à cet établissement, consiste en un assez grand nombre de bateaux nécessaires pour ses diverses correspondances, & en une quarantaine de chaloupes employées à la pêche du poisson volant. La nature & l'art se sont réunis pour fortifier cette île. Des écueils dangereux rendent inaccessible les deux tiers de sa circonférence; & sur la partie de côte qui peut être abordée, on a tiré des lignes, défendues de distance en distance par des forts munis d'une artillerie redoutable. Ainsi la Barbade peut encore se faire respecter de ses voisins en temps de guerre, & s'en faire rechercher dans la paix. Elle offre un fonds solide, une base, du moins pour la plus riche des cultures; un entrepôt commode pour le trafic des esclaves; plus de revenu, de population, de commerce & de forces, qu'on ne le devoit attendre de son peu d'étendue, en la comparant sur-tout avec d'autres îles voisines. Antigua, presque aussi grande, n'a ni les mêmes ressources, ni la même importance.

CHAPITRE XLII.

Établissement des Anglois à Antigoa.

CETTE isle , qui se borne à vingt milles de long sur une largeur considérable , fut trouvée tout-à-fait déserte par le petit nombre des François qui s'y réfugièrent , lorsqu'en 1629 ils furent chassés de Saint-Christophe par les Espagnols. Le défaut de sources qui , sans doute , avoit empêché les sauvages de s'y établir , en fit sortir les nouveaux réfugiés , aussi-tôt qu'ils purent regagner leurs premières habitations. Quelques Anglois , plus entreprenants que les François & les Caraïbes , se flatterent de surmonter ce grand obstacle , en recueillant dans des citernes l'eau de pluie ; & ils s'y fixerent. On ignore en quelle année précisément fut commencé cet établissement ; mais il est prouvé qu'au mois de janvier 1640 , on y voyoit une trentaine de familles.

Ce nombre n'étoit guere augmenté , lorsque le lord Willoughby , à qui Charles II venoit d'accorder la propriété d'Antigoa , comme son pere avoit donné au-

trefois celle de la Barbade au comte de Carlisle, y fit passer à ses frais, en 1666, un assez grand nombre d'habitants. Le tabac, l'indigo, le gingembre, qui seuls les occupoient, ne les auroient jamais vraisemblablement enrichis, si le colonel Codrington n'eût porté, en 1680, dans l'isle, qui étoit rentrée au domaine de la nation, une source de prospérité dans la culture du sucre. Celui qu'elle produisit d'abord, fut noir, âcre & grossier. On le dédaignoit en Angleterre; & il ne trouvoit des débouchés qu'en Hollande & dans les villes anseatiques, où il se vendoit beaucoup moins que celui des autres colonies. Le travail plus opiniâtre, l'art plus ingénieux que la nature n'est rebelle, ajouterent à ce sucre tout ce qui lui manquoit de perfection & de prix. L'isle en fournit huit mille barriques; fruit unique des labeurs de quinze ou seize mille noirs.

L'abus de l'autorité, si commun chez la plupart des nations, mais si rare chez les Anglois, se fit cruellement sentir à Antigua; & ce ne fut pas impunément. Son gouverneur, le colonel Parck, bravant également les loix, les mœurs & les bienfaisances, ne connoissoit ni frein, ni mesure. Les membres du conseil, hors

d'état de réprimer des excès qu'ils détestoient, sommerent, en 1710, les colons de protéger leurs représentants, de défendre la fortune publique, & de mettre fin à tant de calamités. Aussi-tôt on prend les armes; le tyran est attaqué dans sa maison, & meurt percé de plusieurs coups. Son cadavre, jeté nu dans la rue, est mutilé par ceux dont il avoit déshonoré la couche. La métropole, plus touchée des droits sacrés de la nature, que jalouse de son autorité, détourne les yeux d'un attentat que sa vigilance auroit dû prévenir, mais dont l'équité ne lui permettoit pas de tirer vengeance. Ce n'est que la tyrannie, qui, après avoir excité la rebellion, veut l'éteindre dans le sang des opprimés. Le machiavélisme, qui enseigne aux princes l'art de se faire craindre & détester, leur ordonne d'étouffer les victimes dont les cris importunent. L'humanité prescrit aux rois la justice dans la législation, la douceur dans l'administration, la modération pour ne pas occasioner les soulèvements, & la clémence pour les pardonner. La religion ordonne l'obéissance aux peuples; mais avant tout, Dieu commande aux princes l'équité. S'ils y manquent, cent

mille bras, cent mille voix s'élèveront contre un seul homme au jugement du ciel & de la terre. Les isles de l'Amérique ont vengé quelquefois l'autorité des rois & le droit des peuples, contre les gouverneurs, qui, par une double trahison, abusoient du nom du prince pour opprimer une nation. Antigoa sera célèbre dans l'histoire, par cet exemple terrible de justice. Du reste, cette isle est trop bornée, mais Montserrat est encore moins considérable.



CHAPITRE XLIII.

Établissement des Anglois à Montserrat.

C'EST une île à laquelle les Espagnols, qui la reconnurent, en 1493, sans l'habiter, donnerent le nom d'une montagne de Catalogne, dont elle avoit la figure. Elle est presque ronde, & a environ neuf lieues de circonférence. Son terrain, excessivement inégal, est rempli de hauteurs arides, & de vallées que les eaux rendent fertiles. Les Anglois, qui y aborderent en 1632, ne se contenterent pas de troubler la tranquillité des nombreux sauvages qui l'habitoient; ils les chasserent. Cette barbarie ne produisit pas les avantages qu'on en attendoit. Les progrès de la colonie furent lents, & elle ne parvint à être quelque chose que vers la fin du siècle.

A cette époque, une ardeur qui n'eut point de cause particulière, s'empara de tous les esprits. Les petites cultures, qui avoient à peine fourni aux besoins les plus étroits & les plus pressants, furent toutes remplacées par le sucre. Dix mille

312 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE
esclaves en fabriquent annuellement cinq
mille barriques, quoique divers malheurs,
causés par les guerres & les éléments,
aient traversé de temps en temps l'indus-
trie des colons. Les chargements & les
déchargements se font difficilement dans
une isle qui n'a pas une bonne rade. Les
vaisseaux mêmes seroient en danger sur
ses côtes, si ceux qui les commandent
n'avoient l'attention, lorsqu'ils voient
approcher les gros temps, de prendre
le large, ou de se retirer dans les ports
voisins. Nevis est exposée au même in-
convénient.



CHAPITRE XLIV.

Établissement des Anglois à Nevis.

L'OPINION la plus généralement reçue est que cette isle fut occupée, en 1628, par les Anglois. Ce n'est proprement qu'une montagne très-haute & d'une pente douce, couronnée par de grands arbres. Les plantations regnent tout autour; & commençant au bord de la mer, elles s'élèvent presque jusqu'au sommet. Mais, à mesure qu'elles s'éloignent de la plaine, leur fertilité diminue, parce que leur sol devient plus pierreux. Cette isle est arrosée de nombreux ruisseaux. Ce feroient des sources d'abondance, si dans les temps d'orage ils ne se changeoient en torrens, n'entraînoient les terres, & ne détruisoient les trésors qu'ils ont fait naître.

La colonie de Nevis est un modele de vertu, d'ordre & de piété. Elle dut ces mœurs exemplaires aux soins paternels de son premier gouverneur. Cet homme unique excitoit, par sa propre conduite, tous les habitants à l'amour du travail,

à une économie raisonnable , à des délaſſemens honnêtes. Toutes les cultures , celle du ſucre en particulier , étoient heureuſement encouragées. Celui qui commandoit , ceux qui obéiſſoient , tous n'avoient pour regle de leurs actions que la plus rigide équité. Jamais on ne vit plus de concorde , de paix & de ſûreté. Les progrès de ce ſingulier établiſſement furent ſi conſidérables , que ſi l'on ſ'en rapporte à toutes les relations du temps , on y compta bientôt dix mille blancs & vingt mille noirs. Le calcul d'une pareille population dans une circonſérence de ſix lieues , fût-il exagéré , n'en ſuppoſe pas moins un effet extraordinaire , mais infaillible , de la proſpérité qui ſuit la vertu dans les ſociétés bien policées.

Cependant la vertu même ne met ni l'homme iſolé , ni les peuples , à l'abri des fléaux de la nature , ou des injures de la fortune. En 1689 , une affreufe mortalité moisſonna la moitié de cette heureuſe peuplade. Une eſcadre Françoisé y porta le ravage en 1706 , & lui ravit trois ou quatre mille eſclaves. L'année ſuivante , la ruine de cette iſle fut conſommée par le plus furieux ouragan dont on ait conſervé le ſouvenir. Depuis cette fuite de déſaſtres , elle ſ'eſt un peu re-

levée. On y compte encore huit mille noirs, qui donnent quatre mille barriques de sucre. Peut-être ceux qui s'affligent le plus de la destruction des Américains & de la servitude des Africains, seroient-ils un peu consolés, si les Européens étoient par-tout aussi humains que les Anglois l'ont été dans l'isle de Nevis, si les isles du nouveau monde étoient toutes aussi bien cultivées à proportion : mais la nature & la société voient peu de ces prodiges.

L'Angleterre ne tire aucune production de la Barboude, de l'Anguille, ni des Vierges. Quatre mille habitants, moitié libres, moitié esclaves, épars dans ces misérables établissemens, y élèvent quelques bestiaux, y cultivent quelques denrées comestibles, qu'ils vont vendre dans les colonies voisines. Heureusement leur pauvreté ne les empêche pas de jouir d'un gouvernement libre & séparé. Le chef de ces isles, comme ceux d'Antigoa, de Montserrat & de Nevis, n'est cependant que le député d'un capitaine-général qui réside à Saint-Christophe.

C H A P I T R E X L V.

Établissement des Anglois à Saint-Christophe.

C E fut le berceau de toutes les colonies Angloises & Françoises du nouveau monde. Les deux nations y arriverent le même jour, en 1625 ; elles se partagerent l'isle ; elles signerent une neutralité perpétuelle, elles se promirent des secours mutuels contre l'ennemi commun : c'étoit l'Espagnol, qui, depuis un siècle, envahissoit ou troubloit les deux hémisphères. Mais la jalousie divisa bientôt ceux que l'intérêt avoit unis. Le François vit avec chagrin prospérer les travaux de l'Anglois, qui, de son côté, souffroit impatiemment qu'un voisin oisif, dont toute l'occupation étoit la chasse ou la galanterie, cherchât à lui débaucher sa femme. Cette inquiétude réciproque enfanta bientôt des querelles, des combats, des dévastations ; mais sans projet de conquête. Ce n'étoient que des animosités de famille, auxquelles le gouvernement ne prenoit aucune part. Des inté-

rêts plus grands ayant allumé la guerre, en 1666, entre les deux métropoles. Saint-Christophe devint, pendant l'espace d'un demi-siècle, un théâtre de carnage. Le plus foible qui s'étoit vu obligé d'évacuer la colonie, ne tarδοit pas d'y revenir en force, autant pour venger ses défaites que pour recouvrer ses pertes. Cette alternative, si long-temps balancée de succès & de disgrâce, finit, en 1702, par l'expulsion des François, à qui le traité d'Utrecht ôta tout espoir de retour.

Ce sacrifice étoit médiocre alors, pour une nation qui n'avoit, pour ainsi dire, exercé dans cette possession, qu'un droit de chasse & de carnage. Sa population s'y réduisoit à 667 blancs de tout âge & de tout sexe, à 29 noirs libres, à 659 esclaves. 157 chevaux, 265 bêtes à cornes formoient tous ses troupeaux. Elle ne cultivoit qu'un peu de coton & d'indigo; elle n'avoit qu'une seule sucrerie.

Quoique l'Angleterre eût su, depuis long-temps, mieux faire valoir ses droits dans cette île, elle ne profita pas d'abord de la cession qui la lui laissoit tout entière. Sa conquête fut long-temps en proie à des gouverneurs avides, qui vendoient les terres à leur profit, ou qui les distribuoient à leurs créatures, sans pou-

voir garantir la durée de la vente ou de la concession, au delà du terme de leur administration. Le parlement d'Angleterre fit enfin cesser ce désordre. Il ordonna que toutes les terres fussent mises à l'encan, & que le prix en fût porté aux caisses de l'état. Depuis cette sage disposition, les possessions nouvelles furent cultivées comme les anciennes.

L'île, prise dans sa totalité, peut avoir soixante-dix milles de circonférence. Le centre en est occupé par un grand nombre de montagnes élevées & stériles. On voit éparées dans la plaine, des habitations agréables, propres, commodes, ornées d'avenues, de fontaines & de bosquets. Le goût de la vie champêtre, qui s'est plus conservé en Angleterre que dans les autres contrées de l'Europe civilisée, est devenu une sorte de passion à Saint-Christophe. Jamais on n'y sentit la nécessité de se réunir en petites assemblées, pour tromper l'ennui; & si les François n'y avoient laissé une bourgade où leurs mœurs regnent encore, on n'y connoitroit point cet esprit de société qui enfante plus de tracasseries que de plaisirs; qui, nourri de galanterie, aboutit à la débauche; qui commence par les joies de la table, & finit par les querelles du

jeu. Au lieu d'avoir ce simulacre d'union, qui n'est qu'un germe de division, les propriétaires Anglois vivent isolés, mais contents, l'ame & le front sereins comme le ciel tempéré, où ils respirent un air pur & salubre au milieu de leurs plantations, & parmi leurs esclaves qu'ils gouvernent sans doute en peres, puisqu'ils leur inspirent des sentiments généreux, & quelquefois héroïques. C'est à Saint-Christophe que l'amour & l'amitié se sont signalés par une tragédie, dont la fable & l'histoire n'avoient point encore fourni l'exemple.

Deux negres, jeunes, bien faits, robustes, courageux, nés avec une ame rare, s'aimoient depuis l'enfance. Associés aux mêmes travaux, ils s'étoient unis par leurs peines, qui, dans les cœurs sensibles, attachent plus que les plaisirs. S'ils n'étoient pas heureux, ils se consoloiient au moins dans leurs infortunes. L'amour, qui les fait toutes oublier, vint y mettre le comble. Une négresse, esclave comme eux, avec des regards plus vifs sans doute, & plus brûlants à travers un teint d'ébene que sous un front d'albâtre, alluma dans ces deux amis une égale fureur. Plus faite pour inspirer que pour sentir une grande passion, leur amante auroit ac-

cepté l'un ou l'autre pour époux ; mais aucun des deux ne vouloit la ravir, ne pouvoit la céder à son ami. Le temps ne fit qu'accroître les tourmens qui dévoreroient leur ame, sans affoiblir leur amitié, ni leur amour. Souvent leurs larmes couloient ameres & cuisantes, dans les embrassements qu'ils se prodiguoient à la vue de l'objet trop chéri qui les désespéroit. Ils se juroient quelquefois de ne plus l'aimer, de renoncer à la vie plutôt qu'à l'amitié. Toute l'habitation étoit attendrie par le spectacle de ces combats déchirants. On ne parloit que de l'amour des deux amis pour la belle négresse.

Un jour ils la suivirent au fond d'un bois. Là, chacun des deux l'embrasse à l'envi, la serre mille fois contre son cœur, lui fait tous les serments, lui donne tous les noms qu'inventa la tendresse ; & tout-à-coup, sans se parler, sans se regarder, ils lui plongent, à la fois, un poignard dans le sein. Elle expire ; & leurs larmes, leurs sanglots se confondent avec ses derniers sours. Ils rugissent. Le bois retentit de leurs cris forcenés. Un esclave accourt. Il les voit de loin qui couvrent de leurs baisers la victime de leur étrange amour. Il appelle ; on vient, & l'on trouve ces deux amis, qui, le poignard

à la main, se tenant embrassés sur le corps de leur malheureuse amante, baignés dans leur sang, expiroient eux-mêmes dans les flots qui ruisseloient de leurs propres blessures.

Ces amants, ces amis faisoient portion d'un troupeau de vingt-cinq mille negres destinés à fournir à l'Europe douze ou treize mille barriques de sucre. C'est au milieu de ces travaux paisibles, c'est dans cette condition avilissante, que naissent des actions dignes d'étonner l'univers. Malheur à celui que l'énergie de cet amour féroce ne fait pas frémir d'horreur & de pitié ! La nature l'a formé, non pas pour l'esclavage des negres, mais pour la tyrannie de leurs maîtres. Cet homme aura vécu sans commisération, il mourra sans consolation ; il n'aura jamais pleuré, jamais il ne sera pleuré. Mais il est temps de quitter Saint-Christophe, & de passer à la Jamaïque.



CHAPITRE XLVI.

Les Anglois chassent les Espagnols de la Jamaïque, & s'y établissent.

CETTE île qui est sous le vent des autres îles Angloises, & que la géographie a placée au nombre des grandes Antilles, décrit dans la mer une figure à peu près ovale, dont le grand diamètre a cent soixante-dix milles de longueur, & le plus petit soixante-dix milles au plus. Elle est coupée de plusieurs chaînes de montagnes, hautes, irrégulières, où des rochers affreux sont confusément entassés. Leur stérilité n'empêche pas qu'elles ne soient entièrement couvertes d'une prodigieuse quantité d'arbres de différentes espèces, dont les racines, pénétrant dans les fentes des rochers, vont chercher l'humidité que laissent des orages & des brouillards fréquents. Cette verdure perpétuelle, alimentée, embellie par une foule d'abondantes cascades, forme un printemps de toute l'année, & présente aux yeux enchantés le plus beau spectacle de la nature. Mais ces eaux,

qui tombant des sommets arides , versent la fécondité dans les plaines , ont un goût de cuivre désagréable & mal-sain. Heureusement ce défaut est compensé par la salubrité de l'air , le plus tempéré qu'on puisse respirer entre les deux tropiques , sous l'un & l'autre hémispheres.

Colomb découvrit , en 1494 , cette grande isle ; mais il n'y forma point d'établissement. Huit ans après , il y fut jeté par la tempête. La perte de ses vaisseaux le mettant hors d'état d'en sortir , il implora l'humanité des sauvages , & il en reçut tous les secours de la commisération naturelle. Mais ce peuple qui ne cultivoit uniquement que pour ses besoins , se laissa de nourrir des étrangers , qui l'exposèrent à mourir de disette ; & s'éloigna insensiblement de leur voisinage. Les Espagnols qui l'avoient déjà effarouché par des actes de violence , ne gardèrent plus de mesures avec les Indiens , & s'emportèrent jusqu'à prendre les armes contre un chef qu'ils accusoient de rigueur , pour n'avoir pas approuvé leur férocité. Colomb forcé de céder à leurs menaces , pour sortir d'une situation désespérée , profita d'un de ces phénomènes de la nature , où l'homme de génie trouve quel-

quefois des ressources pardonnables à la nécessité.

Le peu qu'il avoit acquis de connoissances astronomiques, l'instruisoit qu'il y auroit bientôt une éclipse de lune. Il fit avertir tous les caciques voisins de s'assembler, pour entendre de lui des choses importantes à leur conservation. Quand il fut au milieu d'eux, après leur avoir reproché la dureté avec laquelle ils les laissoient périr lui & ses compagnons : *Pour vous en punir, leur dit-il d'un air inspiré, le Dieu que j'adore va vous frapper de ses plus terribles coups. Dès ce soir, vous verrez la lune rougir, puis s'obscurcir, & vous refuser sa lumière. Ce ne sera que le prélude de vos malheurs, si vous vous obstinez à me refuser des vivres.*

A peine l'amiral a parlé, que ses prophéties s'accomplissent. La désolation est extrême parmi les sauvages. Ils se croient perdus, demandent grace, & promettent tout. Alors on leur annonce que le ciel, touché de leur repentir, appaise sa colère, & que la nature va reprendre son cours. Dès ce moment les subsistances arriverent de tous côtés, & Colomb n'en manqua plus jusqu'à son départ.

Ce fut dom Diegue, fils de cet homme,

extraordinaire, qui fixa les Espagnols à la Jamaïque. En 1509, il y fit passer de Saint-Domingue, soixante-dix brigands sous la conduite de Jean d'Esquibel. D'autres ne tarderent pas à les suivre. Tous sembloient n'aller dans cette île délicieuse & paisible, que pour s'y baigner dans le sang humain. Le glaive de ces barbares ne s'arrêta que lorsqu'il n'y resta pas un seul habitant, pour conserver la mémoire d'un peuple nombreux, doux, simple & bienfaisant. Pour le bonheur de la terre, ces exterminateurs ne devoient pas remplacer cette population. Auroient-ils voulu même se multiplier dans une île qui ne fournissoit pas de l'or? Leur cruauté fut sans fruit pour leur avarice; & la terre qu'ils avoient souillée de carnage, sembla se refuser aux efforts d'inhumanité qu'ils firent pour s'y établir. Tous les établissements élevés sur la cendre des naturels du pays tombèrent à mesure que le travail & le désespoir acheverent d'épuiser le reste des sauvages échappés aux fureurs des premiers conquérants. Celui de Sant-Iago de la Vega fut le seul qui se soutint. Les habitants de cette ville, plongés dans l'oïveté qui suit la tyrannie après la dévastation, se contentoient de vivre de quelques planta-

tions dont ils vendoient le superflu aux vaisseaux qui passaient sur leurs côtes. Toute la population de la colonie, concentrée au petit territoire qui nourrissoit cette race de destructeurs, étoit bornée à quinze cents esclaves commandés par autant de tyrans; lorsque les Anglois vinrent enfin attaquer cette ville, s'en rendirent maîtres, & s'y établirent en 1655.

Avec eux y entra la discorde. Ils en apportèrent les plus funestes germes. D'abord la nouvelle colonie n'eut pour habitants, que trois mille hommes de cette milice fanatique, qui avoit combattu & triomphé sous les drapeaux du parti républicain. Bientôt ils furent joints par une multitude de royalistes, qui espéroient trouver en Amérique la consolation de leur défaite, ou le calme de la paix. L'esprit de division, qui avoit si longtemps & si cruellement déchiré les deux partis en Europe, les suivit au delà des mers. D'un côté l'on triomphoit insolamment de la protection de Cromwel qu'on avoit élevé sur les débris du trône; de l'autre on se reposoit sur l'équité du gouverneur de l'île, qui, forcé de plier sous l'autorité d'un citoyen vainqueur, n'étoit pas au fond de l'ame dans ses intérêts.

C'en étoit assez pour renouveler dans le nouveau monde les scènes d'horreur & de sang tant de fois répétées dans l'ancien. Mais Penn & Venables, conquérants de la Jamaïque, en avoient remis le commandement à l'homme le plus sage, qui se trouvoit le plus ancien officier. C'étoit Dodley, ami des Stuart. Deux fois Cromwel lui substitua de ses partisans, & deux fois leur mort fit replacer Dodley à la tête des affaires.

Les conspirations qu'on tramoit contre lui furent découvertes & dissipées. Jamais il ne laissa impunies les moindres breches faites à la discipline. La balance fut, dans ses mains, toujours égale entre la faction que son cœur détestoit, & celle qu'il aimoit. L'industrie étoit excitée, encouragée par ses soins, ses conseils & ses exemples. Son désintéressement appuyoit son autorité. Content de vivre du produit de ses plantations, jamais on ne réussit à lui faire accepter des appointements. Simple & familier dans la vie privée, il étoit dans sa place intrépide guerrier, commandant ferme & sévère, sage politique. Sa manière de gouverner fut toute militaire; c'est qu'il avoit à contenir ou policer une colonie naissante, unique,

ment composée de gens de guerre ; à prévenir ou repousser une invasion des Espagnols, qui pouvoient tenter de recouvrer ce qu'ils venoient de perdre.

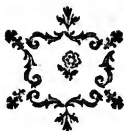
Mais lorsque Charles II eut été appelé au trône, par la nation qui en avoit précipité son pere, il s'établit à la Jamaïque un gouvernement civil, modelé, comme dans les autres isles, sur celui de la métropole. Le commandant représenta le roi, le conseil, les pairs ; & trois députés de chaque ville, avec deux de chaque paroisse, composèrent les communes. Mais cette assemblée borna ses premiers efforts à combiner, sans ordre, quelques réglemens provisionnels de police, de justice & de finance. Ce ne fut qu'en 1682 que se forma ce corps de loix, qui tient aujourd'hui la colonie en vigueur. Trois de ces sages statuts méritent l'attention des lecteurs politiques.

L'un qui pourvoit à la défense de la patrie, y excite vivement ce même intérêt particulier des citoyens, qui pourroit les en détourner. Il ordonne que tout dommage fait par l'ennemi sera payé sur le champ par l'état, & aux dépens de tous les sujets, si le fisc n'y suffit pas.

Une autre loi veille aux moyens d'augmenter la population. Elle veut que tout maître de vaisseau, qui aura porté dans la colonie un homme hors d'état de payer son passage, reçoive une gratification générale de 22 livres 10 s. La gratification particulière est de 168 livres 15 s. pour chaque personne portée d'Angleterre ou d'Ecosse; de 135 livres pour chaque personne portée d'Irlande; de 78 livres 15 sous, pour chaque personne portée du continent de l'Amérique; de 45 livres pour chaque personne portée des autres îles.

La troisième loi tend à favoriser la culture. Lorsqu'un propriétaire de terres n'a pas la faculté de payer l'intérêt ou le capital de ses emprunts, sa plantation est estimée par douze propriétaires qui sont ses pairs. Le créancier est obligé de recevoir ce fonds en paiement du total, au prix de l'estimation, quand même elle ne monteroit pas à la valeur de la créance; mais si l'habitation excédoit la dette, il est obligé de rembourser le surplus. Cette jurisprudence qui entraîne à des partialités, répare son injustice par un bien général, en diminuant la rigueur des poursuites du rentier & du marchand,

330 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE
contre le cultivateur. Le résultat de cette
disposition est à l'avantage des terres &
des hommes en général. Le créancier en
souffre rarement , parce qu'il est sur ses
gardes , & le débiteur en est plus tenu à
la vigilance , à la bonne foi , pour trou-
ver des emprunts. C'est alors la confiance
qui fait les engagements ; & cette con-
fiance ne se mérite & ne s'entretient que
par des vertus.



CHAPITRE XLVII.

La Jamaïque s'est enrichie par son commerce interlope dans l'Amérique Espagnole.

AVANT que de si sages loix eussent assuré la prospérité de la colonie, elle s'étoit déjà fait un nom. Quelques aventuriers, autant par haine ou jalousie nationale, que par inquiétude d'esprit & besoin de fortune, attaquèrent les vaisseaux Espagnols. Ces corsaires furent secondés par les soldats de Cromwel, qui, ne recueillant après sa mort que l'aversion publique attachée à ses cruels succès, cherchèrent au loin un avancement qu'ils n'espéroient plus en Europe. Ce nombre fut grossi d'une foule d'Anglois des deux partis, accoutumés au sang par les guerres civiles qui les avoient ruinés. Ces hommes, avides de rapine & de carnage, écumoient les mers, dévastèrent les côtes du nouveau monde. C'étoit à la Jamaïque, qu'étoient toujours portées, par les nationaux & souvent par les étrangers, les dépouilles du Mexique & du Pérou.

Ils trouvoient dans cette isle plus de facilité, d'accueil, de protection & de liberté qu'ailleurs, soit pour débarquer, soit pour dépenser à leur gré le butin de leurs courses. C'est là que les prodigalités de la débauche les rejetoient bientôt dans la misère. Cet unique aiguillon de leur sanguinaire industrie les faisoit voler à de nouvelles proies. Ainsi la colonie profitoit de leurs continuelles vicissitudes de fortune, & s'enrichissoit des vices qui étoient la source & la ruine de leurs trésors.

Quand cette race exterminante fut éteinte, par sa meurtrière activité, les fonds qu'elle avoit laissés, & qui n'étoient, après tout, dérobés qu'à des usurpateurs plus injustes & plus cruels encore, ces fonds devinrent la base d'une nouvelle opulence, par la facilité qu'ils donnerent d'ouvrir un commerce interlope avec les possessions Espagnoles. Cette veine de richesse alla toujours croissant, & surtout vers la fin du siècle. Des Portugais, avec un capital de trois millions, dont le souverain avoit avancé les deux tiers, s'engagerent, en 1696, à fournir aux sujets de la cour de Madrid, cinq mille noirs, chacune des cinq années que devoit durer leur traité. Cette compagnie

tira de la Jamaïque un grand nombre de ces esclaves. Dès-lors le colon de cette isle eut des liaisons suivies avec le Mexique & le Pérou, soit par l'entremise des agents Portugais, soit par les capitaines de ses propres vaisseaux employés à la navigation de ce commerce. Mais ces liaisons furent un peu ralenties par la guerre de la succession au trône d'Espagne.

A la paix, le traité de l'Assiento donna des alarmes à la Jamaïque. Elle craignit que la compagnie du sud, chargée de pourvoir de negres les colonies Espagnoles, ne lui fermât entièrement le canal & la route des mines d'or. Tous les efforts qu'elle fit pour rompre cet arrangement, ne changerent point les mesures du ministère Anglois. Il avoit sagement prévu que l'activité des Assientistes donneroit une nouvelle émulation à l'ancien commerce interlope. Ses vues furent si justes, qu'en 1739 l'opinion générale étoit que la Jamaïque avoit retiré, des Indes Espagnoles, quinze cents millions.

Le commerce prohibé qu'elle y faisoit, étoit simple dans sa fraude. Un bâtiment Anglois feignoit qu'il manquoit d'eau, de bois, de vivres; que son mât étoit rompu, ou qu'il avoit une voie d'eau, qu'il

ne pouvoit ni découvrir, ni étancher ; sans se décharger. Le gouverneur permettoit que le navire entrât dans le port, & s'y réparât. Mais, pour se garantir ou se disculper de toute accusation auprès de sa cour, il faisoit mettre le sceau sur la porte du magasin où l'on avoit enfermé les marchandises du vaisseau, tandis qu'il restoit une autre porte non scellée, par où l'on entroit & l'on sortoit les effets qui étoient échangés dans ce commerce secret. Quand il étoit terminé, l'étranger, qui manquoit toujours d'argent, demandoit qu'il lui fût permis de vendre de quoi payer la dépense qu'il avoit faite ; permission toujours accordée, mais avec le faux semblant de grandes difficultés. Cette dissimulation étoit nécessaire, pour que le commandant ou ses agents pussent débiter impunément en public ce qu'ils avoient acheté d'avance en secret, parce qu'on supposeroit toujours que ce ne pouvoit être autre chose que les marchandises qu'il avoit été permis d'acquérir. Ainsi se vuidoient & se répandoient les plus grosses cargaisons.

La cour de Madrid se flatta de mettre fin à ce désordre, en défendant l'admission des bâtimens étrangers dans ses ports, sous quelque prétexte que ce pût

être. Mais les Jamaïcains , appelant la force au secours de l'artifice , se firent protéger dans la continuation de ce commerce par les vaisseaux de guerre Anglois , dont le capitaine recevoit cinq pour cent , sur tous les objets de la fraude qu'il autorisoit entre les sujets , contre le traité des couronnes : tant il est inutile aux rois de faire entr'eux des pactes , qui ne conviennent pas à l'intérêt réciproque des nations !

Cependant , à cette violation éclatante & manifeste du droit public , en a succédé une plus sourde & moins menaçante. Les navires , expédiés de la Jamaïque , se rendent aux rades de la côte Espagnole les moins fréquentées , mais sur-tout à deux ports également déserts , celui de Brew à cinq milles de Carthagene , & celui de Grout à quatre milles de Porto-Belo. Un homme , qui fait la langue du pays , est mis promptement à terre , pour avertir les contrées voisines de l'arrivée des vaisseaux. La nouvelle se répand de proche en proche , avec la plus grande célérité , jusqu'aux lieux les plus éloignés. Les marchands viennent avec la même diligence ; & la traite commence , mais avec des précautions dont l'expérience a dicté la nécessité. L'équipage du bâtiment est di-

visé en trois parties. Pendant que l'une accueille les acheteurs avec politesse, & veille d'un œil attentif sur le penchant & l'adresse qu'ils ont pour le vol, l'autre est occupée à recevoir la vanille, l'indigo, la cochenille, l'or & l'argent des Espagnols; en échange des esclaves, du vif-argent, des soieries & d'autres marchandises qui leur sont livrées. En même temps la troisième division, retranchée en armes sur le tillac, pourvoit à la sûreté du navire & de tout l'équipage, ayant soin de ne pas laisser entrer plus de monde à la fois, qu'elle n'en peut contenir dans l'ordre.

Lorsque les opérations sont terminées, l'Anglois regagne son isle avec ses fonds qu'il a communément doublés, & l'Espagnol sa demeure avec ses emplettes, dont il espere retirer un semblable & même un plus grand bénéfice. De peur d'être découvert, il évite les grandes routes, & marche dans des chemins détournés, avec des negres qu'il vient d'acheter, & qu'il a chargés de marchandises, distribuées en paquets, d'une forme & d'un poids faciles à porter.

Cette maniere de négocier prospéroit depuis long-temps au grand avantage des colonies des deux nations, lorsque la substitution

Substitution des vaisseaux de registre aux galions ralentit, comme l'Espagne se le proposoit, la marche de ce commerce. Il diminua par degrés ; & dans les derniers temps, il étoit réduit annuellement à quinze ou seize cent mille livres. Le ministère de Londres, voulant le ranimer ou en recouvrer le profit, a imaginé, en 1766, que le meilleur expédient, pour rendre à la Jamaïque ce qu'elle avoit perdu, étoit d'en faire un port franc.

Aussi-tôt les bâtimens Espagnols du nouveau monde y sont arrivés de tous les côtés, pour échanger leurs métaux & leurs denrées contre les manufactures Angloises. Dans l'année qui précéda cet arrangement, les exportations de la Grande-Bretagne, pour cette île, n'avoient pas passé 9,351,540 livres. Mais ce nouveau débouché ne peut que les augmenter considérablement. La franchise & la liberté dans le commerce sont deux grands appâts pour l'étranger, deux sources d'opulence pour la nation qui ouvre ses ports.

Sans la restriction qui écarte toutes les productions de la même nature que celles de la Jamaïque, on peut présumer que les denrées de Saint Domingue auroient

pris la même route que celles du Mexique & du Pérou. Comment un gouvernement, qui cherche à attirer dans un de ses entrepôts les productions Françaises des isles du vent, refuse-t-il l'entrée à celles d'une isle sous le vent? Peut-être a-t-il craint que ses sujets ne tirassent d'un rival assez heureux, pour vendre impunément tout à meilleur marché, les marchandises qui devaient entretenir leur commerce avec les colonies Espagnoles.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, l'Anglois ne s'est pas tellement reposé sur l'empressement des Espagnols à venir dans ses ports, qu'il n'ait cherché encore d'autres voies pour étendre les liaisons avec eux. Les négociants de la Jamaïque avoient formé autrefois des comptoirs dans la baie de Honduras, sur la rivière Noire, tout près des Maïquites. Des raisons qui ne sont pas venues jusqu'à nous les leur avoient fait abandonner. Ils les ont rétablis au commencement de 1766, espérant approvisionner par là les provinces intérieures du Mexique; &, si ce qu'on publie est vrai, le succès surpasse de beaucoup leurs espérances.

CHAPITRE XLVIII.

La Jamaïque s'est encore plus enrichie par ses cultures que par son commerce interlope.

C EPENDANT ce commerce frauduleux & précaire est peu de chose au prix des richesses immenses que la Jamaïque a retirées de ses cultures. La première, à laquelle on se livra, fut celle du cacao, qu'on y avoit trouvée bien établie par les Espagnols. Elle prospéra, tant que durent les plantations de ce peuple qui en faisoit sa principale nourriture & son négoce unique. On s'aperçut qu'elles commençoient à décheoir ; & on les renouvela. Mais soit défaut de soins ou d'intelligence de la part des nouveaux colons, leurs arbres ne réussirent pas. On se dégoûta de cette culture, & on y substitua celle de l'indigo.

Cette production prenoit des accroissements considérables, lorsque le parlement chargea d'un droit de 3 liv. 18 sous 6 deniers la livre d'indigo, qui se vendoit 11 liv. 5 sous. Si la taxe étoit alors vici-

blement trop forte , elle devint insoutenable , lorsque la concurrence des François eut fait baisser la marchandise au prix de 4 liv. 10 sous la livre. Alors tombèrent les indigoteries dans toutes les isles Angloises , & plus rapidement qu'ailleurs à la Jamaïque. Le gouvernement a travaillé , dans les derniers temps , à regagner ce qu'il avoit perdu. Non content de lever les fardeaux dont il avoit affaissé cette branche d'industrie , il l'a étayée par un encouragement de onze sous trois deniers pour chaque livre d'indigo que produiroient ses établissemens. Cette générosité tardive n'a enfanté que des abus. Pour obtenir la gratification , les Jamaïcains tirent de Saint-Domingue cette teinture , qu'ils introduisent dans la Grande-Bretagne , comme sortant de leurs plantations. Ce trafic frauduleux peut s'élever annuellement à 1, 200, 000 liv.

On ne peut regarder comme entièrement perdue la dépense que fait à cette occasion le gouvernement , puisque la nation en profite. Mais elle entretient cette méfiance , & l'on peut dire cette fripponnerie , que l'esprit de finance a fait naître dans la plupart de nos gouvernemens , entre l'état & les sujets. Depuis que le prince n'a cessé d'imaginer des

moyens pour surprendre de l'argent, le peuple cherche des ruses pour se soustraire à l'injustice des taxes, ou pour escroquer l'argent du prince. Dès qu'il n'y a point eu de modération dans la dépense, de bornes dans l'imposition, d'équité dans la répartition, de douceur dans le recouvrement; il n'y a plus eu de scrupules sur la violation des loix pécuniaires, de bonne foi dans le paiement des impôts, de franchise dans les engagements du citoyen avec le gouvernement. Oppression d'un côté, pillage de l'autre; la finance poursuit le commerce, & le commerce élude ou trompe la finance. Le fisc rançonne le cultivateur, & le cultivateur en impose au fisc par de fausses déclarations. On tourmente le colon par des impôts, des corvées, des milices; & le colon rejette ce triple fardeau, quand il le peut, avec éclat & avec violence; quand il est trop foible, avec des cris & des plaintes. Si l'Angleterre ne fournit pas tous ces exemples de la mauvaise administration introduite par l'esprit de finance, l'Europe ne manque point d'états qui ne rendent ce tableau que trop fidele.

La culture de l'indigo n'étoit pas encore abandonnée à la Jamaïque, lorsqu'on y entreprit celle du coton. On

trouve, dans les isles de l'Amérique, des cotonniers de différentes grandeurs, qui s'élevent & qui croissent sans soins, surtout dans les lieux bas & marécageux. Leur toison est d'un rouge plus ou moins pâle, très fine, mais si courte qu'on ne sauroit la filer. On ne la porte pas en Europe, quoiqu'elle pût y être utilement employée dans les fabriques de chapeaux. Le peu qu'on daigne en ramasser sert, dans le pays même, à faire des matelas & des oreillers.

L'arbrisseau, qui fournit le coton à nos manufactures, demande un sol sec & pierreux. Il préfère celui qui est déjà familiarisé par la culture. Ce n'est pas que la plante ne paroisse mieux prospérer dans un terrain neuf que dans un sol usé; mais, en y poussant plus de bois, elle y donne moins de fruit.

L'exposition du levant est celle qui lui convient le mieux. C'est en mars, c'est en avril, & dans les premières pluies du printemps que commence la culture du coton. On fait des trous à sept ou huit pieds de distance les uns des autres, & l'on y jette un nombre indéterminé de graines. Lorsqu'elles sont levées à la hauteur de cinq ou six ponce, toutes les riges sont arrachées, à l'exception de

deux ou trois des plus vigoureuses. Celles-ci sont étêtées deux fois avant la fin d'août. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, qu'il n'y a que le bois poussé après la dernière taille qui porte du fruit; & que si on laissoit monter l'arbusse au dessus de quatre pieds, la récolte seroit moins aisée, sans être plus abondante. On suit toujours la même méthode durant trois ans que le cotonnier peut durer, si on n'a pas les moyens de la renouveler plus souvent avec un avantage qui compense ce soin.

Pour qu'il puisse prospérer, on doit porter une attention très-suivie à arracher les mauvaises herbes qui naissent autour de cet arbre utile. Les pluies fréquentes lui conviennent, mais elles ne doivent pas être continuelles. Il faut sur-tout que les mois de mars & d'avril, temps où se fait la récolte, soient bien secs, pour que le coton ne soit pas taché & rougi.

C'est neuf ou dix mois après avoir été planté que le cotonnier offre son produit. Il se forme à l'extrémité de ses branches une fleur, dont le pistil se change en une coque de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui s'ouvre & se partage en trois, lorsque le coton qu'elle renferme est mûr.

La récolte faite , il faut séparer de la toison la graine que la nature y a mêlée. Cette opération s'exécute par le moyen d'un moulin à coton. C'est une machine composée de deux baguettes de bois dur , qui ont environ dix-huit pieds de long , dix-huit lignes de circonférence , & des cannelures de deux lignes de profondeur. On les assujettit par les deux bouts , & il n'y a de distance entr'elles que celle qui est nécessaire pour passer la graine. A l'un des bouts est une espece de petite meule qui , mise en mouvement avec le pied , fait tourner les deux baguettes en deux sens contraires. Elles prennent le coton qui leur est présenté , & en font sortir , par l'impulsion qu'elles ont reçue , la graine qu'il renferme.

Tandis que la culture du coton languissoit dans les isles Angloises , elle fleurissoit de plus en plus à la Jamaïque. Mais on peut prédire qu'elle y baillera. Le parlement, c'est-à-dire , la nation , qui connoît & qui administre elle-même ses revenus , voyant que le coton de ses colonies ne suffisoit pas pour occuper ses manufactures , a supprimé , en 1766 , les droits imposés jusqu'alors sur les cotons étrangers. Une liberté , dont l'effet doit être d'augmenter l'importation d'une ma-

tiere premiere , & d'en diminuer le prix , est digne des plus grands éloges. Peut-être une administration prévoyante auroit-elle dû faire un pas de plus , en accordant une gratification passagere aux cotons qui viennent des possessions nationales , afin d'obvier au découragement que le bas prix & la concurrence de l'étranger peuvent faire naître. Mais si l'Angleterre doit craindre le dépérissement d'une culture importante à ses manufactures , elle n'a pas les mêmes inquiétudes pour celle du gingembre.

Cette plante , qui ne s'élève jamais à plus de deux pieds , est assez touffue. Elle a des feuilles semblables en tout à celles des roseaux , excepté qu'elles sont plus petites. Elle se renouvelle par un de ses rejetons , qu'on met sous terre vers la fin des pluies , & qui pousse au bout de huit jours. Lorsque les feuilles ont jauni , & qu'elles sont fanées , le gingembre est mûr ; on l'arrache , & on l'expose à l'air ou au vent , pour le faire sécher. Ses racines , qu'on recherche uniquement , sont plates , larges , de différentes figures , mais en général approchantes de la patte d'oie. Leur substance est compacte , pesante , blanche , ferme , de la consistance du navet.

La culture du gingembre est facile & peu dispendieuse. Un homme isolé peut l'entreprendre seul. Sa racine a le double avantage de rester plusieurs années dans la terre, sans s'y pourrir, & d'être gardée, tant qu'on veut, après avoir été cueillie, sans que sa qualité puisse en être altérée. Mais, si le gingembre ne demande pas beaucoup de soins, il dépense infiniment de suc : la terre où cette plante a fourni trois ou quatre récoltes, en est tellement épuisée de sels, que rien n'y peut prospérer.

Lorsque les Européens arrivèrent aux Antilles, les Caraïbes faisoient usage du gingembre ; mais leur consommation en ce genre, comme dans tous les autres, étoit si bornée, que la nature brute leur en donnoit assez, sans le secours de la culture. Les conquérants prirent, malgré la chaleur du climat, une espèce de passion pour cette épicerie naturellement fort chaude. Ils en mangeoient le matin, pour aiguïser leur appétit. Ils en servoient à table, confite de plusieurs façons. Ils en usoient après le repas, pour faciliter la digestion. C'étoit, dans la navigation, leur antidote contre le scorbut. On adopta dans l'ancien monde, le goût du nouveau ; & le gingembre fut mêlé par-tout,

communément avec le poivre qui étoit alors fort cher. Cette production orientale baissa graduellement de prix ; & le gingembre passa peu à peu de mode. Après avoir eu une valeur assez considérable , il tomba , vers la fin du dernier siècle , à dix francs le cent. Bientôt on n'en voulut plus ; & la culture en fut à peu près généralement abandonnée , si ce n'est à la Jamaïque.

A compter depuis les treize dernières années, on trouve que cette île en a fourni par an une exportation de 649, 865 liv. pesant. La plus grande partie a trouvé sa consommation dans les possessions Britanniques. Le reste a été vendu dans le nord ; à un prix qui ne sauroit tenter les colonies où le terrain n'est pas, comme à la Jamaïque , commun & peu précieux.

Outre le gingembre , cette île fournit à l'Europe une assez grande quantité de piment. Il y en a de plusieurs especes , plus ou moins fortes , plus ou moins piquantes. L'arbre qui produit l'espece de piment , connue sous le nom de poivre de la Jamaïque , croît ordinairement sur les montagnes , & s'élève à plus de trente pieds. Il est très-droit , d'une grosseur médiocre , & couvert d'une écorce grise , unie & luisante. Ses feuilles

ressembloit en tout à celles du laurier. A l'extrémité de ses branches naissent des fleurs auxquelles succèdent des grappes, un peu plus grosses que celles du genievre. On les cueille vertes, & on les met sécher au soleil. Elles brunissent, & prennent une odeur d'épicerie, qui fait qu'en Angleterre le piment s'appelle *alispice*. L'usage en est excellent pour fortifier les estomacs froids & sujets aux crudités; mais il faut laisser à l'Asie la culture des épiceries, & cultiver le sucre en Amérique.

L'art de le produire ne commença à être connu à la Jamaïque qu'en 1668. Il y fut porté par quelques habitants de la Barbade. L'un d'entr'eux avoit tout ce qu'exige la sorte de création qui dépend des hommes. C'étoit Thomas Moddifort. Ses capitaux, son activité, son intelligence le mirent en état de défricher un terrain immense, & l'éleverent, avec le temps, au gouvernement de la colonie. Cependant le spectacle de sa fortune & ses vives sollicitations ne pouvoient engager aux travaux de la culture, des hommes nourris la plupart dans l'oisiveté des armes. Douze cents malheureux arrivés en 1670 de Surinam, qu'on venoit de céder aux Hollandois, se montreroient plus do-

ciles à ses leçons. Le besoin leur donna du courage , & leur exemple inspira l'émulation. Ces germes de travail furent heureusement nourris par l'abondance d'argent que les succès continuels des flibustiers faisoient entrer chaque jour à la Jamaïque. Une grande partie fut employée à la construction des édifices , à l'achat des esclaves , des ustensiles , de tous les meubles nécessaires aux habitations naissantes. Tout changea de face. Bientôt il sortit de la Jamaïque une grande quantité de sucre , & d'un sucre supérieur à celui des autres isles Angloises. Sa culture n'a jamais diminué , non pas même lorsqu'on lui a associé celle du café.

Ce précieux arbrisseau , tiré des Indes orientales , enrichissoit les établissemens Hollandois & François de l'Amérique , avant que les isles Angloises songeassent à se l'approprier. Encore n'y a-t-il que la Jamaïque qui l'ait adopté ; mais elle suffira pour en fournir , dans peu de temps , tout ce que l'empire Britanique en peut consommer. La métropole l'a encouragée à ce genre de culture , quand elle a réglé que les cafés de l'étranger paieroient en entrant dans ses domaines , six livres

par quintal de plus, que le café provenant du crû de ses colonies.

Les commissaires des plantations disoient , en 1734 , à la chambre des pairs , que les productions de la Jamaïque , importées l'année précédente en Angleterre , ne montoient qu'à 12 , 138 , 748 livres 1 sou 6 deniers. Leur valeur s'est élevée , depuis , à 15 , 300 , 000 liv. Ce revenu est formé par vingt-cinq mille barriques de sucre , par deux mille sacs de coton , par trois millions pesant de café , par des cuirs , du gingembre , des bois de teinture , & d'autres objets moins importants. C'est le fruit des travaux de vingt mille blancs & de quatre-vingt-dix mille noirs , réunis dans un petit nombre de villes , ou répandus sur dix-neuf paroisses. L'administration & la défense annuelles de la colonie coûtent deux millions , & dans quelques circonstances beaucoup davantage. Tout son capital , en terres , en esclaves , en maisons , en toute espece de mobilier , a été estimé 495 , 000 , 000 livres. Mais croira-t-on que peu de ces richesses appartiennent aux propriétaires des habitations ? Quelques malheurs , un luxe immodéré , la facilité des crédits leur ont fait contrac-

ter des dettes prodigieuses envers les négociants établis dans l'isle, & sur-tout envers les Juifs. Puisse ce peuple, qui fut d'abord esclave, puis conquérant, & ensuite esclave ou fugitif pendant vingt siècles, posséder un jour légitimement la Jamaïque, ou quelque'autre isle riche de l'Amérique ! Puisse-t-il y rassembler tous ses enfants, & les élever en paix dans la culture & le commerce, à l'abri du fanatisme qui le rendit odieux à la terre, & de la persécution qui lui fit payer cher les erreurs de son culte ! Que les Juifs vivent enfin heureux, libres & tranquilles dans un coin du monde, puisqu'ils sont nos frères par les liens de l'humanité, & nos pères par les dogmes de la religion !

Les colons de la Jamaïque ont engagé, pour ainsi dire, par l'immensité des créances qu'on a sur eux, les deux tiers de leurs biens-fonds, si l'on s'en rapporte à des observateurs qui connoissent l'état de leurs affaires. Ce désordre croîtra toujours, à moins qu'il ne soit arrêté par une augmentation rapide & considérable dans les cultures. Mais ce succès est-il possible ? Est-il vraisemblable ? C'est ce qu'il est intéressant d'examiner.

CHAPITRE XLIX.

*Est il possible de multiplier les productions
de la Jamaïque ?*

Ceux qui donnent le moins d'étendue à la Jamaïque, lui accordent quatre millions d'acres, chacun de sept cents vingt pieds-de-roi de long, sur soixante-douze de large. On a prétendu que le tiers de ce grand espace étoit habité & cultivé. L'état actuel de la population & de la culture, quoique plus florissant que jamais, dément cette assertion. Tout l'intérieur du pays est un désert en friche. Il n'y a des habitations que sur les côtes, qui ne sont pas même entièrement exploitées. La plupart des planteurs y possèdent un terrain immense, dont à peine le quart est mis en valeur. Deux cent mille acres au plus absorbent tous leurs soins.

Quand on considère que la Jamaïque est occupée depuis long-temps par un peuple actif & éclairé ; que la guerre de piraterie & le commerce de contrebande y ont versé, dans tous les temps, des trésors im-

menfes ; qu'elle n'a jamais manqué d'aucun moyen de culture ; que depuis très-long-temps on y a recours aux engrais ; que les rades & les ports y font prodigieusement multipliés pour l'exportation ; que la métropole & l'Europe entière ont ouvert leur sein à ses productions ; que malgré tant d'avantages , les terres ne s'y font guere vendues que le tiers de ce qu'elles coûtoient dans les autres isles : quand on pese mûrement toutes ces considérations , on ne peut s'empêcher de penser que le sol de la Jamaïque doit être assez généralement mauvais ou fort médiocre.

Les bords de la mer, qui , par la commodité du transport , semblent exiger de préférence la culture du sucre , doivent avoir à peu près reçu tous les soins , toute la fertilité dont ils étoient susceptibles. La fraîcheur excessive & continuelle des montagnes seroit trop nuisible à toutes les productions , trop destructive des esclaves qui s'en occuperoient , pour qu'on puisse y entreprendre des travaux utiles. L'espace qui est entre les montagnes & les côtes , est souvent d'une extrême aridité ; mais il s'y trouve aussi par intervalles , des vallées , des côteaux , des plaines , où tout atteste que les Indiens plan-

toient leur maïs , que les Espagnols étoient de nombreux troupeaux. On peut présumer que ces terrains , bien distribués , donneroient , avec abondance , du coton , du café , du cacao , de l'indigo ; productions qui jusqu'à présent n'ont pas assez attiré l'attention des Anglois. Mais ces richesses ne suffisoient plus pour élever une colonie au plus grand éclat. Il n'y a que le sucre qui rende aujourd'hui les îles de l'Amérique florissantes.

Quoique cette production soit exploitée dans tout le contour de la Jamaïque ; elle l'est plus particulièrement à la côte méridionale , où l'Espagnol s'étoit réduit , & où ses vainqueurs se multiplièrent plus qu'ailleurs. Ils y furent attirés par une rade sûre , commode , & qui pourroit contenir mille vaisseaux de guerre. Cet avantage inappréciable y fit jeter les fondemens de la ville de Port-Royal , qui , quoiqu'élevée sur un terrain sablonneux , où la nature refusoit toutes les choses nécessaires à la vie , même jusqu'à l'eau douce , devint , en moins de trente ans , une cité célèbre. Elle dut cet éclat à une circulation rapide & continuelle d'affaires , formée par les denrées de l'isle , par les prises des flibustiers , par le commerce interlope qu'on avoit ouvert avec le con-

ET POLITIQUE. Liv. XIV. 355
tinent. Il y avoit peu de villes dans le
monde, où la soif des richesses & des
plaisirs eût réuni plus d'opulence & de
corruption.



CHAPITRE L.

*La Jamaïque éprouve une grande calamité.
Suite de cette catastrophe.*

LA nature détruisit en un moment ce
brillant spectacle. Le ciel, d'un azur clair
& serein, devint sombre & rougeâtre.
Un bruit sourd se répandit sous terre ;
des montagnes dans la plaine. Les ro-
chers se fendirent. Des côteaux se rap-
procherent à travers de grands interval-
les. Des lacs infects s'éleverent à la place
des montagnes englouties. Des planta-
tions entières furent transportées à plu-
sieurs milles de leur situation ancienne.
Il se fit d'énormes ouvertures, d'où sor-
toient de grosses colonnes d'eau, qui
corrompoient l'air. Plusieurs habitations
disparurent dans les gouffres de la terre,
ou tomberent renversées sur leurs fonde-
ments. La mer fut bientôt couverte d'ar-
bres que la terre y jeta, que les vents y

portèrent. Treize mille hommes trouvèrent la mort dans ce tombeau de l'isle entiere, trois mille périrent de la contagion qui suivit ce fléau. Depuis cette époque, du 7 juin 1692, la nature, dit-on, est moins belle à la Jamaïque, le ciel moins pur, le sol moins fertile. Les montagnes n'ont pas la même élévation, l'isle est plus basse qu'autrefois. On assure que la plupart des puits demandent des cordes moins longues de deux ou trois pieds qu'avant ce phénomène épouvantable : monument de la fragilité des conquêtes, qui dut apprendre aux Européens à ne pas se reposer sur la possession d'un monde qui chancelle sous leurs pieds, & semble se dérober à leurs avides mains.

Dans ce désordre général, Port-Royal fut détruit & submergé ; tous les vaisseaux qui étoient dans la rade furent fracassés ou jetés au loin dans les terres. Mais cette place offroit trop de ressources par sa position pour être abandonnée. A peine le calme de la nature eut tranquillisé les esprits, qu'on releva la ville sur ses débris. Téméraires travaux ! un nouvel ouragan renverse ses murs renaissants. Port-Royal, comme Jérusalem, ne peut être réédifié. La terre ne se laisse creuser que pour

l'engloutir. Par une singularité qui confond tous les efforts & les raisonnements de l'homme ; les seules maisons qui subsistent après ce bouleversement, restent bâties sur une petite langue qui s'avance plusieurs milles dans la mer. Ainsi la terre ferme rejette de son sein des édifices auxquels l'inconstance de l'Océan offre, pour ainsi dire, une base solide. Ce peu de bâtimens exposés à l'invasion est défendu par une des meilleures forteresses de l'Amérique.

Les habitants de Port-Royal, découragés par des calamités répétées, se réfugièrent à Kingston, situé sur la même baie. Bientôt leur industrie & leur activité firent de ce bourg une ville agréable & florissante. Elle est devenue le centre de toutes les affaires. Si elles n'y sont pas aussi vives qu'elles le furent autrefois à Port-Royal, c'est parce que les liaisons extérieures de la colonie ne sont plus les mêmes. Le nouvel entrepôt étoit trop ouvert, pour garantir les négocians de toute inquiétude. Ce n'est que depuis peu d'années qu'on l'a entouré d'ouvrages qui le mettent à l'abri des insultes.

Cependant Kingston, malgré ses progrès, ne devint pas la capitale de l'île. Ce titre resta à Sant-lago de la Vega,

que les Anglois ont appelé Spanish-town, ou ville Espagnole. Elle est située à quelques lieues de la mer sur la rivière de Cobre, qui, sans être navigable, est la plus belle du pays. C'est là qu'étoit le siége de l'assemblée générale, du commandant, des tribunaux. Les principaux officiers, les plus riches colons y faisoient leur demeure. Ce concours y rendoit la société plus douce, les plaisirs plus vifs, les commodités plus nombreuses, le luxe plus considérable.

Tel étoit l'état des choses, lorsque l'amiral Knowles, en 1756, jugea qu'il convenoit au bien de la colonie, que le gouvernement fût placé dans le centre des affaires. Ses vues furent adoptées par le corps législatif de l'isle, qui décida qu'à l'avenir tous les ressorts & le pouvoir de l'administration seroient réunis à Kingston. Des haines personnelles contre l'auteur du projet ; la dureté des mesures qu'il employoit à l'exécution ; l'attachement qu'on prend pour les lieux comme pour les choses mêmes ; une foule d'intérêts particuliers que le changement ne pouvoit manquer de blesser : toutes ces causes inspirerent à beaucoup de gens un éloignement invincible, pour un plan qui pouvoit bien avoir quelques inconvénients ;

mais qui étoit appuyé sur des raisons décisives, & qui présentoit de grands avantages. De leur côté, ceux qui avoient fait prévaloir le nouveau système, le soutinrent avec une fierté dédaigneuse. Du choc de ces sentiments opposés, il s'éleva deux partis, dont l'animosité qui fut d'abord extrême, ne fait que s'accroître. C'en est assez de ce foyer de division, pour causer dans la colonie un embrasement général. Mais elle a bien plus à craindre encore d'un peuple d'ennemis féroces, qui la menacent continuellement au centre de l'île.



CHAPITRE LI.

La Jamaïque a tout à craindre d'une république de noirs, dont elle s'est vue forcée de reconnoître l'indépendance.

LORSQUE les Espagnols furent obligés d'abandonner la Jamaïque à l'Angleterre, ils y laissèrent un assez grand nombre de negres & de mulâtres, qui, las de leur esclavage, prirent la résolution de sauver, dans les montagnes, une liberté que sembloit leur offrir la fuite de leurs tyrans vaincus. Après avoir établi des réglemens qui devoient assurer leur union, ils planterent du maïs & du cacao dans les lieux les plus inaccessibles de leur retraite. Mais l'impossibilité de subsister jusqu'au temps de leur récolte, les força de descendre dans la plaine, pour y dérober des vivres. Le conquérant souffrit ce pillage d'autant plus impatiemment, qu'il n'avoit rien à perdre, & déclara la guerre la plus vive à ces ravisseurs. Plusieurs furent massacrés. Le plus grand nombre se soumit. Cinquante ou soixante seulement trouverent

trouverent encore des rochers , pour y vivre ou mourir libres.

La politique qui a des yeux & point d'entrailles , vouloit qu'on achevât d'exterminer ou de réduire cette poignée de fugitifs , échappés à la chaîne ou au carnage. Mais les troupes qui périssoient , ou s'épuisoient de fatigue , ne goûterent pas un système de destruction , qui devoit leur coûter encore du sang. On y renonça , dans la crainte de les soulever. Cette condescendance eut des suites funestes. Les esclaves , que l'horreur du travail , ou la peur des châtimens , jetoit dans le désespoir , ne tarderent pas à chercher un asyle dans les bois , où ils étoient sûrs de trouver des compagnons prêts à les assister. Le nombre des fugitifs augmenta tous les jours. On les vit bientôt désertter par essaims , après avoir massacré leurs maîtres , & dépouillé les habitations qu'ils livroient aux flammes. Inutilement on employoit contre eux des partisans actifs , auxquels on donnoit 900 l. pour chaque noir massacré dont ils présenteroient la tête. Cette rigueur ne changea rien , & la désertion n'en devint que plus générale.

Le nombre des rebelles accrut leur audace. Jusqu'en 1690 ils s'étoient bornés à fuir. Mais enfin , se croyant assez forts ,

même pour attaquer, on les vit fondre ; par bandes séparées, sur les plantations Angloises, où ils firent des dégâts horribles. En vain furent-ils repoussés avec perte dans leurs montagnes ; en vain pour les y contenir, construisit-on des forts de distance en distance avec des corps-de-garde : malgré ces frais, ces précautions, les ravages recommencerent à diverses reprises. Le ressentiment de la nature violée par une police barbare mit tant de fureur dans l'ame des noirs achetés par les blancs, que ceux-ci pour couper, disoient-ils, la racine du mal, résolurent en 1735, d'employer toutes les forces de la colonie, à détruire un ennemi justement implacable.

Aussi-tôt les loix militaires prennent la place de toute administration civile. Tous les colons se partagent en corps de troupes. On se met en mouvement ; on marche aux rebelles par différentes routes. Un parti se charge d'attaquer la ville de Nauny, que les noirs avoient bâtie eux-mêmes dans les montagnes bleues. Avec du canon, on réussit à réduire une place construite sans regles, défendue sans artillerie. Mais les autres entreprises n'ont qu'un succès équivoque, ou balancé par des pertes. Les esclaves, plus glorieux

d'un triomphe qu'abattus de dix revers , s'enorgueillissent de ne plus voir dans leurs tyrans que des ennemis à combattre. S'ils sont vaincus , ce n'est pas sans vengeance. Leur sang est au moins confondu avec celui de leurs barbares maîtres. Ils vont au devant de l'épée de l'Européen , pour lui plonger un poignard dans le cœur. Les réfugiés , forcés de céder au nombre ou à l'adresse , se retranchent dans des lieux inaccessibles , & s'y dispersent en petites troupes , résolus de n'en plus sortir , & bien assurés d'y vaincre. Après neuf mois de combats & de courses , on abandonne enfin le projet de les soumettre.

Ainsi l'emportera tôt ou tard , sur des armées nombreuses , aguerries , & même disciplinées , un peuple désespéré par l'atrocité de la tyrannie , ou l'injustice de la conquête , s'il a le courage de souffrir la faim plutôt que le joug ; s'il joint à l'horreur d'être asservi , la résolution de mourir ; s'il aime mieux être effacé du nombre des peuples , que d'augmenter celui des esclaves. Qu'il cede la plaine à la multitude des troupes , à l'attirail des armes , à l'étagage des vivres , des munitions & des hôpitaux ; & qu'il se retire au cœur des montagnes , sans bagage ,

sans toit, sans provisions ; la nature saura bien l'y nourrir & l'y défendre. Qu'il y reste, s'il le faut, des années pour attendre que le climat, la chaleur, l'oisiveté, la débauche aient dévoré ou consumé ces camps nombreux d'étrangers, qui n'ont ni butin à espérer, ni gloire à recueillir. Qu'il descende quelquefois avec les torrents pour surprendre l'ennemi dans ses tentes, & ravager ses lignes. Qu'il brave enfin les noms injurieux de brigand & d'assassin, que lui prodiguera sans honte une grande nation, assez lâche pour s'armer tout entière contre une poignée d'hommes chasseurs, & assez foible pour ne pouvoir les vaincre.

Telle fut la conduite des negres avec les Anglois. Ceux ci, rebutés de courses & d'armements inutiles, tomberent dans un découragement universel. Les plus pauvres d'entr'eux n'osèrent accepter les terrains que le gouvernement leur offroit au voisinage des montagnes. Des établissemens plus éloignés de ces redoutables esclaves furent négligés, ou même abandonnés. Plusieurs endroits de l'isle, qui, par leur aspect, annonçoient le plus de fécondité, resterent dans leur état inculte, les bois & les broussailles vives dont la nature les avoit hérissés, devinrent l'effroi

des colons, en servant d'asyle aux rebelles qui s'étoient aguerris.

Dans cette situation , Trelaunay fut chargé de l'administration de la colonie. Ce gouverneur, sage & sans doute humain , ne tarda pas à sentir que des hommes , qui, depuis près d'un siècle, vivoient de fruits sauvages, nus, exposés à toutes les injures de l'air ; qui, toujours aux prises avec un assaillant plus fort & mieux armé, ne cessoient de combattre pour la défense de leur liberté, ne seroient jamais réduits par la force ouverte. Il eut donc recours à des ouvertures pacifiques. On leur offrit non-seulement des terres à cultiver en propriété, mais la liberté, mais l'indépendance. On consentit qu'ils en jouissent sous des chefs, qui, choisis par eux-mêmes, recevraient cependant leur commission du gouverneur de l'isle, & ne pourroient agir que d'après sa direction. Ce plan, inoui jusqu'alors pour des negres, fut accepté. Le traité se conclut, en 1738, avec une joie réciproque. Il sembloit promettre une tranquillité inaltérable ; mais il s'y étoit mêlé un germe de trouble & de rupture.

Tandis que Trelaunay faisoit cet accommodement au nom de la couronne, l'assemblée générale de la colonie avoit

proposé son arrangement particulier aux negres indépendants. C'étoit qu'ils s'obligeassent à ne plus donner de retraite aux esclaves fugitifs , à condition qu'on leur paieroit une somme fixe pour chacun de ces déserteurs qu'ils dénonceroient ou ramèneroient eux-mêmes à la colonie. Cette stipulation , contraire à l'humanité , n'a pas été sans doute religieusement observée. On s'est accusé mutuellement d'infidélité. Les negres , mal payés dans ce pacte honteux , ont recommencé plusieurs fois leurs ravages.

Soit que leur exemple eût inspiré de l'audace , ou que la dureté du joug Anglois eût soulevé la haine , les negres esclaves résolurent d'être libres aussi. Pendant que la guerre d'Europe embrasoit l'Amérique , ces malheureux convinrent , en 1760 , de prendre tous les armes le même jour , de massacrer leurs tyrans , & de s'emparer du gouvernement. Mais l'impatience de la liberté déconcerta l'unanimité du complot , en prévenant le moment de l'exécution. Quelques-uns des conspirateurs mirent , avant le temps convenu , le feu aux habitations , en poignarderent les maîtres ; & ne se voyant pas en état de résister à toutes les forces de l'isle que leur entreprise prématurée

avoit réunies en un moment, ils se réfugièrent dans les montagnes. De cet asyle impénétrable, ils ne cessèrent de faire des sorties meurtrières & destructives. Les Anglois, dans leur désespoir, furent réduits à rechercher, à prix d'argent, le secours des negres sauvages, dont ils avoient été forcés de reconnoître l'indépendance par le sceau d'un traité. On leur promit une somme fixée pour la tête de chaque esclave qu'ils auroient tué de leurs mains. Ces lâches Africains, indignes de la liberté qu'ils avoient recouvrée, n'eurent pas honte de vendre le sang de leurs freres : ils les poursuivirent, ils en tuèrent un grand nombre par surprise. Enfin, les conjurés, affoiblis & trahis par leur propre race, restèrent long-temps dans le silence & l'inaction.

On croyoit le feu de la conspiration éteint sans retour, lorsque les révoltés, accrus par le renfort des déserteurs qui s'étoient échappés de diverses plantations, reparurent avec une nouvelle fureur. Les troupes réglées, les milices, un corps nombreux de matelots ; tout se réunit contre des esclaves. On les combattit ; on les vainquit en plusieurs rencontres. Il y en eut beaucoup de tués & de pris. Le reste se dispersa dans les bois & dans

les rochers. Tous les prisonniers furent fusillés , pendus ou brûlés. Ceux qu'on croyoit les auteurs de la conspiration furent attachés vivants à des gibets où ils périrent lentement , exposés & consumés au soleil ardent de la zone torride; supplice plus cuisant , plus affreux que celui du bûcher. Cependant leurs tyrans favouroient avec avidité les tourments de ces misérables , dont le seul crime étoit d'avoir voulu recouvrer , par la vengeance, des droits que l'avarice & l'inhumanité leur avoient ravis.

Le même esprit de barbarie dicta les mesures qu'on prit pour prévenir de nouveaux soulèvements. Un esclave est fustigé dans les places publiques , s'il joue à quelque jeu que ce soit , s'il ose aller à la chasse , ou s'il vend autre chose que du lait ou du poisson. Il ne peut sortir de l'habitation où il sert , sans être accompagné d'un blanc , ou sans une permission par écrit. S'il bat du tambour , ou s'il fait usage de quelque instrument bruyant , son maître sera condamné à une amende de 225 livres. C'est ainsi que les Anglois , ce peuple si jaloux de sa liberté , se joue de celle des autres hommes. C'est à cet excès de barbarie que le commerce & l'esclavage des negres ont dû conduire

des usurpateurs. Tels sont les progrès de l'injustice & de la violence. Pour conquérir le nouveau monde, il a fallu sans doute en égorger les habitants. Pour les remplacer, il falloit acheter des negres, seuls propres au climat, aux travaux de l'Amérique. Pour transplanter ces Africains qu'on destinoit à cultiver la terre sans y rien posséder, il a fallu les prendre par force, & les rendre esclaves. Pour les tenir dans l'esclavage, il faut les traiter durement. Pour empêcher ou punir les révoltes que doit exciter la dureté de la servitude, il faut des supplices, des châtimens, des loix atroces contre des hommes qui le sont devenus.

Mais enfin, la cruauté même a son terme dans sa nature destructive. Un moment suffit; une descente heureuse à la Jamaïque y peut faire passer des armes à des hommes qui ont l'ame ulcérée, & le bras levé contre leurs oppresseurs. Le François, qui ne songera qu'à nuire à son ennemi, sans prévoir que la révolte des negres dans une colonie les peut soulever dans toutes, ira hâter une révolution pendant la guerre. L'Anglois, placé entre deux feux, perdra sa force, son courage, & laissera la Jamaïque en proie à des esclaves & à des conquérans, qui

 CHAPITRE LII.

*Avantages de la Jamaïque pour la guerre;
désavantages pour la navigation.*

CE seroit pourtant une perte funeste à l'Angleterre, que celle de la Jamaïque. La nature a placé cette isle à l'entrée du golfe du Mexique, & l'a rendue comme la clef de ce riche pays. Les vaisseaux, qui vont de Carthagene à la Hayane, sont forcés de passer sur ses côtes. Elle est plus à portée qu'aucune autre isle, des différentes échelles du continent. La multitude & l'excellence de ses rades lui donnent la facilité de lancer des vaisseaux de guerre, de tous les points de sa circonférence. Tant d'avantages sont achetés par des inconvénients.

Si l'on arrive aisément à la Jamaïque par les vents alisés, en allant reconnoître les petites Antilles; il n'est pas aussi facile d'en sortir, soit qu'on prenne le détroit de Bahama, soit qu'on se détermine pour le passage sous le vent.

La première de ces deux routes a route la faveur du vent durant deux cents

lieues ; mais dès qu'on a doublé le cap Saint-Antoine , on rencontre à l'avant le même vent qu'on avoit à l'arrière : ainsi l'on perd plus de temps qu'on n'en avoit gagné , avec le risque d'être enlevé par les garde-côtes à la Havane. De ce péril , on tombe dans les écueils de la Floride , où les vents & les courants portent avec une extrême violence. L'Elisabeth , vaisseau de guerre Anglois , alloit infailliblement y périr en 1746 , lorsqu'il aimamieux entrer dans la Havane. C'étoit un port ennemi ; c'étoit dans le feu de la guerre. « Je viens , dit le capitaine Edward au gouverneur de la place , je viens vous livrer mon navire , mes matelots , mes soldats , & moi-même ; je ne vous demande que la vie pour mon équipage. Je ne commettrai point , dit le commandant Espagnol , une action déshonorante. Si nous vous avions pris dans le combat , en pleine mer , où sur nos côtes , votre vaisseau seroit à nous , & vous seriez nos prisonniers. Mais battus par la tempête , & poussés dans ce port par la crainte du naufrage , j'oublie & je dois oublier que ma nation est en guerre avec la vôtre. Vous êtes des hommes , & nous le sommes aussi. Vous êtes malheureux ,

» nous vous devons de la pitié. Déchar-
» gez donc avec assurance, & radoubez
» votre vaisseau. Trafiquez, s'il le faut,
» dans ce port, pour les frais que vous
» devez payer. Vous partirez ensuite, &
» vous aurez un passe-port jusqu'au delà
» des Bermudes. Si vous êtes pris après
» ce terme, le droit de la guerre vous
» aura mis dans nos mains ; mais en ce
» moment, je ne vois dans des Anglois
» que des étrangers, pour qui l'humanité
» réclame du secours. » C'est là qu'on
reconnoît la générosité Espagnole !

La seconde route n'offre pas moins de
difficultés & de périls. Elle aboutit à une
petite île, que les Anglois nomment
Crooked, & qui est située à quatre-vingts
lieues de la Jamaïque. Il faut communé-
ment lutter pendant tout ce trajet contre
le vent d'est, ranger de fort près les côtes
de Saint-Domingue, de peur d'être pouf-
fé sur les basses de Cuba, & passer par
le détroit que forment les pointes de ces
deux grandes îles, où il est bien difficile
de n'être pas intercepté par leurs corsai-
res, ou par leurs vaisseaux de guerre. Les
navigateurs, partis des Lucaies, n'éprou-
vent pas les mêmes difficultés.

leur nation, qui, après avoir rempli de leurs brigandages les côtes d'Afrique, les mers les plus reculées de l'Asie, sur-tout les parages de l'Amérique septentrionale, trouvoient un asyle sûr & commode dans ce repaire. Depuis long temps ils insultoient impunément, même le pavillon de la Grande-Bretagne. Enfin, en 1719, George I, réveillé par les cris de son peuple, & par le vœu de son parlement, fit partir des forces suffisantes pour les réduire. La plupart acceptèrent l'amnistie qui leur étoit offerte, & grossirent la colonie que Vooder Rogers amenoit d'Europe.

Elle peut être aujourd'hui composée de trois mille ames. La moitié est établie à la Providence, le reste est réparti dans les autres isles. C'est au brigandage de leurs premières mœurs qu'il faut attribuer l'état de négligence & d'imperfection où ces colons laissent languir l'agriculture, quoique la variété du terrain qu'ils occupent, ou peuvent occuper, ne cesse de solliciter leur industrie, leur ambition, leurs caprices même. On fait bien qu'en général il n'est pas fertile; mais il s'y trouve des veines assez riches pour faire prospérer une population plus considéra-

ble. Ces isles, qui, faute de denrées, ont été jusqu'à présent perdues pour la Grande-Bretagne, pourront lui devenir utiles, du moins, par leur position, si ce n'est pas par leur commerce.

Les Lucaies, qui, d'un côté, ne sont séparées de la Floride que par le canal de Bahama, forment de l'autre une longue chaîne, qui se termine à peu près à la pointe de Cuba. Là commencent d'autres isles qu'on appelle Caïques & Turques, mises depuis peu sous le joug de la marine Angloise, & qui prolongent la chaîne jusque vers le milieu de la côte septentrionale de Saint-Domingue. Ces différentes isles laissent entr'elles cinq passages aux plus grands bâtimens. La Turquie & la grande Caïque, par les fortifications que l'Angleterre vient d'y élever, offrent à ses corsaires un mouillage tranquille, une retraite assurée, avec l'empire du canal étroit qui les sépare l'une & l'autre de Saint-Domingue. Dès lors la plupart des navires, partis de cette colonie si riche, doivent tomber dans les mains des Anglois. Si ceux-ci n'ont pas construit des forts sur les autres isles du débouquement, c'est que la supériorité de leur manœuvre leur a paru suffisante.

sans ce secours , pour intercepter ce passage à la navigation de leurs rivaux. Ils ne se promettent pas d'aussi grands avantages des Bermudes.

CHAPITRE LIV.

Etablissement des Anglois aux isles Bermudes.

CET archipel , éloigné d'environ trois cents lieues de celui des Antilles , fut découvert , en 1527 , par l'Espagnol Jean Bermudès , qui lui donna son nom , sans y aborder. Jamais ce groupe d'isles n'avoit été habité par aucun mortel , lorsque soixante Anglois y passerent en 1612. Sa population s'accrut assez considérablement , parce qu'on exagéra beaucoup les avantages de son climat. On s'y rendoit des Antilles pour recouvrer la santé ; des colonies septentrionales , pour y jouir tranquillement de sa fortune. Plusieurs royalistes allerent y attendre la fin des jours de Cromwel qui les opprimoit. Waller entr'autres , poëte charmant , ennemi de ce tyran libérateur , passa les mers , & chanta ces isles fortunées , inf-

piré par l'influence de l'air & la beauté du paysage, vrais dieux de la poésie. Il fit passer son enthousiasme, à ce sexe qu'il est si doux d'enflammer. Les dames Angloises ne se croyoient belles & bien parées, qu'avec de petits chapeaux faits de feuilles de palmier, qui venoient des Bermudes.

Mais enfin, le charme disparut, & ces isles tomberent dans l'oubli que méritoit leur petitesse. Elles sont extrêmement nombreuses, & n'occupent qu'un espace de six à sept lieues. Le sol y est d'une qualité médiocre, sans aucune source pour l'arroser. On n'y boit d'autre eau, que celle des puits & des citernes. Le maïs, les légumes, beaucoup de fruits excellents y donnent une nourriture abondante & saine. Il n'y croît point de ce superflu qu'on exporte aux nations. Cependant le hasard a rassemblé sous ce ciel pur & tempéré quatre ou cinq mille habitants, pauvres, mais heureux d'être ignorés. Ils n'ont des liaisons au dehors que par quelques bâtimens, qui, passant des colonies du nord à celles du midi, vont de temps en temps se rafraîchir à ces isles paisibles.

On a souhaité d'augmenter l'aisance de ce peuple par l'industrie. On a voulu qu'il

cultivat la soie , ensuite la cochenille , enfin qu'il plantât des vignes. Mais ces projets n'ont été que conçus. Pour leur propre bonheur, ces insulaires ont borné tous leurs arts sédentaires à la fabrication des voiles de marine. Cette manufacture, si convenable à des hommes simples & modérés , devient tous les jours plus florissante. On y construit, depuis plus d'un siècle , avec un bois de cedre que les François appellent acajou , des vaisseaux qui n'ont point d'égaux , soit pour la marche ou pour la durée , & qui sont généralement recherchés , sur-tout par les corsaires. On a tâché de les imiter à la Jamaïque & aux Lucaies , où l'on avoit abondamment les matériaux que la rareté avoit fait enchérir dans les anciens chantiers ; mais ces vaisseaux sont & doivent être fort intérieurs à ceux qui leur ont servi de modele.

Les principaux habitants des isles Bermudes ont formé, en 1765 , une société dont les statuts sont peut-être le monument le plus respectable qui ait jamais honoré l'humanité. Ces vertueux citoyens se sont engagés à former une bibliothèque de tous les livres économiques , en quelque langue qu'ils aient été écrits ; à pro-

curer aux personnes valides des deux sexes une occupation convenable à leur caractère ; à récompenser tout homme qui aura introduit dans la colonie un art nouveau , ou qui aura perfectionné un art déjà connu ; à donner une pension à tout journalier , qui , après quarante ans d'un travail assidu & d'une réputation saine , n'aura pu amasser des fonds suffisants pour couler ses derniers jours sans inquiétude ; à dédommager enfin tout habitant des Bermudes , que le ministère ou le magistrat auront opprimé.

Garde ces avantages , peuple laborieux sans richesses , heureux de ton travail & de ta pauvreté qui conservent tes mœurs. Un ciel pur & serein veille sur tes jours innocents. Tu respirés la paix de l'âme avec la santé. Aucun poison du luxe n'a coulé dans tes veines. Tu n'excites , ni n'éprouves l'envie. Les fureurs de l'ambition & de la guerre expirent sur tes bords , comme les tempêtes de l'Océan qui t'environne. C'est pour jouir du spectacle de ta frugalité , que l'homme vertueux voudroit passer les mers. Ah ! que les vents ne t'apportent jamais les événements du monde où nous vivons ! Tu saurois... ; hélas !... non , mon esprit

ET POLITIQUE. *Liv. XIV.* 381
se trouble, ma plume tombe, & tu
n'apprendras rien...

L'Angleterre ne retiroit de toutes les
isles qui prospéroient sous son pavillon,
que le sucre nécessaire à sa consumma-
tion, une partie du café & du coton
dont elle avoit besoin. Elle n'en obtenoit
ni cacao, ni indigo. La dernière guerre,
en étendant son domaine dans le nou-
veau monde, a enrichi son commerce
de quelques branches d'exportation.





C H A P I T R E L V.

Les Anglois prennent possession de l'isle de Tabago, qui avoit été occupée par les Hollandois & par les François.

A LA tête de ses nouvelles acquisitions, est l'isle de Tabago, qui peut avoir trente lieues de circuit. Elle n'est point, comme la plupart des autres Caraïbes, hérissée de rochers arides, ou empâté de marécages mal-sains. Des plaines qui s'étendent sans inégalités, y sont couronnées par des côteaux dont la pente douce & facile est presque par-tout susceptible de culture. On voit sortir de ces hauteurs un nombre prodigieux de sources, qui la plupart semblent destinées à faire agir des moulins à sucre. Le sol, quelquefois sablonneux, est constamment noir & profond. Des havres sûrs & commodes bornent le nord & le couchant de l'isle, qui n'est pas exposé à ces terribles ouragans qui causent ailleurs de si grands ravages. Le voisinage du continent peut lui procurer cet avantage inestimable.

Aussi Tabago fut-il autrefois extrême-

ment peuplé, si l'on en croit des traditions, dont l'autorité n'est pourtant que douteuse. Ses habitants y résistèrent longtemps aux attaques vives & fréquentes des sauvages de la Terre-Ferme, ennemis opiniâtres, implacables. Enfin, lassés de ces incursions toujours renaissantes du continent, ils se dispersèrent dans les isles voisines.

Celle qu'ils avoient abandonnée, étoit ouverte aux invasions de l'Europe, lorsqu'en 1632 il y débarqua deux cents Flessinguois pour y jeter les fondemens d'une colonie Hollandoise. Les Indiens du voisinage se joignirent aux Espagnols de la Trinité contre un établissement qui leur portoit ombrage. Tout ce qui voulut arrêter leur impétueuse fureur, fut massacré ou fait prisonnier. Le peu qui se sauva de leurs mains à la faveur des bois, ne tarda pas à déserter l'isle.

La Hollande oublia, durant vingt ans, un établissement qu'elle ne connoissoit que par les désastres de sa naissance. En 1654, on y fit passer une nouvelle peuplade. Elle en fut chassée en 1666. Les Anglois se virent bientôt arracher cette conquête par les François. Mais Louis XIV, content de vaincre, rendit à la république, son alliée, une isle qu'elle avoit possédée.

Cet établissement ne prospéra pas mieux que toutes les colonies agricoles de cette nation commerçante. Ce qui détermine ailleurs tant d'hommes à passer en Amérique, n'y a jamais dû pousser les Hollandois. Leur métropole offre à l'industrie de ses citoyens toutes les facilités d'un commerce avantageux; ils n'ont pas besoin de s'expatrier pour faire leur fortune. Une heureuse tolérance, achetée comme la liberté par des fleuves de sang, y laisse enfin respirer les consciences; jamais des scrupules de religion n'y réduisent les âmes timorées, à se bannir du sol où le ciel les fit naître. La patrie pourvoit avec tant de sagesse & d'humanité à la subsistance & à l'occupation des pauvres, que le désespoir ne contraint point d'aller défricher une terre accoutumée à dévorer ses premiers cultivateurs. Tabago n'eut donc jamais plus de douze cents hommes occupés à cultiver un peu de tabac, un peu de coton, un peu d'indigo, & à exploiter six sucreries.

La colonie étoit bornée à cet essor d'industrie, quand elle fut attaquée par la nation même, qui l'avoit rétablie dans ses droits primitifs de possession & de propriété. Au mois de février 1677, une flotte Angloise, destinée à s'emparer de
Tabago,

Tabago, rencontra la flotte Hollandoise qui devoit s'opposer à cette expédition. Le combat s'engagea dans la rade même de l'isle, qui devint fameuse par cette action mémorable, dans un siècle fécond en grands événements. L'acharnement de la valeur fut tel des deux côtés, que les vaisseaux étoient sans mâts, sans agrès, sans matelots pour manœuvrer, & qu'on se battoit encore. La bataille ne finit que quand on vit douze bâtimens brûlés & plusieurs coulés à fond. Les assaillants perdirent moins de monde, & les défenseurs gardèrent encore l'isle.

Mais d'Estrées qui vouloit l'emporter, y descendit cette même année au mois de décembre. Il n'y avoit plus de flotte, pour arrêter ou détourner ses forces. Une bombe lancée de son camp alla tomber sur le magasin à poudre. Ce coup, ordinairement décisif, mit l'ennemi hors d'état de défense : il se rendit à discrétion. Le vainqueur, avec toute la rigueur du droit de la guerre, non content de raser les fortifications, réduisit les plantations en cendres, s'empara de tous les vaisseaux qui étoient dans le port, & transporta les habitants hors de l'isle qu'il avoit prise. La conquête en fut assurée à la France, par la paix qui suivit une ac-

tion où la défaite fut sans honte, & la victoire sans avantage.

La cour de Versailles négligea cette isle importante, au point de n'y pas envoyer un seul homme. Peut-être, dans l'ivresse d'une fausse grandeur, voyoit-elle avec indifférence tout ce qui n'étoit qu'utile. Elle prit même une mauvaise opinion de Tabago, jusqu'à le regarder comme un rocher stérile. Cette erreur s'accrédita par la conduite des François, qui, trop nombreux à la Martinique, se débordèrent aux isles de Sainte-Lucie, de Saint-Vincent, de la Dominique. Celles-ci étoient des possessions précaires, & d'une qualité médiocre. Les auroit-on préférées à une isle, dont le terrain étoit meilleur & la propriété incontestable ? Ainsi raisonnoit un gouvernement qui n'avoit pas alors sur le commerce & les plantations des colonies, assez de lumières pour discerner les vrais motifs du peu de penchant que ses sujets avoient pour Tabago.

Une colonie naissante, sur-tout quand elle est fondée avec de foibles moyens, a besoin de secours immédiats pour subsister. Elle ne peut faire des progrès, qu'à mesure qu'elle trouve la consommation de ses premières denrées. Celles-ci sont

pour l'ordinaire d'une espece commune , qui , ne valant pas les frais d'une longue exportation , ne se vend guere que dans les lieux voisins , & doit mener insensiblement , par des profits médiocres , à l'entreprise des grandes cultures , qui sont l'objet du commerce des Européens avec les Antilles. Or , Tabago étoit trop éloigné des grands établissemens François , pour attirer des habitants par cette gradation de succès. On lui préféra des isles moins abondantes , mais plus rapprochées des ressources.

Le néant où tout l'avoit plongé , ne l'avoit pas dérobé à l'œil avide de l'Angleterre. Cette isle orgueilleuse , qui se croit la reine des isles , parce qu'elle est la plus florissante de toutes , prétendoit avoir des droits imprescriptibles sur Tabago , pour l'avoir occupé pendant six mois. Ses forces ont couronné ses prétentions , & la paix de 1763 a justifié le succès de ses armes , en lui cédant une possession qu'elle vengera de l'inaction des François.

Presque toutes les propriétés des Antilles devinrent le tombeau de leurs premiers colons , qui , agissant au hasard dans des temps d'inexpérience , sans aucun concours de leur métropole , faisoient

autant de fautes que de pas. Leur avidité méprisa la pratique des naturels du pays, qui, pour diminuer la trop grande influence d'un soleil éternellement ardent, séparaient les petites portions de terrain qu'ils étoient forcés de défricher par de grands espaces couverts d'arbres & d'ombre. Ces sauvages, instruits par l'expérience, plaçoient leurs logements au milieu des bois, dans la crainte des exhalaisons vives & dangereuses qui sortoient d'une terre qu'ils venoient de remuer.

Les destructeurs de ce peuple sage ; pressés de jouir, abandonnerent cette méthode trop lente ; & dans l'impatience de tout cultiver, ils abattirent précipitamment des forêts entières. Aussi-tôt des vapeurs épaisses s'éleverent d'un sol échauffé pour la première fois des rayons du soleil. Elles augmentèrent à mesure qu'on fouilla les champs, pour les ensemençer ou les planter. Leur malignité s'introduisit par tous les pores, par tous les organes du cultivateur, que le travail mettoit dans une transpiration excessive & continuelle. Le cours des liqueurs fut intercepté ; tous les viscères se dilaterent, le corps enfla, l'estomac cessa ses fonctions ; l'homme mourut. Echappoit-on

aux ardeurs pestilentielles du jour, la nuit on respiroit la mort avec le sommeil, dans des cabanes dressées à la hâte au milieu des terres défrichées, sur un sol dont la végétation trop active & malsaine consumoit les hommes avant de nourrir les plantes.

D'après ces observations, voici le plan qu'il seroit bon de suivre dans l'établissement d'une colonie nouvelle. En y arrivant, nous examinerions quels sont les vents qui regnent le plus dans l'archipel de l'Amérique; & nous trouverions qu'ils y sont réguliers du sud-est au nord-est. Si nous avons la liberté du choix, si la nature du terrain n'y mettoit point d'obstacle, nous éviterions de nous placer sous le vent, de peur qu'il n'apportât continuellement, dans notre sein, la vapeur des terres nouvellement défrichées, & n'infectât, par l'exhalaison des plantations neuves, une plantation qui se seroit purifiée avec le temps. Ainsi nous devrions fonder notre colonie, au vent de tous les pays qu'il s'agiroit de mettre en culture. D'abord on construiroit dans les bois tous les logements, autour desquels nous ne laisserions pas couper un seul arbre. Le séjour des bois est sain : la fraîcheur qu'ils conservent même pendant

la plus grande chaleur du jour, empêche cette surabondance de transpiration qui fait périr la plupart des Européens par la sécheresse & l'acrimonie d'un sang inflammable & dépouillé de son fluide. On allumerait du feu pendant la nuit dans les cases, pour diviser le mauvais air qui pourroit s'y être introduit. Cet usage établi constamment dans certaines parties de l'Afrique, auroit en Amérique l'effet qu'on doit en attendre, eu égard à l'analogie des deux climats.

Ces précautions prises, nous commencerions à abattre le bois, mais à l'éloignement de cinquante toises au moins des cabanes. Lorsque la terre seroit découverte, les esclaves seroient envoyés au travail à dix heures du matin seulement, c'est-à-dire, après que le soleil auroit divisé les vapeurs, & que le vent les auroit chassées. Les quatre heures perdues depuis le lever du jour, seroient plus que compensées, par l'activité des cultivateurs dont on ménageroit les forces, & par la conservation de l'espèce humaine. On continueroit cette attention, soit qu'il fallût défricher les terres ou les ensemercer, jusqu'à ce que le sol bien purgé, bien consolidé, permît d'y établir les colons, & de les occuper

à toutes les heures du jour, sans avoir rien à craindre pour leur sûreté. L'expérience a justifié d'avance la nécessité de toutes ces mesures.

Pour avoir d'abord occupé le dessous du vent, les Anglois ont péri en foule à Tabago, & perdu beaucoup d'esclaves, quoiqu'ils fussent venus tous ensemble des colonies voisines. Eclairés par cette disgrâce, ils se sont portés au dessus du vent, & la mortalité s'est arrêtée. Cet établissement qui devoit être commencé immédiatement après la paix, a été très-retardé, parce que l'usage où est l'Angleterre de vendre le sol de ses îles, a entraîné des formalités sans nombre qui ont suspendu les défrichements. Ce n'est qu'en 1766 qu'ont été adjugés quatorze mille acres de terre, divisés en lots de cinq cents acres chacun. On a fait, depuis, une nouvelle adjudication; mais, ni dans la première, ni dans la seconde, il n'a été permis à aucun cultivateur d'acquérir plus d'un lot. La loi s'est étendue sur Saint-Vincent & sur la Dominique, avec cette restriction, que dans celle-ci, le lot n'a été que de trois cents acres. Dans les trois acquisitions, l'acre n'a coûté que 22 ou 28 livres. Le cinquième de cette somme a été payé comptant. H

n'a été fourni que dix pour cent dans les deux premières années ; & ensuite vingt pour cent par an jusqu'à la fin du paiement. On a de plus asservi chaque colon à mettre un blanc & deux blanches sur son habitation ; pour chaque centaine d'acres qu'il défrichera. Une difficulté se présente. Les Anglois , en plaçant deux femmes par homme dans une habitation, s'exposent donc à laisser une femme sans homme , ou à donner un seul homme à deux femmes. C'est tomber ou dans la polygamie que le christianisme défend ; ou dans le célibat , que le protestantisme rejette ; car on ne suppose pas que les Anglois veuillent mêler en Amérique leur sang avec celui des nègres. Quoi qu'il en soit , un colon ne peut se soustraire à cette obligation , qu'en payant 450 livres pour chaque femme , & le double de cette somme pour chaque homme qui lui manquera.

Malgré cette sorte de gêne , le caractère Anglois ne permet pas de douter que Tabago ne s'élève entre leurs mains , d'une inertie profonde à la faite de la plus riche culture. A ce brillant période , il surpassera par la qualité , par l'abondance de ses productions , toutes les possessions que cette nation a acquises dans de nou-

veau monde. Des spéculateurs , qui peuvent le mieux apprécier les rapports de son étendue avec le genre de sa fécondité , ne balancent pas à dire que cette île donnera chaque année à sa métropole cinquante mille barriques de sucre brut , sans parler de quelques autres denrées d'un moindre prix. Elle effacera la Jamaïque ; elle augmentera les richesses de la Grenade.



CHAPITRE LVI.

*La France cede la Grenade à l'Angleterre.
Importance & productions de cette isle.*

CETTE isle, située sous le vent de Tabago, n'a que neuf ou dix lieues de long, sept dans sa plus grande largeur, & vingt ou vingt-deux de circonférence. Ses plaines sont coupées par quelques montagnes peu élevées, & par un nombre prodigieux de ruisseaux assez considérables. Elle a sous le vent un port si vaste, que soixante vaisseaux de guerre y feroient au large, & si sûrs, qu'ils pourroient se dispenser de jeter l'ancre.

Quoique les François, instruits de la fertilité de la Grenade, eussent formé dès l'an 1638 le projet de s'y établir, ils ne l'exécuterent qu'en 1651. En arrivant, ils donnerent quelques haches, quelques couteaux, un baril d'eau-de-vie au chef des sauvages qu'ils y trouverent; & croyant à ce prix avoir acheté l'isle, ils prirent le ton de souverains, & bientôt agirent en tyrans. Les Caraïbes, ne pouvant les combattre à force ouverte, pri-

rent le parti que la foiblesse inspire toujours contre l'oppression, de massacrer tous ceux qu'ils trouvoient à l'écart & sans défense. Les troupes qu'on envoya pour soutenir la colonie au berceau, ne virent rien de plus sûr, de plus expéditif, que de détruire tous les naturels du pays. Le reste des malheureux qu'ils avoient exterminés, se réfugia sur une roche escarpée, aimant mieux se précipiter tout vivant de ce sommet, que de tomber entre les mains d'un implacable ennemi. Les François nommerent légèrement ce roc, *le morne des sauteurs*, nom qu'il conserve encore.

Un gouverneur avide, violent, inflexible, les paya justement de tant de cruautés. La plupart des colons révoltés de sa tyrannie se réfugièrent à la Martinique; & ceux qui étoient restés sous son obéissance, le condamnèrent au dernier supplice. Dans toute la cour de justice qui fit authentiquement le procès à ce brigand, un seul homme nommé Archangeli savoit écrire. Un maréchal ferrant fit les informations. Au lieu de sa signature, il avoit pour sceau un fer à cheval, autour duquel Archangeli, qui remplissoit l'office de greffier, écrivit gravement:

Marque de monsieur de la Brie, conseiller-rapporteur.

On craignit sans doute que la cour de France ne ratifiât pas un jugement si extraordinaire & réduit à des formalités inouïes, quoique dictées par le bon sens. La plupart des juges du crime, & des témoins du supplice, disparurent de la Grenade. Il n'y demeura que ceux qui, par leur obscurité, devoient se dérober à la perquisition des loix. Le dénombrement de 1700 atteste qu'il n'y avoit dans l'isle que 251 blancs, 53 sauvages ou mulâtres libres, & 525 esclaves. Les animaux utiles se réduisoient à 64 chevaux, & 569 bêtes à cornes. Toute la culture consistoit en trois sucreries, & cinquante-deux indigoteries.

Tout changea de face vers l'an 1714, & ce changement fut l'ouvrage de la Martinique. Cette isle jetoit alors les fondements d'une splendeur qui devoit étonner toutes les nations. Elle envoyoit à la France des productions immenses, dont elle étoit payée en marchandises précieuses. Elle portoit ce qu'elle avoit reçu de plus riche, aux côtes Espagnoles. Ses bâtimens touchoient en route à la Grenade, pour y prendre des rafraîchissements,

Les corsaires marchands qui se chargeoient de cette navigation, apprirent à cette île le secret de sa fertilité. Son sol n'avoit besoin que d'être mis en valeur. Le commerce rend tout facile. Quelques négociants fournirent les esclaves & les ustensiles pour élever des sucreries. Un compte s'établit entre les deux colonies. La Grenade se libéroit peu à peu avec ses riches productions ; & la solde entière alloit se terminer, lorsque la guerre de 1744 , interceptant la communication des deux îles , arrêta du même instant les progrès de la culture à sucre. On y suppléa par celle du café , qui , pendant les hostilités , fut poussée avec toute la vigueur & l'effort que l'industrie avoit pris.

La paix de 1748 ranima toutes les ressources & les travaux. En 1753 , la Grenade renfermoit dans son sein 1,262 blancs , 175 nègres libres , & 11,991 esclaves. 2,298 chevaux ou mulets , 2,456 bêtes à cornes , 3,278 moutons , 902 chevres , 331 cochons formoient ses troupeaux. Elle cultivoit 83 sucreries , 2,725,600 pieds de café , 150,300 cacaoyers , & 800 cotonniers. Ses vivres consistoient en 5,740,450 fosses de manioque , 933,596 bananiers , 143

carrés d'ignames & de patates. La colonie faisoit rapidement des progrès proportionnés à l'excellence de son sol. Les fièvres opiniâtres & les hydropisies, qui, depuis trente ans, consumoient les hommes à proportion qu'ils abattoient des bois, auroient cessé sans doute avec les défrichements, où le colon trouvoit la mort en y cherchant la vie. Mais la France a perdu ses espérances avec ses biens. Elle ne jouira plus des trésors que lui apportoit la Grenade. Des malheurs trop mérités ont fait avorter ses précautions tardives. La rage de jouir avant le temps, & sans mesure ; cette maladie qui a gagné le gouvernement d'une nation, digne pourtant d'être animée de ses maîtres ; cette prodigalité qui moissonne quand il faudroit semer ; qui détruit d'une main le passé, de l'autre l'avenir ; qui sèche & dévore le fonds des richesses par l'anticipation des revenus : ce désordre qui résulte des besoins où le défaut de principes & d'expérience ne manque jamais de réduire un état qui n'a que des forces sans vues & des moyens sans conduite ; l'anarchie qui regne au timon des affaires ; la précipitation, la brigue subalterne, le vice ou le manque de projets ; d'un côté, la hardiesse de

tout faire impunément ; & de l'autre , la crainte de parler , même pour le bien public : ce concours de maux qui s'entraînent de loin , a fait passer la Grenade entre les mains des Anglois , qui possèdent cette conquête par le traité de 1763. Mais jusqu'à quand ? Sera - ce sans retour ?

L'Angleterre n'y a pas heureusement débuté. Dans le premier enthousiasme d'une acquisition dont on avoit d'avance la plus haute idée , chacun s'est hâté d'y rechercher des habitations. Elles ont été achetées beaucoup au dessus de leur valeur réelle. Cette fantaisie , en expulsant de l'isle d'anciens colons habitués au climat , a fait sortir de la métropole trente-cinq ou trente-six millions de livres. A cette imprudence a succédé une autre imprudence. Les nouveaux propriétaires , aveuglés sans doute par l'orgueil national , ont substitué de nouvelles méthodes à celles de leurs prédécesseurs. Ils ont voulu changer la maniere de vivre des esclaves. Par leur ignorance même attachés plus fortement à leurs habitudes que le commun des hommes , les negres se sont révoltés. Il a fallu faire marcher des troupes , & verser du sang. Toute la colonie s'est remplie de soupçons. Des ma-

tres, qui s'étoient jetés dans la nécessité de la violence, ont craint d'être brûlés ou assassinés dans leurs plantations. Les travaux ont languï, ont même été interrompus. Le calme s'est enfin rétabli. Le nombre des esclaves a été porté à quarante mille, & les productions se sont élevées au triple de ce qu'elles étoient sous la domination Françoisë.

Les cultures accroîtront encore par le voisinage d'une douzaine d'isles qui dépendent de la colonie, sous le nom de Grenadins. Elles ont depuis trois jusqu'à huit lieues de circonférence. On n'y voit point couler de sources d'eau. L'air y est sain. La terre, couverte seulement de halliers clairs, n'a point été défendue des rayons du soleil : elle n'exhale point de ces vapeurs mortelles, qui attaquent la vie des cultivateurs.

Cariacou, la seule de ces isles que les François aient occupée, fut d'abord fréquentée par quelques pêcheurs de tortues, qui, dans les intervalles de loisir que leur laissoit un métier si facile, se mirent à défricher. Avec le temps leur petit nombre fut grossi par des habitants de la Guadeloupe, qui, voyant leurs plantations détruites par une espece particulière de fourmis, allerent porter à

Cariacou leur industrie. Elle fleurit à l'ombre de la liberté. Ils y rassemblerent environ douze cents esclaves, avec lesquels ils se faisoient un revenu de quatre ou cinq cent mille livres en coton.

Les autres Grenadins ne promettent pas les mêmes avantages. On a cependant commencé à y cultiver le sucre. Il a singulièrement réussi à Becouya, la plus grande, la plus fertile de ces îles : elle n'est éloignée que de deux lieues de celle de Saint-Vincent.



CHAPITRE LVII.

Les Anglois prennent possession de Saint-Vincent. Habitudes des sauvages qu'ils trouvent dans cette isle.

LORSQUE les Anglois & les François, qui ravageoient depuis quelques années les isles du vent, voulurent donner, en 1660, de la consistance à des établissemens qu'on n'avoit encore qu'ébauchés, ils convinrent que la Dominique & Saint-Vincent resteroient en propre aux Caraïbes. Quelques-uns de ces sauvages, dispersés jusqu'à ce moment, allèrent chercher leur asyle dans la premiere, & le plus grand nombre, dans la seconde. C'est là que ces hommes doux, modérés, amis de la paix & du silence, vivoient au milieu des bois, en familles éparfées, sous la direction d'un vieillard, que l'âge seul avoit instruit & appelé au gouvernement. L'empire passoit successivement dans toutes les familles, où le plus âgé devenoit toujours roi, c'est-à-dire, guide & pere de la nation. Ces sauvages ignorans ne connoissoient pas l'art sublime

de soumettre & de gouverner les hommes par la force des armes ; d'égorger les habitants d'un pays pour en posséder légitimement les terres ; d'accorder au vainqueur la propriété, au vaincu le travail des pays de conquête ; & de dépouiller à la longue l'un & l'autre , des droits & des fruits , par des taxes arbitraires.

La population de ces enfants de la nature s'accrut tout à-coup d'une race d'Africains, dont on n'a pu savoir exactement l'origine. Un navire, dit-on, qui transportoit des negres pour les vendre, vint échouer à Saint-Vincent ; & les esclaves, échappés au naufrage, y furent accueillis comme des freres par les sauvages. D'autres prétendent que ces noirs sont des transfuges qui ont déserté les plantations des colonies voisines. Une troisième tradition veut que ce sang étranger provienne des negres que les Caraïbes enlevoient aux Espagnols, dans les premières guerres de ces Européens contre les Indiens. Si l'on en croit du Tertre, le plus ancien historien des Antilles, ces terribles sauvages, impitoyables envers les maîtres, épargnoient les captifs, les emmenaient chez eux, leur rendoient la liberté pour jouir de la vie, c'est-à-dire, du ciel & du fol ; en un

mot, des biens de la nature, qu'aucun homme ne doit ni ravir, ni refuser à personne.

C'est peu. Les maîtres de l'isle donnerent leurs filles en mariage à ces étrangers, quel que fût le hasard qui les eût conduits. L'espece procrée de ce mélange forma une génération qu'on appella Caraïbes noirs. Ils ont plus conservé de la couleur primitive de leurs peres, que de la nuance mitoyenne de leurs meres. Le Caraïbe rouge est de petite stature; le Caraïbe noir est grand, robuste; & cette race, doublement sauvage, parle avec une véhémence qui semble tenir de la colere.

Cependant le temps éleva des nuages entre ces deux nations : ils furent apperçus de la Martinique. On résolut de profiter de cette méfintelligence, pour s'élever sur les ruines de l'un & de l'autre partis. On prétexta que les Caraïbes noirs donnoient asyle aux esclaves déserteurs des isles Françoises. L'imposture n'enfante que l'injustice. On attaqua sans raison ceux qu'on accusoit à tort. Mais le peu de monde qui fut employé à cette expédition; la jalousie des chefs qu'on y destina; la défection des Caraïbes rouges, qui ne voulurent donner contre leurs

rivaux aucun des secours qu'ils avoient promis à des alliés trop dangereux ; la difficulté des subsistances ; l'impossibilité d'atteindre des ennemis cachés dans des bois & dans des montagnes : tout concourut à faire échouer une entreprise aussi téméraire que violente. Il fallut se rembarquer, après avoir perdu bien des hommes utiles ; mais la victoire des sauvages ne les empêcha pas de demander la paix en suppliants. Ils inviterent même les François à venir vivre avec eux, leur jurant une amitié sincère, une concorde inaltérable. Cette proposition fut acceptée ; & l'on vit, dès l'année suivante, qui fut 1719, plusieurs habitants de la Martinique aller se fixer à Saint Vincent.

Les premiers s'établirent paisiblement, non-seulement de l'aveu, mais avec le secours du Caraïbe rouge. Ce succès attira d'autres colons, qui, par jalousie ou par d'autres motifs, enseignèrent aux sauvages un funeste secret. Ce peuple, qui ne connoissoit de propriété que celle des fruits, parce que c'est la récompense du travail, fut étonné d'apprendre qu'il pouvoit vendre la terre qu'il avoit cru jusqu'alors appartenir à tous les hommes. Cette découverte lui mit la toise à la main. Il posa des bornes, & dès ce mo-

ment la paix & le bonheur furent exilés de son île. Le partage des terres amena la division entre les hommes. Voici les causes de la révolution qui suivit l'esprit de propriété.

Lorsque les François étoient arrivés à Saint Vincent, c'étoit avec des esclaves pour défricher & pour cultiver. Les Caraïbes noirs, humiliés, effrayés de ressembler à des hommes avilis par la servitude, craignirent qu'on n'abusât un jour de la couleur qui trahissoit leur origine, pour les attacher au même joug; & ils se réfugièrent dans la plus profonde épaisseur des bois. Là, pour s'imprimer à jamais une marque distinctive qui fût le signe de leur indépendance, ils aplattirent le front de leurs enfants, à mesure qu'ils venoient au monde. Les hommes & les femmes, dont la tête n'avoit pu se plier à cette étrange forme, n'osèrent plus se montrer sans le caractère ineffaçable & visible de la liberté. La génération suivante parut un peuple nouveau. Les Caraïbes, au front aplati, tous à peu près de même âge, grands, bien faits, vigoureux & farouches, vinrent, sur les côtes, planter des cabanes.

Dès qu'ils furent le prix que les Européens mettoient à la terre qu'ils habi-

toient, ils prétendirent y participer comme les autres insulaires. On apaisa d'abord ce premier instinct de cupidité, par des présents d'eau de-vie & de quelques fabres. Mais peu contents de ces armes, ils demanderent bientôt des fusils comme en avoient reçu les Caraïbes rouges. Alors ils voulurent avoir leur part à la valeur de tout le terrain qui se vendroit à l'avenir, au produit des ventes qu'on avoit déjà faites. Irrités de ce qu'on leur refusoit de les associer à ce partage fraternel, ils formerent une tribu séparée, jurèrent de ne plus s'allier avec les Caraïbes rouges, se donnerent un chef, & commencerent la guerre.

Le nombre des combattants pouvoit être égal de part & d'autre ; mais la force ne l'étoit pas. Les Caraïbes noirs eurent sur les rouges tout l'ascendant que l'industrie, la valeur & l'audace prennent bientôt sur la foiblesse de tempérament & la timidité de caractère. Cependant l'esprit d'équité, qui n'abandonne guere l'homme sauvage, fit consentir le vainqueur à partager avec le vaincu le territoire de l'isle situé sous le vent. C'étoit le seul dont les deux partis fussent jaloux, parce qu'il leur attiroit les présents des François.

Le Caraïbe noir ne gagna rien à l'accord qu'il avoit dicté lui-même. Les nouveaux cultivateurs, qui débatquoient dans l'isle, alloient tous s'établir dans le quartier de son rival, où la côte étoit la plus accessible. Cette préférence ranima une haine mal éteinte. Les combats recommencerent. Les rouges, toujours battus, se retirèrent au vent de l'isle. Plusieurs allerent sur leurs canots descendre en terre ferme, ou se réfugier à Tabago. Le peu qui resta, vécut séparé des noirs. Ceux-ci, conquérants & maîtres de toute la côte sous le vent, exigèrent des Européens qu'ils achetassent de nouveau les terres qu'ils avoient déjà payées. Un François voulut montrer un contrat d'acquisition, passé avec un Caraïbe rouge. *Je ne fais point*, lui dit un Caraïbe noir, *ce que dit ton papier ; mais lis ce qui est écrit sur ma fleche. Tu dois y voir en caractères qui ne mentent point, que si tu ne me donnes pas ce que je te demande, j'irai ce soir brûler ton habitation.* C'est ainsi que raisonnoit, avec des faiseurs d'écritures, un peuple qui n'avoit point appris à lire. Il ufoit du droit de la force avec autant d'assurance, avec aussi peu de remords, que s'il avoit connu le droit divin, le droit politique & le droit civil.

Le

Le temps , qui change les procédés avec les intérêts , mit fin à ces vexations. Les François sans doute furent les plus forts à leur tour. Ils ne s'amuserent plus à élever des volailles , à cultiver des légumes , du manioque , du maïs , du tabac , pour aller les vendre à la Martinique. En moins de vingt ans , des cultures plus importantes occupèrent huit cents blancs , & trois mille noirs. La vente annuelle des nouvelles denrées montoit à quinze cent mille francs. L'isle de Saint-Vincent étoit dans cette situation , quand elle tomba sous la domination Angloise. Elle y est attachée par le traité de 1763.

Les François qui avoient commencé à défricher ce pays , de tout temps inculte , n'avoient aucun doute sur le titre de leur propriété. Ils la tenoient des habitants originaires , qui , peut-être , avoient pu disposer d'un terrain que la nature leur avoit donné. Quelle fut leur surprise , lorsqu'on leur annonça que la Grande-Bretagne , qui n'avoit traité ni avec eux , ni avec les Caraïbes , se croyoit , d'après des principes reçus en Europe , autorisée à les dépouiller , à moins qu'ils ne rachetaient des champs qu'ils avoient arrosés de leurs sueurs ? En vain se récrièrent-ils contre une oppression si contraire à l'or-

dre naturel, & même au droit des nations. Leurs plaintes ne furent pas écoutées. Les chefs de la colonie n'osèrent suspendre les ordres de la métropole, qui avoit prescrit indistinctement la vente de toutes les terres. Le parlement se proposoit de suppléer, par ce foible moyen, au vuide que les frais de la guerre avoient laissé dans le fisc de la nation. Mais ce but ne fut pas rempli. De vaines formalités absorberent presque 1,575,000 liv. que produisirent les concessions qu'on fit dans les trois isles appelées neutres. Quand même l'axiome des Européens, cet axiome faux & barbare, qui veut que les terres, habitées par les sauvages, soient censées vacantes, eût pu être rejeté des Anglois, qui en avoient abusé si souvent pour usurper à l'exemple des Espagnols; quand les François n'auroient pas eu droit d'acheter ce qu'ils avoient du moins eu le droit de voler; quand ils n'auroient pas acquis légitimement, par le travail, des terres qu'ils avoient obtenues par des présents; enfin, quand le trésor public de l'Angleterre, exténué par une guerre peut-être injuste, auroit dû se remplir par les rapines de la paix, & profiter de ces ventes illégitimes; il étoit contre ses intérêts & ses principes

ET POLITIQUE. *Liv. XIV.* 411
économiques, de rançonner ainsi les hommes actifs, qui devoient accélérer les progrès d'une colonie qu'ils avoient su fonder.

Mais la dureté de la nouvelle domination les dispersa. Quelques-uns passèrent à Saint-Martin, à Marie-Galande, à la Guadeloupe, à la Martinique. Le plus grand nombre se porta à Sainte-Lucie, qu'on commençoit à peupler, en donnant gratuitement des terrains à qui vouloit les défricher. Tous emmenèrent leurs esclaves. L'émigration ne fut pourtant pas universelle. Quelques François, moins attachés à leurs parents, moins amoureux d'une patrie qui les avoit, pour ainsi dire, aliénés, préférèrent de rester sous le joug du vainqueur, dans un sol fertile où la fortune les avoit jetés. Après la première humeur du mécontentement, la réflexion leur démontra qu'ils gagneroient encore plus à racheter les terres dont ils jouissoient, qu'à s'aller établir dans de nouveaux terrains dont le fonds ne leur coûteroit rien.

Leur fortune, qui n'avoit jamais eu proprement de base, doit s'affermir, doit s'étendre à l'ombre du gouvernement Anglois. L'isle, qu'ils partagent avec leurs nouveaux concitoyens, ne promet pas

beaucoup de coton ; mais elle est très favorable au rocou & au cacao. On y recueilloit avant la conquête trois millions pesant de café, dont il seroit aisé d'augmenter considérablement la culture, si les Anglois ne tournoient toute leur activité du côté du sucre. La partie de Saint-Vincent où ils s'étoient fixés, & qui est sous le vent, ne leur en fournissoit que peu, parce qu'elle est hachée & montueuse. Cette considération leur a fait desirer d'aller occuper les plaines qui sont au vent. Les Caraïbes, qui s'y étoient réfugiés, ont refusé de les abandonner, & on a pris les armes pour les y contraindre. Quoiqu'ils se défendent avec courage, ils succomberont un peu plutôt, un peu plus tard, sous les foudres de la tyrannie Européenne. Fais le ciel que le feu de la guerre ne s'étende pas à la Dominique !



 CHAPITRE LVIII.

*Les Anglois s'établissent à la Dominique.
But de cet établissement,*

C'EST une isle un peu plus grande que Saint-Vincent. Au centre de son enceinte, qui renferme treize lieues de longueur sur neuf lieues au plus de largeur, sont des montagnes inaccessibles, qui versent de nombreuses rivières d'une eau excellente sur un terrain fécond, mais inégal.

Ce pays étoit habité par ses propres enfants. En 1732, on y trouva 938 Caraïbes, répandus dans trente-deux caribets. 349 François y occupoient une partie de la côte que les sauvages leur avoient abandonnée. Ces Européens n'avoient pour instruments, ou plutôt pour compagnons de leur culture, que 23 mulâtres libres, & 338 esclaves. Tous étoient occupés à élever des volailles, à produire des denrées comestibles pour la consommation de la Martinique, & à soigner 72,200 pieds de coton. Le café vint enrichir la masse de ces foibles productions. Enfin, l'isle comptoit 600 blancs & 2,000

noirs à la paix de 1763, qui en fit une possession Angloise.

Dès la fin du dernier siècle, la Grande-Bretagne, qui marchoit à l'empire des mers, en accusant la France d'aspirer à la monarchie du continent; avoit montré pour la Dominique, la même ardeur qu'elle a témoignée dans les dernières négociations, où la victoire lui donnoit le droit de tout choisir. Elle ne la recherchoit pas pour la culture du café, du coton & du cacao, qu'elle y peut cependant multiplier au delà de ses espérances; elle ne l'envioit pas pour le sucre, dont elle ne doit attendre, même avec le temps, que trois ou quatre mille barriques par année. Un plus grand objet que des établissemens de culture, entroit de loin dans ses vues politiques.

L'Angleterre vouloit attirer à la Dominique les denrées des colonies Françoises, pour en faire elle-même le commerce. Jusqu'à ce que la nation, dont la fortune a baissé avec sa gloire, ait repris toute son activité, & que par la force de sa marine, elle puisse disposer en quelque sorte, du prix de ses productions, & les empêcher de s'écouler de ses établissemens par les fausses portes d'un commerce interlope: jusqu'à ce moment de

prospérité, l'intérêt réciproque des cultivateurs François & des négociants Anglois, forcera toutes les barrières que l'autorité de la cour de Versailles pourra leur opposer. Cette communication se maintiendra par l'entremise des anciens colons qui sont restés à la Dominique, quoique le nouveau gouvernement les ait injustement rançonnés comme ceux de Saint-Vincent. Ce n'est pas pourtant la seule rigueur qu'ils puissent reprocher au ministère Anglois. En rendant tous les ports de l'isle francs & libres, il a soumis chaque tête de negre qu'on y feroit entrer, à un droit de 33 livres 15 sous. On a même poussé l'imprudence de cette avidité fiscale, jusqu'à faire payer, avant la vente, une partie de ce fol impôt. Ainsi les vaisseaux qui viennent de Guinée sont obligés de porter de l'argent à la Dominique, ou de l'y emprunter à un prix excessif; ce qui doit les en éloigner, ou faire enchérir une marchandise, dont le commerce vil pour l'humanité n'est que trop cher pour la cupidité.

Mais le grand avantage de cette isle pour les Anglois, c'est que située entre la Guadaloupe & la Martinique, à une très petite distance de l'une & de l'autre, elle menace également leur sûreté. Ses

rades sûres & commodés mettront les armateurs & les escadres de la métropole , à portée d'intercepter , sans risque , la navigation de la France dans ses colonies , la communication même des deux îles entr'elles. Il semble que l'Angleterre se soit emparée , par la paix , de tous les défilés , de tous les postes pour la guerre. Résumons ses possessions. Pour une puissance maritime & commerçante , évaluer ses colonies , c'est apprécier ses forces.



CHAPITRE LIX.

État actuel des isles Angloises.

LE nombre des esclaves qui cultivent les isles Angloises, monte environ à deux cent trente mille ; mais leur travail produit moins de denrées, qu'une égale population dans les colonies Françoises. Cette différence peut se rapporter à trois causes. Le sol des possessions Britanniques, inférieur de sa nature, est plus usé par l'ancienneté de sa culture. Le soin des habitations y est communément abandonné à des mercenaires, gens moins actifs, moins intelligents, moins économes que des propriétaires. L'exploitation des terres, & les moyens de reproduction n'y ont pas acquis autant de perfection.

La population des blancs, qui, dans les colonies Françoises est respectivement à celle des noirs comme un à six, n'est guere dans les colonies Angloises que comme un à onze. C'est que les isles Angloises ne sont qu'agricoles, au lieu que les isles Françoises sont agricoles & marchandes. A ces deux titres cependant, la Barbade qui fait le

commerce des esclaves , & la Jamaïque qui s'est formé des liaisons interlopes avec les côtes Espagnoles , doivent avoir une population de blancs plus nombreuse à proportion que les autres possessions de la même dépendance.

Cette disproportion entre les blancs & les noirs n'a pas été toujours la même dans les colonies Angloises. Elles contenoient autrefois un très-grand nombre d'Européens ; mais ils ont disparu à mesure que les petites cultures ont diminué , & que l'espace qu'elles occupoient a été fondu dans les sucreries , qui exigent un terrain très-vaste. On les a vu se réfugier successivement dans de nouvelles îles , se retirer dans l'Amérique septentrionale , ou repasser dans la métropole. Ce n'est pas qu'il n'y eût , pour les remplacer , autant d'hommes indigents & désœuvrés en Angleterre , que dans les premiers temps de l'émigration d'Europe en Amérique. Mais cet esprit d'aventure & d'entreprise , que la nouveauté de l'objet & le concours des circonstances avoient fait éclore , a été étouffé , loin d'être entretenu par les colons. En vain les loix ont statué que chaque propriétaire auroit sur son habitation , un nombre de blancs proportionné

à celui des noirs. Ces ordonnances sont sans force. On préfère le risque, aujourd'hui rare & léger, de payer une foible amende, à l'observation d'un règlement plus coûteux que la peine de la contravention. Mais le défaut du nombre des blancs est compensé par des avantages qui les distinguent.

Tous ceux qui habitent les isles Angloises sont enrégimentés. Cette sujétion qui n'expose ni aux caprices d'un gouverneur, ni à l'orgueil insultant des troupes réglées, n'humilie, ne blesse personne. Si cette milice est inférieure par la discipline aux soldats d'Europe, elle l'emporte de beaucoup par l'ardeur & par le courage. Si elle étoit assez nombreuse pour repousser un ennemi dont le gouvernement est presque militaire, elle déchargeroit la métropole du soin d'envoyer, avec des frais & des risques immenses, des troupes qui périssent la plupart sans avoir rien fait. Mais à peine cette milice des colonies suffit-elle à contenir les noirs qui sont très-portés à se soulever contre le joug Anglois ; car il semble que l'esclavage soit d'autant plus dur chez les nations libres, qu'il y est plus injuste & plus étranger. Telle est donc la marche de l'homme vers l'indépendance, qu'après

avoir secoué le joug, il veut l'imposer ; & que le cœur le plus impatient de la servitude, devient le plus amoureux de la domination.

Quoique la Grande-Bretagne n'ait jamais établi d'impôts directs dans ses colonies, elles sont plus chargées de taxes qu'on ne l'est dans des gouvernements moins modérés. Abandonnées à leurs propres forces, il leur a fallu trouver en elles-mêmes des ressources contre les désastres qui ont suivi les grands mouvements de la nature, si fréquents dans ces climats. Obligées de remédier aux malheurs de la guerre, & de pourvoir au soin de leur défense ; les fortifications qu'elles ont élevées, ont entraîné des contributions volontaires, mais abondantes, mais ruineuses, par les dettes qu'il a fallu contracter. L'administration civile, par une contradiction manifeste avec l'esprit républicain, qui est un esprit d'économie & de désintéressement, y a toujours été très-chère, & la chose publique n'a jamais marché qu'à prix d'argent. C'est un inconvénient inévitable chez un peuple commerçant. Libre ou non, il en vient à n'aimer, à n'estimer que les richesses. La soif de l'or étant plus l'ouvrage de l'imagination que du

besoin, on ne se rassasie pas des trésors comme des autres aliments de nos passions. Celles-ci sont isolées & n'ont qu'un temps; elles se combattent ou se succèdent : la passion de l'or nourrit & satisfait toutes les autres, du moins elle y supplée, à mesure qu'elle les use par les moyens qu'elle fournit de les assouvir. Il n'est point d'habitude qui se fortifie plus par l'usage, que celle d'amasser; elle semble s'irriter également par les jouissances de la vanité, & par les privations de l'avarice. L'homme riche a toujours besoin de remplir ou de grossir son trésor. C'est une expérience constante, qui s'étend des individus aux nations. Depuis que le commerce a élevé des fortunes considérables dans toute l'Angleterre, la cupidité y est devenue le mobile universel & dominant. Les citoyens qui n'ont pas pu, ou qui n'ont pas voulu s'attacher à cette profession la plus lucrative, n'ont pas renoncé cependant au lucre dont les mœurs & l'opinion leur faisoient un besoin : même en aspirant à l'honneur, ils couroient aux richesses. Dans la carrière des loix & des vertus qui doivent se chercher & s'appuyer mutuellement, dans la gloire de siéger au parlement, ils ont vu le moyen d'agrandir leur fortune. Pour se faire élire

membres de ce corps puissant , ils ont corrompu les suffrages du peuple , & n'ont pas plus rougi de revendre ce même peuple à la cour , que de l'avoir acheté. Chaque voix est devenue vénale au parlement. Un ministre célèbre en avoit le tarif , & s'en vantoit publiquement , à la honte des Anglois. C'étoit un devoir de sa place , disoit-il , d'acheter les représentants de la nation , pour les faire voter , non pas contre , mais selon leur conscience. Eh ! que dit la conscience où l'argent a parlé ? Si l'esprit mercantile a pu répandre dans la métropole la contagion de l'intérêt personnel , comment n'auroit-il pas infecté les colonies , dont il est le principe & le soutien ? Est-il bien vrai que chez la fiere Albion , un citoyen assez généreux pour servir la patrie par amour de la gloire , feroit un homme d'un monde & d'un siècle qui ne sont plus ? Isle superbe , puissent tes ennemis ne plus s'abandonner à ce vil esprit d'intérêt ! Tu leur rendras un jour tout ce qu'ils ont perdu.

Cependant malgré l'énormité des contributions & des dépenses publiques dans les établissemens Anglois , les terres s'y vendent encore à un très-haut prix. Les Européens & les Américains s'empres-

d'en acheter, & cette concurrence en fait enchérir la valeur. Ils sont attirés par l'assurance & la facilité de trouver dans la métropole un débouché de leurs denrées, plus avantageux que les autres nations ne sauroient en avoir ailleurs. De plus, les isles Angloises sont moins exposées à l'invasion & au dégât, que les isles des puissances, riches en productions & foibles en vaisseaux. La navigation d'un peuple né pour la mer se soutient, par sa propre force, en guerre comme en paix.

Ce peuple ne néglige rien, pour donner un nouveau prix à ses isles. En 1766, il a supprimé le droit de quatre & demi pour cent que les sucres payoient à leur sortie, & les droits imposés sur toutes les autres denrées. Cette exemption s'est étendue aux productions, que des isles étrangères introduiroient dans les siennes. Le gouvernement a plus fait encore. Il s'est chargé de la dépense des garnisons qui doivent garder les nouvelles conquêtes; dépense qui monte à 219, 427 l. C'est ainsi que le trésor public fait aller au devant des besoins du commerce, pour en accroître la prospérité.

C H A P I T R E L X.

Quelles sont les liaisons extérieures des isles Angloises ?

LES liaisons des isles Angloises sont très-resserrées. Aucun navire étranger n'y aborde, si ce n'est à la Jamaïque, à la Dominique, dont on a fait, en 1766, des ports francs. La sévérité des loix a prévenu sur cette prohibition importante, l'infidélité des gouverneurs. Toute communication, avec les différentes nations de l'Europe, leur a même été constamment interdite; & lorsqu'en 1739 on les autorisa à y porter directement leurs sucres, ce fut avec des restrictions qui l'empêcherent. L'intérêt de la métropole est de réserver à sa consommation, ou à son commerce, toutes les denrées de ses isles. Voici comment s'en fait le partage.

Ces colonies n'ont jamais produit de vivres pour leurs habitants, blancs ou noirs. Elles manquent de bois, de bestiaux, de poisson salé. Ces objets, de première nécessité, leur sont fournis par la nouvelle Angleterre, qui reçoit en échange, des

eaux-de-vie de sucre, du piment, du gingembre, peu d'autres denrées, mais beaucoup de melasses qui lui tiennent lieu du sucre. Jamais il ne lui fut permis de tirer directement cette dernière production, de peur que le bon marché du sucre, faisant abandonner les melasses, les îles ne fussent obligées de donner d'autres denrées en paiement de celles qu'elles recevoient des provinces du nord. La métropole sentoît bien que le sucre porté d'Amérique en Angleterre, & rapporté d'Angleterre en Amérique, ne trouveroit que peu de débouchés ; mais cette considération ne l'arrêta pas. Sa vue principale n'étoit pas de vendre aux colonies septentrionales, une production dont elle trouvoit en Europe un débouché facile : elle vouloit spécialement assurer la consommation de ses melasses, & s'approprier par ce moyen tous les riches produits de ses îles. Mais les mesures qui devoient l'assurer de ce but important, furent singulièrement traversées.

La France, que d'heureux hasards avoient mise en possession des îles les plus riches du nouveau monde, aveuglée par cette imprudence qui l'a toujours arrêtée dans l'usage de sa fortune, n'avoit

pas songé à faire passer ses sirops & ses eaux-de-vie de sucre, dans ses colonies septentrionales. Cette mauvaise politique attira les habitants de la nouvelle Angleterre aux isles Françoises. Avec des farines, des légumes, des bois, de la morue, des bestiaux, & même de l'argent, ils allèrent y chercher de l'indigo, du coton, du sucre qu'ils avoient le secret de vendre à l'Angleterre, & sur-tout des melasses qu'ils consommoient entièrement. On pourroit prouver que dès l'an 1719, ils en enlevoient vingt mille barriques, & qu'en 1733, cette navigation leur occupoit trois cents navires, & près de trois mille matelots.

Cette communication, qui mettoit les colonies du continent hors de la dépendance des isles Angloises pour leurs besoins, excita les plaintes des colons insulaires. Ils demanderent au parlement la proscription d'un commerce, aussi contraire, disoient-ils, au bien de la métropole & à leur prospérité, que favorable aux progrès des établissemens François. Les septentrionaux, de leur côté, répondirent que, si cette porte de commerce leur étoit fermée, ils ne pourroient ni pousser leurs défrichemens, ni faire la traite des pelleteries, ni conti-

nuer leurs pêches , ni consommer les manufactures nationales , ni rien ajouter aux richesses , à la considération , aux forces maritimes de la métropole.

Ce grand procès , auquel presque tous les Anglois avoient plus ou moins d'intérêt , excita la plus grande fermentation , & fit éclore une foule d'écrits , où l'esprit de parti mêla beaucoup d'animosité. Mais c'est ainsi que la nation s'éclaire sur ses intérêts. Quand elle fut bien instruite , le parlement , pour concilier les vues de tous ses colons de l'Amérique , maintint ceux du continent dans la liberté de continuer leur commerce avec les François ; mais en faveur des isles , il assujettit les melasses étrangères , à un droit qui devoit assurer aux nationales la supériorité du débit. Ce droit a souvent varié. Les habitants des isles demandoient , en 1764 , qu'il fût porté à 7 sous 6 deniers par gallon. Ceux du continent desiroient de ne payer que 3 sous 9 deniers. Pour satisfaire les uns & les autres , il fut mis à 5 s. 7 deniers & demi. Depuis on a réduit l'impôt à 1 sou 10 deniers & demi , qui est également levé sur les melasses de la nation & de l'étranger. Mais heureusement pour les isles Angloises , la consommation des melasses & des eaux-de-

vie de sucre s'est si fort étendue dans le nord de l'Amérique, & celle de l'eau-de-vie de sucre s'est tellement accrue en Angleterre même, sur-tout en Irlande, qu'on n'a jamais manqué de débouché pour ces productions. Tels sont les rapports des isles Angloises avec les colonies septentrionales. Ils sont bien plus considérables avec la métropole.

Elle fournit à ses isles leurs vêtements, leurs ustensiles, leurs esclaves. C'est à peu près le vingtième de ce qu'elle en retire. La raison de cette disproportion vient de ce que la plupart des propriétaires des habitations considérables vivent toujours en Angleterre, & que leurs agents ne font & ne peuvent faire que peu de consommation. Leurs affaires sont, à peu de chose près, conduites comme celles des grands seigneurs le sont en Europe.

Un négociant de confiance est une espèce d'intendant de maison, qui fait passer aux isles tout ce qui est nécessaire aux habitations dont il est comme chargé. Il donne des ordres aux administrateurs, ou économes, qui doivent en diriger la culture. Il en reçoit toutes les productions, par le retour de ses vaisseaux d'envoi. Il paie les lettres de change, tirées

pour l'achat des esclaves. Cette sorte de procuration lui assure le fret, l'intérêt & le remboursement de ses avances, sans compter le profit de la commission sur les ventes & sur les achats. Sa condition est plus avantageuse que celle du propriétaire même.

Si cet arrangement diffère d'un privilège exclusif, il en a du moins tous les inconvénients, puisqu'il met entre les mains d'un petit nombre d'armateurs, l'administration de toutes les plantations, & qu'il leur assure le transport des denrées qu'elles produisent. Dès-lors, comme il n'y a pas de concurrence pour le fret, il doit toujours être à peu près le même, c'est-à-dire, à un prix très-haut.

L'espèce de monopole, qu'exercent quelques négociants dans les îles Angloises, est exercé par la capitale de la métropole à l'égard des provinces. C'est à Londres, presque uniquement, qu'arrivent les produits des colonies. C'est à Londres qu'habitent la plupart de ceux à qui appartiennent ces produits. C'est à Londres que sont consommées les valeurs de ces produits. Le reste de l'état n'y prend qu'un intérêt fort indirect.

Mais du moins Londres est le plus beau port de l'Angleterre ; Londres conf-

truit des vaisseaux , & fabrique des marchandises ; Londres fournit des matelots à la navigation , & des bras au commerce ; Londres est dans une province tempérée , féconde & centrale. Tout peut y arriver , tout peut en sortir. Il est vraiment le cœur du corps politique , par sa situation locale. Ce n'est pas une tête monstrueuse ; quoique cette capitale soit aussi trop grande comme toutes les autres ; ce n'est pas une tête d'argille , qui veuille dominer sur un colosse d'or. Cette cité n'est pas remplie de superbes oisifs , qui ne font qu'embarrasser & surcharger un peuple laborieux. C'est le rendez-vous de tous les marchands ; c'est le siège de la nation assemblée. Là , le palais du prince n'est ni vaste , ni vuide. Il y regne par sa présence qui vivifie. Le sénat y dicte les loix , au gré du peuple qu'il représente. Il n'y craint pas l'aspect du monarque , ni les attentats du ministère. Londres n'est point parvenu à sa grandeur , par l'influence du gouvernement , qui force & subordonne toutes les causes physiques ; mais par l'impulsion naturelle des hommes & des choses , par une sorte d'attraction du commerce. C'est la mer , c'est l'Angleterre , c'est le monde entier , qui veulent que Londres soit riche & peuplé.

C H A P I T R E L X I.

*Résumé des richesses que l'Europe tire des
isles de l'Amérique.*

L'HISTOIRE des colonies de l'archipel Américain ne sauroit être mieux terminée, ce semble, que par une récapitulation des richesses qu'elles fournissent à l'Europe. C'est là le grand objet du commerce de nos jours ; c'est par là que les Antilles doivent tenir une place éternelle dans les fastes des nations, puisqu'enfin les richesses sont le mobile des grandes révolutions qui tourmentent la terre. Ce furent les colonies de l'Asie mineure, qui amenèrent la splendeur & la chute de la Grece. Rome, qui n'aima d'abord à dompter les peuples que pour les gouverner, s'arrêta dans sa grandeur, quand il eut sous sa main les trésors de l'orient. La guerre sembla s'assoupir un moment en Europe, pour aller envahir le nouveau monde, & ne s'est, depuis, si souvent réveillée que pour en partager les dépouilles. La pauvreté, qui fera toujours le partage du grand nombre des

hommes, & le choix du petit nombre des sages, ne fait pas de bruit sur la terre. L'histoire ne peut donc s'entretenir que de massacres ou de richesses.

Celles des isles Espagnoles ne fau-
roient s'apprécier avec une certaine pré-
cision. La raison en est, qu'il y vient ha-
bituellement du continent, en échange,
ou pour commission, plusieurs especes
de marchandises, qui se confondent dans
la masse des richesses territoriales des An-
tilles Espagnoles. Cependant on ne croit
pas s'éloigner de beaucoup de la vérité,
en évaluant à dix millions de livres les
denrées que la métropole tire annuelle-
ment de ces isles.

Les productions des colonies Danoises
ne s'élevent pas au dessus de sept mil-
lions. Soixante - dix navires & quinze
cents matelots sont employés à leur ex-
traction. Ces établissemens reçoivent en
esclaves ou en marchandises, pour quinze
cent mille francs. On peut réduire à neuf
cent mille les frais d'exportation ou
d'importation, & à dix pour cent les
droits & les assurances. Toutes dépenses
prélevées, les isles Danoises doivent jouir
d'un revenu net, d'environ trois millions
& demi.

La Hollande peut recevoir de ses éta-
blissemens

blissemens pour vingt quatre millions de denrées. Elles y sont portées par cent cinquante bâtimens, & quatre mille matelots. Les frais de cette navigation doivent monter à trois millions & demi; des droits, la commission & l'assurance à deux millions & demi; les marchandises & les esclaves fournis à six millions. Il reste net, pour les propriétaires, environ douze millions.

Le produit des isles Angloises, qui occupe six cents navires & douze mille matelots, peut être estimé soixante-six millions. Indépendamment de ce que la métropole envoie à la Jamaïque, pour ses liaisons interlopes avec le continent, elle fournit à l'usage de ses colonies pour dix-sept millions en esclaves & en marchandises. Le bénéfice des agents de ce commerce, les frais de navigation, les droits & la commission réunis ne s'éloignent pas de seize millions. D'après ce calcul, on trouvera net, pour les possesseurs des plantations, trente-trois millions.

On ne craindra pas d'être accusé d'exagération, en portant les denrées des isles Françoises à la valeur de cent millions. Six cents bâtimens & dix-huit mille matelots sont occupés à les transporter. La

France vend à ces grands établissemens , en esclaves , en productions de son sol ou de son industrie , & en or de Portugal , pour soixante millions. Le profit de ces négocians , à dix seulement pour cent , doit être de six millions. Les frais de navigation montent au moins à quinze ; & les droits , l'assurance , la commission n'en peuvent pas absorber moins de sept. Les propriétaires n'auront donc de net , en argent , qu'environ douze millions. Ce foible reste , comparé à celui qu'on trouve dans les autres isles , devoit frapper par le contraste , si l'on n'observoit que , dans les autres colonies , les quatre cinquièmes des propriétaires n'y résident pas ; au lieu que les colonies Françoises sont constamment habitées par les neuf dixièmes de leurs propriétaires.

De cette énumération , il résulte que les productions du grand archipel de l'Amérique valent , rendues en Europe , 207, 000, 000. Ce n'est pas un don que le nouveau monde fait à l'ancien. Les nations , qui reçoivent ce fruit important du travail de leurs sujets établis dans un autre hémisphère , donnent en échange , mais avec un avantage marqué , ce que leur sol ou leurs ateliers leur fournissent de plus précieux. Quelques-unes consom-

ment, en totalité, ce qu'elles tirent de leurs isles ; les autres, & sur-tout la France, font, de leur superflu, la base d'un commerce florissant avec leurs voisins. Ainsi chaque nation propriétaire en Amérique, quand elle est vraiment industrielle, gagne moins encore par le nombre de sujets qu'elle entretient au loin sans aucuns frais, que par la population que lui procure au dedans celle du dehors. Pour nourrir une colonie en Amérique, il lui faut cultiver une province en Europe ; & ce surcroît de culture augmente sa force intérieure, sa richesse réelle. Enfin, au commerce des colonies, tient aujourd'hui celui du monde entier.

Les travaux des colons, établis dans ces isles long-temps méprisées, sont l'unique base du commerce d'Afrique, étendent les pêcheries & les défrichements de l'Amérique septentrionale, procurent des débouchés avantageux aux manufactures d'Asie, doublent, triplent, peut-être, l'activité de l'Europe entière. Ils peuvent être regardés comme la cause principale du mouvement rapide qui agite notre globe. Cette fermentation doit augmenter à mesure que la culture des isles, qui n'a pas encore atteint la moitié de son terme, approchera de sa perfection.

Rien ne seroit plus propre à avancer cet heureux période , que le sacrifice du commerce exclusif que se sont réservé toutes les nations , chacune dans les colonies qu'elle a fondées. La liberté illimitée de naviguer aux isles exciteroit les plus grands efforts , échaufferoit les esprits par une concurrence générale. Les hommes , qui , osant invoquer l'amour du genre humain , puisent leurs lumières dans ce feu sacré , ont toujours fait des vœux pour voir tomber les barrières qui interceptent la communication directe de tous les ports de l'Amérique , avec tous les ports de l'Europe. Les gouvernements , qui , presque tous corrompus dans leur origine , ne peuvent se conduire par les principes de cette bienveillance universelle , ont cru que des sociétés , fondées la plupart sur l'intérêt particulier d'une nation ou d'un seul homme , devoient restreindre à leur métropole toutes les liaisons de leurs colonies. Ces loix prohibitives , ont-ils dit , assurent , à chaque nation commerçante de l'Europe , la vente de ses productions territoriales , des moyens pour se procurer des denrées étrangères dont elle auroit besoin , une balance avantageuse avec toutes les autres nations commerçantes.

Ce système, après avoir été jugé longtemps le meilleur, s'est vu vivement attaqué, lorsque la théorie du commerce a franchi les entraves des préjugés. Aucune nation, a-t-on dit, n'a dans sa propriété de quoi fournir à tous les besoins que la nature ou l'imagination donnent à ses colonies. Il n'y en a pas une seule qui ne soit obligée de tirer de l'étranger de quoi compléter les cargaisons qu'elle destine pour ses établissemens du nouveau monde. Cette nécessité met tous les peuples dans une communication, du moins indirecte, avec ces possessions éloignées. Ne seroit-il pas raisonnable d'éviter la route tortueuse des échanges, & de faire arriver chaque chose à sa destination par la ligne la plus droite ? Moins de frais à faire, des consommations plus considérables, une plus grande culture, une augmentation de revenu pour le fisc ; mille avantages dédommageroient les métropoles du droit exclusif qu'elles s'arrogent toutes à leur préjudice réciproque.

Ces maximes sont vraies, solides, utiles ; mais elles ne seront pas adoptées. En voici la raison. Une grande révolution se prépare dans le commerce de l'Europe, & elle est déjà trop avancée pour ne pas

s'accomplir. Tous les gouvernements travaillent à se passer de l'industrie étrangère. La plupart y ont réussi ; les autres ne tarderont pas à s'affranchir de cette dépendance. Déjà les Anglois & les François, qui sont les grands manufacturiers de l'Europe, voient refuser de toutes parts leurs chef-d'œuvres. Ces deux peuples, qui sont en même temps les plus grands cultivateurs des isles, iront-ils en ouvrir les ports, à ceux qui les forcent, pour ainsi dire, à fermer leurs boutiques ? Plus ils perdront dans les marchés étrangers, moins ils voudront consentir à la concurrence dans le seul débouché qui leur restera. Ils travailleront bien plutôt à l'étendre, pour y multiplier leurs ventes, pour en retirer une plus grande quantité de productions. C'est avec ces retours qu'ils conserveront leur avantage dans la balance du commerce, sans craindre que l'abondance de ces denrées les fasse tomber dans l'avilissement. Le progrès de l'industrie dans notre continent ne peut qu'y faire augmenter la population, l'aïfance, & dès-lors la consommation & la valeur des productions qui viennent des Antilles.

CHAPITRE LXII.

Quel doit être le sort futur des isles de l'Amérique?

MAIS cette partie du nouveau monde, que deviendra-t-elle? Les établissemens qui la rendent florissante, resteront-ils aux nations qui les ont formés? Changent-ils de maître? S'il y arrive une révolution, en faveur de quel peuple se fera-t-elle, & par quels moyens? Grande matière aux conjectures; mais il faut les préparer par quelques réflexions.

Les isles sont dans une dépendance entière de l'ancien monde, pour tous leurs besoins. Ceux qui ne regardent que le vêtement, que les moyens de culture, peuvent supporter des délais. Mais le moindre retard dans l'approvisionnement des vivres excite une désolation universelle, une sorte d'alarme, qui fait plutôt desirer que craindre l'approche de l'ennemi. Aussi passe-t-il en proverbe aux colonies, qu'elles ne manqueront jamais de capituler devant une escadre, qui, au lieu de barils de poudre à canon, armera

ses vergues de barils de farine. Prévenir cet inconvénient, en obligeant les habitants de cultiver pour leur subsistance, ce seroit saper par les fondemens l'objet de l'établissement, sans utilité réelle. La métropole se priveroit d'une grande partie des riches productions qu'elle reçoit de ses colonies, & ne les préserveroit pas de l'invasion.

En vain espéreroit-on repousser une descente avec des negres, qui, nés dans un climat où la mollesse étouffe tous les germes du courage, sont encore avilis par la servitude, & ne peuvent mettre aucun intérêt dans le choix de leurs tyrans. A l'égard des blancs, dispersés dans de vastes habitations, que peuvent-ils faire en si petit nombre ? Quand ils pourroient empêcher une invasion, le voudroient-ils ?

Tous les colons ont pour maxime qu'il faut regarder leurs isles comme ces grandes villes de l'Europe, qui, ouvertes au premier occupant, changent de domination sans attaque, sans siege, & presque sans s'appercevoir de la guerre. Le plus fort est leur maître. *Vive le vainqueur*, disent leurs habitants, à l'exemple des Italiens, passant & repassant d'un joug à l'autre, dans une seule campagne. Qu'à

la paix la cité rentre sous ses premières loix, ou reste sous la main qui l'a conquise, elle n'a rien perdu de sa splendeur; tandis que les places, revêtues de remparts & difficiles à prendre, sont toujours dépeuplées & réduites en un monceau de ruines. Aussi n'y a-t-il peut-être pas un habitant dans l'archipel Américain, qui ne regarde comme un préjugé destructeur, l'audace d'exposer sa fortune pour sa patrie. Qu'importe à ce calculateur avide, de quel peuple il reçoive la loi, pourvu que ses récoltes restent sur pied. C'est pour s'enrichir qu'il a passé les mers. S'il conserve ses trésors, il a rempli son but. La métropole qui l'abandonne, souvent après l'avoir tyrannisé, qui le cédera, le vendra peut-être à la paix, mérite-t-elle le sacrifice de sa vie? Sans doute il est beau de mourir pour la patrie. Mais un état où la prospérité de la nation est sacrifiée à la forme du gouvernement; où l'art de tromper les hommes, est l'art de façonner des sujets; où l'on veut des esclaves & non des citoyens; où l'on fait la guerre & la paix, sans consulter ni l'opinion, ni le vœu du public; où les mauvais desseins ont toujours des appuis dans les intrigues de la débauche, dans les pratiques du monopole;

où les bons projets ne sont reçus qu'avec des moyens & des entraves qui les font avorter : est-ce là la patrie à qui l'on doit son sang ?

Les fortifications , élevées pour la défense des colonies , ne les mettront pas plus à couvert que le bras des colons. Fussent-elles meilleures , mieux gardées , mieux pourvues qu'elles ne l'ont jamais été , il faudra toujours finir par se rendre , à moins qu'on ne soit secouru. Quand la résistance des assiégés dureroit au delà de six mois , elle ne rebuiteroit pas l'assaillant , qui , libre de se procurer des rafraîchissements par mer & par terre , soutiendra mieux l'intempérie du climat , qu'une garnison ne sauroit résister à la longueur d'un siège.

Il n'est pas d'autre moyen de conserver les isles , qu'une marine redoutable. C'est sur les chantiers & dans les ports de l'Europe , que doivent être construits les bastions & les boulevards des colonies de l'Amérique. Tandis que la métropole les tiendra , pour ainsi dire , sous les ailes de ses vaisseaux , tant qu'elle remplira de ses flottes le vaste intervalle qui la sépare de ces isles , filles de son industrie & de sa puissance ; sa vigilance maternelle sur leur prospérité lui répondra de leur atta-

chement. C'est donc vers les forces de mer que les peuples , propriétaires du nouveau monde , porteront désormais leurs regards. La politique de l'Europe veut , en général , garder les frontieres des états , par des places. Mais pour les puissances maritimes , il faudroit peut-être des citadelles dans les centres , & des vaisseaux sur la circonférence. Une isle commerçante n'a pas même besoin de places. Son rempart , c'est la mer qui fait sa sûreté , sa subsistance , sa richesse. Les vents sont à ses ordres , & tous les éléments conspirent à sa gloire.

A ces titres , l'Angleterre peut tout ofer , tout se promettre. Elle est maintenant la seule qui doive se confier dans ses possessions de l'Amérique , & qui puisse attaquer les colonies de ses rivaux. Peut-être ne tardera-t-elle pas à prendre , à cet égard , conseil de son courage. L'orgueil de ses succès , l'inquiétude même , inséparable de ses prospérités ; le fardeau des conquêtes qui semble être le châtiment de la victoire ; tout la ramene à la guerre. Le peuple Anglois est écrasé sous le poids de ses entreprises & de ses dettes nationales ; ses manufactures sont menacées d'une entière décadence ; chaque jour il échappe de ses mains

quelque branche de commerce ; il ne peut calmer la fermentation des colonies septentrionales, qu'en ouvrant de nouveaux débouchés à leurs productions. Les sentiments qu'il a conçus de sa valeur, & la terreur que ses armes ont inspirée, s'affoibliroient dans une longue paix ; ses escadres s'anéantiroient dans l'oïseté ; ses amiraux perdroient le fruit d'une heureuse expérience. Toutes ces réflexions sont des causes de guerre assez légitimes, pour une nation qui l'a faite avant de la déclarer, & qui prétend devenir la maîtresse dans le nouveau monde, par le droit qui met les despotes à la tête des peuples. La première étincelle éclatera dans l'Amérique, & l'orage fondra d'abord sur les isles Françoises, parce que le reste, à la Havane près, ira de soi-même au devant du joug.

C'est donc aux François à se préparer les premiers à la défense du nouveau monde, seuls capables de le défendre, s'il peut l'être, puisque les Hollandois ne font plus rien, & que l'Espagne a laissé engourdir toutes les forces qu'elle tenoit de la nature, & mis le nerf de sa puissance aux mains des autres nations. Oui, la France peut seule en ce moment élever une marine formidable. Philosophes de

tous les pays, amis des hommes, pardonnez à un écrivain François d'exciter aujourd'hui sa patrie à s'armer de vaisseaux. C'est pour le repos de la terre qu'ils font des vœux, en souhaitant de voir établir sur l'empire des mers, l'équilibre qui maintient aujourd'hui la sûreté du continent.

Presqu'au centre de l'Europe, entre l'Océan & la Méditerranée, la France joint par sa position & son étendue, aux forces d'une puissance de terre, les avantages d'une puissance maritime. Elle peut transporter toutes ses productions d'une mer à l'autre, sans passer sous le canon menaçant de Gibraltar, sous le pavillon insultant des Barbaresques. Un canal, préférable au Pactole, verse les richesses de ses plus riantes provinces dans les deux mers, & les trésors de deux mers dans ses plus belles provinces. Aucun peuple navigateur ne jouit d'une communication si prompte & si facile entre ses ports par ses terres, entre ses terres par ses ports. Elle est assez près de l'Espagne & du Portugal, qui ne savent pas fournir à leur subsistance; assez près des Turcs & des Africains, qui n'ont qu'un commerce purement passif. La douceur de son climat lui procure la double commodité, l'avantage inestimable & presque unique,

d'expédier & de recevoir ses vaisseaux dans toutes les saisons de l'année. Elle doit à la profondeur de ses rades de pouvoir donner à ses navires la forme la plus propre à la célérité, à la sûreté.

Manque-t elle d'objets & de matieres à exporter ? Le nouveau monde & le nord de l'Europe, se disputent ou se partagent ses vins & ses eaux-de-vie. Que de peuples lui demandent ses sels, ses huiles, ses savons, ses fruits mêmes & ses grains ! On recherche à l'envi les denrées de ses colonies. Mais c'est encore plus par ses manufactures, ses étoffes & ses modes, qu'elle a subjugué le goût des nations. En vain ont elles voulu mettre des barrières à cette passion que ses manieres inspirent pour son luxe ; l'Europe est fascinée & n'en reviendra pas. La manie a gagné jusqu'à l'Angleterre, où les législateurs, même en dictant des loix pour la proscrire, ne cessent de s'y livrer. Inutilement, pour s'affranchir du tribut qu'imposent ces ouvrages étrangers, on a cherché à les copier. La fécondité de l'invention devancera toujours la promptitude de l'imitation ; & la légèreté des goûts d'une nation qui rajeunit tout dans ses mains, qui vieillit tout chez ses voisins, trompera la jalousie & l'avidité de ceux qui voudront la surprendre en la

contrefaisant. Quelle devroit être la navigation d'un peuple qui est en possession de fournir à beaucoup d'autres nations ce qui sert à nourrir leur vanité, leur luxe & leur volupté ?

Aucun obstacle, pris de la nature des choses, ne pourroit arrêter cette activité. Assez grande pour n'être pas embarrassée dans sa marche par les puissances qui l'environnent ; assez heureusement limitée, pour n'être pas surchargée par sa propre grandeur ; la France a tous les moyens d'acquérir sur mer la puissance qui peut mettre le comble à sa prospérité. Une population nombreuse & propre à tout entreprendre n'attend qu'un encouragement vers la marine. Le reproche même qu'on lui fait d'avoir plus de matelots sur chaque vaisseau que les autres nations, prouve qu'en France ce ne sont pas les hommes qui manquent à l'art, mais plutôt l'art qui manque aux hommes. Cependant quel peuple a reçu de la nature plus de cette vivacité de génie qui doit perfectionner la construction des vaisseaux ; plus de cette dextérité de corps qui peut économiser le temps & les frais de la manœuvre par la simplicité, par la célérité des moyens ?

C'est dans la navigation marchande qu'une puissance apprend à devenir re-

doutable sur mer. Les matelots sont naturellement soldats. Ils bravent tous les jours les dangers de la mort ; ils sont endurcis par leur métier aux fatigues du travail, aux injures des climats. Ce n'est que par l'apprentissage de la mer qu'on peut former une marine militaire. La marine marchande en est l'école, & le commerce en est la fabrique & le soutien. En vain le trésor royal d'une cour, qui n'a jamais vu la mer, ni de vaisseau, voudroit lever des flottes. L'Océan repousse ces êtres efféminés & rampants, qui vont baisser la tête & courber le corps devant d'autres hommes. De pareils chefs d'escadres n'ont besoin des vents que pour fuir. Qu'ils restent dans la capitale, & laissent le commandement des vaisseaux de ligne à des patrons armateurs. Mais non : que la noblesse, si elle aspire à commander sur mer, se fasse commerçante, & monte elle-même ses navires marchands, avant de briguer des postes dans la marine royale.

Les états modernes ne peuvent s'agrandir que par la puissance maritime. Depuis qu'un luxe inconnu des anciens a comme empoisonné l'Europe d'une foule de nouveaux goûts, les nations qui peuvent fournir ces besoins à toutes les autres, deviennent les plus considérables, parce

qu'en exerçant leurs forces dans les périls de la navigation & les travaux du commerce, elles enchaînent leurs voisins dans l'inaction & la mollesse; elles tiennent dans la dépendance de leur industrie, des peuples qu'elles achètent pour la guerre avec l'argent même dont elles les ont dépouillés par le luxe. C'est depuis cette révolution, qui, pour ainsi dire, a soumis la terre à la mer, que les grands coups d'état se sont frappés sur l'Océan. Richelieu ne l'avoit pas entrevue dans un avenir prochain, lorsque pour fermer aux Anglois le port de la Rochelle, il fermoit presque aux Rochelois le chemin de la mer. Des vaisseaux auroient mieux valu qu'une digue; mais la marine n'entra pour rien dans son plan de subjuguement la France pour dominer dans l'Europe. Le monarque dont il avoit préparé la grandeur ne la vit, comme lui, que dans l'art de conquérir. Après avoir soulevé, par ses entreprises, tout le continent de l'Europe, il lui fallut, pour résister à cette ligue, soudoyer des armées innombrables. Bientôt son royaume ne fut, pour ainsi dire, qu'un camp; ses frontières qu'une haie de places fortes. Sous ce regne brillant, les ressorts de l'état furent toujours trop tendus; le gouvernement tourmenté de sa propre vigueur ne for-

tit d'une crise que pour tomber dans une autre. On ne sentit le besoin d'une marine permanente , que lorsque l'épuisement des finances eut rendu presque inutiles les efforts pour la créer.

Depuis la fin d'un siècle , où la nation du moins soutenoit ses disgraces par le souvenir de ses succès , en imposoit encore à l'Europe par quarante ans de gloire , chérissoit un gouvernement qui l'avoit honorée , & bravoit des rivaux qu'elle avoit humiliés ; la France a toujours décliné de sa prospérité , malgré les acquisitions dont son territoire s'est agrandi. Vingt ans de paix ne l'auroient pas énermée , si l'on eût tourné vers la navigation les forces qu'on avoit trop long - temps prodiguées à la guerre. Mais sa marine n'a pris aucune consistance. L'avarice d'un ministère , les prodigalités d'un autre , l'indolence de plusieurs ; de fausses vues , de petits intérêts ; les intrigues de cour , qui menent le gouvernement ; une chaîne de vices & de fautes , une foule de causes obscures & méprisables ont empêché la nation de devenir sur la mer ce qu'elle avoit été dans le continent , d'y monter du moins à l'équilibre du pouvoir , si ce n'est pas à la prépondérance. Le mal est incurable , si les malheurs qu'elle vient d'éprouver dans la guerre ,

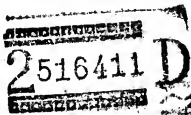
si les humiliations qu'elle a dévorées à la paix, n'ont pas rendu l'esprit de sagesse au conseil qui la gouverne, & ramené tous les projets, tous les efforts au système d'une marine formidable.

L'Europe attend cette révolution avec impatience. Elle ne croira pas sa liberté assurée, jusqu'à ce qu'elle voie voguer sur l'Océan, un pavillon qui ne tremble point devant le pavillon de la Grande-Bretagne. Celui de la France est le seul en ce moment qui pût le balancer avec le temps. Le vœu des nations est aujourd'hui pour la prospérité de celle qui saura les défendre contre la prétention d'un seul peuple à la monarchie universelle des mers. Le système de l'équilibre veut que la France augmente ses forces navales, d'autant plus qu'elle ne le peut sans diminuer ses forces de terre. Alors son influence, partagée entre les deux éléments, ne sera plus redoutable sur aucun, qu'à ceux qui voudroient en troubler l'harmonie. La nation elle-même ne demande pour aspirer à cet état de grandeur, que la liberté d'y tendre. C'est au gouvernement de la laisser agir. Mais si l'autorité resserre de plus en plus l'aïssance & les facultés de l'industrie nationale par des gênes, par des entraves, par des impôts; si elle lui ôte sa vigueur, en voulant la forcer; si

attirant tout à elle seule, elle tombe elle-même dans la dépendance de ses subalternes ; si pour aller en Amérique ou dans l'Inde, il faut passer par les circuits tortueux de la capitale ou de la cour ; si quelque ministre déjà grand & puissant ne veut pas immortaliser son nom, en délivrant les colonies du joug d'une administration militaire, en allégeant l'action de la douane sur le commerce, en ouvrant aux élèves de la marine marchande l'entrée aux honneurs comme au service de la marine royale : si tout ne change pas, tout est perdu.

La France a fait des fautes irréparables, des sacrifices amers. Ce qu'elle a conservé de richesses dans les isles de l'Amérique, ne la dédommage peut-être pas de ce qu'elle a perdu de forces dans le continent de cette vaste contrée. C'est au nord que se prépare une nouvelle révolution dans le nouveau monde. C'est là le théâtre de nos guerres. Allons-y chercher d'avance le secret de nos destinées.

Fin du quatorzième Livre.





T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce Cinquieme Volume.

A

- A**LBARET, riviere du petit Goave, Page [162](#)
ACAJOU, vaisseaux excellents, qu'on fait aux Bermudes avec ce bois, [379](#)
ACHIOTE, nom que les Espagnols donnent au TOCOU, [27](#)
ACTE DE NAVIGATION, il interdit aux étrangers l'entrée des isles Angloises, [124](#)
AFRICAIN (race) à Saint-Vincent, dont l'origine est inconnue, [403](#)
AFRICAINES, elles n'accouchent guere que deux ans après leur arrivée en Amérique, [120](#)
AMÉRIQUE, differences que le climat y doit mettre entre les habitants de la partie septentrionale & ceux de la partie méridionale, [31](#)
ANSE (la Grande), état de ce bourg de Saint-Domingue, [162](#)
ANGLETERRE, état où elle étoit lorsqu'elle commença à s'établir en Amérique, [275](#)
ANGLOIS, besoin que cette nation a de la guerre, [443](#)
ANGUILLE, état misérable de cette isle, [315](#)
ANTIGOA, étendue de cette isle; révolutions qu'elle éprouve; sa situation actuelle, [307](#)
ANTILLES (les), établissement des François dans ces isles, [2](#)

ARTIBONITE , quel usage on doit faire de celle de Saint-Domingue ,	168
AUBERT , ce gouverneur François fait la paix avec les Caraïbes de la Guadeloupe ,	109

B

B ARBADE , premier établissement des Anglois dans cette île ,	301.
Ses prospérités passées ,	302.
Son état actuel ,	304
BARBOUDE , misérable état de cette île ,	315
BARRE (la) , chef d'une compagnie établie pour Caïenne ,	24
BARTHELEMI (Saint-) , cette île Françoisse est vendue à l'ordre de Malthe ,	6.
Son état actuel ,	116
BÉATE (la) , cap de Saint-Domingue ,	153
BECOUYA , une des îles connues sous le nom de Grenadins ,	401
BERMUDES (îles) découvertes par l'Espagnol Jean Bermudés ,	377.
Les Anglois s'y établissent , <i>ibid.</i> Moyens inutilement imaginés pour leur prospérité ,	378.
Société formée en faveur des pauvres de cette colonie ,	379
BOISSERET achete la Guadeloupe, Marie-Galande & les Saints ,	5
BOMBARDOPOLIS , projet de fortification pour cette place de Saint-Domingue ,	212
BOUCANIERS , Dogeron trouve moyen de les gagner ,	139
BRETIGNY (Poncet de) , massacré ,	23
BREW , port où se fait le commerce interlope des Anglois & des Espagnols ,	335

C

C A C A O Y E R S , tous les cacaoyers périssent à Saint-Domingue ,	149
--	-----

CAPÉ, Caienne est la premiere des colonies Françoises qui le cultiva, 28. Sa culture réussit bien à la Martinique, 73. Etat de sa culture à la Jamaïque, 349

CAIENNE (isle de), établissement malheureux que les François y forment en différents temps, 22. Son état actuel, 25

CARAÏBES, épreuves auxquelles ils soumettoient leur chef avant son élection, 19. Ils cedent la Martinique aux François, après quelque résistance, 69. Les Caraïbes noirs aplatisent, à Saint-Vincent, le front de leurs enfans, de peur qu'on ne les prenne pour des negres, 408

CARENAGE (le fort), sa description, 63

CARIACOU, une des isles nommées Grenadins,

CAYES (les), description de cette ville, 156.

Réparations dont elle auroit besoin, 159

CERILLAC (le comte de) achete de Duparquet la Grenade & les Grenadins, 5

CHARLES (Saint-), fort de la Guadeloupe, 130

CHARLES I, guerre civile sous le regnè de ce roi Anglois, 284

CHARLES II accorde au lord Willoughby la propriété d'Antigoa, 307

CHOC (anse du), à Sainte-Lucie, 65

CHRISTOPHE (Saint-) premier établissement des François dans cette isle, 2. Il est vendu à Malthe, 5. Cette isle d'abord partagée entre les François & les Anglois, est cédée à ce dernier par le traité d'Utrecht, 316. Description de cette isle, & mœurs de ses habitants, 318. Etat de sa culture, 317

CLUGNY (place de), au cap François, 176

COBRE, riviere de la Jamaïque, 358

CODRINGTON (le colonel) établit à Antigoa la culture du sucre, 308

COLBERT, il protege l'industrie de préférence à l'agriculture, 6. Il rachete les isles d'Amé-

- rique , & les livre à une compagnie exclusive , 7. Mauvais succès de cette compagnie , *ibid.*
- COLOMB découvre la Jamaïque , 323. Par quel artifice il y obtient des subsistances , 324
- COLONIES , différences entre les idées des anciens & celles des modernes sur la nature & la destination des colonies , 256. Plan qu'on pourroit suivre dans l'établissement d'une colonie nouvelle , 389. Estimation des revenus que diverses nations tirent des colonies qu'elles ont formées dans les îles de l'Amérique , 432
- CORSAIRES de la Jamaïque , 331
- CORVÉES , origine des corvées. Combien elles sont nuisibles aux colonies Françaises d'Amérique , 219
- CÔTEAUX (bourg des) , ce que c'est que son port , 160
- COTONNIER , description & culture de cet arbre , 342
- CROIX (Sainte-) , vendue à Malthe , 5. Evacuée par les François , 17
- CURAÇAO , petite île qui appartient aux Hollandois , 155

D

- D A C O S T A (Benjamin) établit à la Martinique la culture du cacao , 72
- DAME (place de Notre-) , au cap François , 176
- DAME-MARIE , petit établissement à Saint-Domingue , 161
- DAUPHIN (le fort) , description de cette place , 178
- DAURADO (del) , bruit répandu dans toute l'Europe , sur la richesse de cette partie de la Guiane , 21
- DENAMBUC , chef des François qui s'établirent à

- Saint-Christophe , 2. Il fonde une colonie
Françoise à la Martinique , 69
- DESCLIEUX (M.) porte à la Martinique deux
cafiers , 73
- DESIKADE (la) , productions de cette île dé-
pendante de la Guadeloupe , 115
- DODLEY , caractere & conduite de ce comman-
dant de la Jamaïque , 327
- DOGERON (Bertrand) , conduite sage & humaine
de ce fondateur de la colonie Françoise de
Saint-Domingue , 138
- DOMINGUE (Saint-) , description de cette île ,
132. Dogeron devient le fondateur de cette
colonie , 137. Femmes qu'il y fait importer ,
140. Révolte qui s'y allume , 141. Deux admini-
strateurs envoyés dans cette île , pour y
établir la subordination , 142. Moyens ima-
ginés par le gouvernement , pour la culture
de la partie méridionale de l'île , 146. Malheurs
arrivés à la colonie , 149. Sédition à l'occasion
du commerce exclusif des negres accordé à la
compagnie des Indes , 150. Etat actuel de la
colonie , 153. Ses productions & sa population ,
179. Commerce des François avec les Espagnols
de cette île , 184. Comment la colonie peut
assurer ses liaisons avec l'Europe , 185. Démêlés
fréquents des François & des Espagnols , 189.
Nécessité de fixer les limites des deux peuples ,
194. Mesures que doit prendre la France pour
garantir sa colonie des invasions étrangères ,
198
- DOMINIQUE (la) , description de cette île , 413.
Modique établissement , qu'y font les Fran-
çois , *ibid.* Les Anglois s'en emparent. Impor-
tance dont elle est pour eux , 415
- DUGASSE , prêt de s'emparer de San-Domingo ,
est arrêté par les ordres de la cour , 190
- DUPARQUET achete la Martinique , Sainte-

- Lucie , la Grenade , 5
 DUPLESSIS , un des premiers chefs des François
 qui aborderent la Guadeloupe , 107

E

- E**LISABETH (la reine) maintient en Angleterre l'autorité royale , 383
 ELISABETH, vaisseau de guerre Anglois ; générosité du gouverneur de la Havane à son égard , 372
 ENNERY (M. le comte d') , fondateur de la colonie de Sainte-Lucie , 62
 ESQUIMEL (Jean d') , chef des premiers Espagnols qui s'établirent à la Jamaïque , 325
 ESTRÉLS (le maréchal d') s'empare de Tabago , 385

F

- F**LIBUSTIER , Dogeron trouve le moyen de les gagner , 139
 FLESSINGUOIS s'établissent à Tabago , 383
 FOURMIS , leurs ravages à la Martinique , 25
 FRANCE (la) , elle ruine , par sa concurrence , le commerce des colonies Angloises , 397. Intérêt qu'elle a d'établir une puissance marine , 398
 FRANCE EQUINOXIALE , nom donné à la Guiane , 29
 FRANÇOIS (les) , leurs premières expéditions aux isles d'Amérique , 1. Les privilèges exclusifs font languir leurs établissemens , 3.
 Liberté rendue à leur commerce , 10
 FRANÇOIS (Cap) , description de cette ville , 172

G

- G**ALANDE (Marie-) , vendue à Boisseret , 1.
 Ses productions , 117

- GALIBIS (les), un des peuples de la Guiane , [31](#)
- GALLION , rivière de la Guadeloupe , [129](#)
- GARNIER (le morne), description & utilité du fort bâti sur cette montagne de la Martinique , [103](#)
- GASCOGNE (gorge de la), ce qu'on en peut faire pour la défense de Saint-Domingue , [100](#)
- GINGEMBRE , description & culture de cette plante , [346](#)
- GOÂVE (le petit), lieu célèbre du temps des flibustiers. Son état actuel , [163](#)
- GOBIN , ce calviniste fut le premier colon qui s'établit au cap François , [174](#)
- GOVERNEURS , pouvoir excessif de ces chefs dans les colonies Françaises , [269](#)
- GRENAD (la), vendue à Duparquet , 5. Rachetée par Colbert , 7. Description de cette île & de son port , [394](#). Les François s'en emparent & y commettent de grandes cruautés , *ibid.* Variations dans la culture & le commerce de cette île , [396](#). Elle est cédée à l'Angleterre , qui y commet bien des fautes , [399](#). Les noirs y sont maintenant en très-grand nombre , [400](#)
- GRENADINS (les), vendus à Duparquet , 5. Description de ces petites îles , [394](#)
- GROUT , port où se fait le commerce interlope des Anglois avec les Espagnols , [335](#)
- GUADALOUPE (la), vendue à Boissieret , 5. Rachetée par Colbert , 7. Description de cette île , [106](#). Résistance qu'opposèrent les Caraïbes aux François qui venoient s'y établir , [108](#). Causes du peu de progrès que fit d'abord la colonie de la Guadeloupe , [110](#). Elle se relève avantageusement , [111](#). Les Anglois s'en emparent , & y poussent les cultures , [113](#). Elle est rendue à la France , [114](#). Supputation des productions de cette île , [118](#)

GUIANE (la), ses limites, son étendue, & les mœurs de ses habitants, avant l'arrivée des Européens, [19](#). Les Espagnols, les Anglois & les François y font des voyages, [21](#). Elle est enfin partagée entre les Hollandois, les Portugais & les François, [29](#). La cour de Versailles tourne ses vues vers la Guiane pour réparer la perte du Canada, [34](#). Fautes dans ce projet, fautes encore plus grandes dans l'exécution, [36](#). Dési où est tombé ce pays, [42](#). Réponse aux objections faites contre tout projet d'établissement dans cette contrée, [46](#). Quelles denrées on en pourroit tirer, [47](#)

H

HENRI VII accroît en Angleterre l'autorité royale, [279](#)
 HOLLANDE (la), cette république s'empare du commerce des isles Françaises, [4](#)
 HONDURAS, les Anglois de la Jamaïque forment un établissement dans cette baie, [338](#)

J

JACQUES I, caractère & conduite de ce prince, [280](#)
 JAMAÏQUE (la), description de cette isle, [322](#). Découverte par Colomb, [323](#). Peuplée par dom Diegue, [324](#). Elle est enlevée aux Espagnols par les Anglois, [326](#). Gouvernement actuel de la Jamaïque. Trois statuts importants, [328](#). Elle s'enrichit par son commerce interlope dans l'Amérique Espagnole, [331](#). On la rend un port franc, [337](#). Etat de ses cultures, [339](#). Peuvent-elles être augmentées, [352](#). Tremblement de terre à la Jamaïque & ses suites, [355](#). Crainte qu'on y doit avoir

DES MATIERES. 461

- des negres indépendants , 360. Avantages & désavantages de cette colonie , 371
- JAQMEL , état actuel de cet établissement , 154
- INDIENNE , générosité d'une Indienne à l'égard d'un Anglois. Ingratitude de celui-ci , 303
- INTENDANT DES COLONIES , leur création insuffisante pour réprimer le despotisme des gouverneurs , 268
- ISLES DE L'AMÉRIQUE , évaluation des richesses que l'Europe en tire , 431
- ISLES ANGLOISES , par quels hommes elles furent peuplées , 286. Quelle forme d'administration elles adopterent , 289. Progrès de leur culture , 292. Les étrangers exclus de leurs ports , 294. Cause de la diminution de leur prospérité , 297. Etat actuel de ces isles , 417. Tous les habitants y sont enrégimentés , 419. Les impôts y sont plus considérables que dans des gouvernements moins modérés , 420. Cependant les terres s'y vendent à un tres-haut prix , 422. Quelles sont leurs liaisons extérieures , 424
- ISLES FRANÇOISES , examen du gouvernement de ces isles , 214. Le droit de propriété n'y est pas assez respecté , 215. Maniere dont les impôts y sont & y devraient être établis , 231. Nécessité d'y abolir l'égalité de partage entre les cohéritiers , 238. A-t-on pourvu sagement au paiement des dettes contractées par les isles Françoises , 243. Moyens qu'on pourroit prendre pour l'assurer , 252. Abus du pouvoir arbitraire dans le gouvernement des isles , 264. Comment on pourroit y remédier , 271

K

- KINGSTON , ville de la Jamaïque , 357
- KNOUWLES (l'amiral) veut faire de Kingston le chef-lieu de la Jamaïque , 358

L

- L**EOGANE , description de cette ville & de son territoire , 163
- LIBERTÉ** , rendue aux isles Françoises en Amérique , 10. Entraves qu'on y met ensuite , *ibid.*
- LOLINE** , l'un des deux chefs François qui fondèrent la colonie de la Guadeloupe , 107
- LOUIS (Saint-)** , description de cette ville , de la colonie Françoisse de Saint-Domingue , 155
- LOUIS (la compagnie de Saint-)** obtient pour trente ans la propriété de la partie meridionale de Saint-Domingue , 147. Elle est bientôt ruinée ; comment ? 148
- LUCAIES (les)** , divers établissemens que l'Angleterre y tenta , 374. Etat actuel de cet établissement , & ce qu'on y pourroit faire , 375
- LUCIE (Sainte-)** isle tantôt occupée par les Anglois & tantôt par les François , 51. Elle reste enfin aux François , 54. Ce qu'ils ont fait de cette colonie , 55. Vues sur les moyens qu'ils ont de s'en assurer la propriété. 63

M

- M**ALTHF achète Saint-Christophe , Saint-Martin , Saint-Barthelemi , 5. Colbert retire ces isles des mains de cet ordre , 7
- MANGLES** , plantes aquatiques , 94
- MANIOQUE** , ordre à tous les colons François d'en planter cinq cents fosses pour chacun de leurs esclaves , 216
- MARC (Saint-)** , description de cette ville , 167
- MARINE MARCHANDE** , elle devoit servir d'école à la marine royale , 448
- MARIVault (abbé de)** , sa mort , 23
- MARTINIQUE (la)** , vendue à Duparquet , 5. Ra-

DES MATIERES. 463

chetée par Colbert , 7. Description de cette île 68. Premier établissement qu'y font les François , 69. Cultures qu'ils y établissent , 71 Etat florissant de son commerce , 73. Sa dé- cadence , & les causes de cette décadence , 88. Prise & restituée par les Anglois , 90. Son état actuel , 91. Peut-elle l'améliorer , 96. Peut- elle être conquise , 100
MELASSES , droits imposés par le gouvernement sur les melasses , 427
MILICES , supprimées & rétablies dans les colo- nies Françaises , 233
MODDIFORT (Thomas) introduit à la Jamai- que la culture du sucre , 348
MODES FRANÇOISES , combien recherchées par les étrangers. 446
MONTAIGU (le duc de) obtient du roi d'Angle- terre la propriété de Sainte-Lucie , 54
MONTSERRAT , étendue & description de cette île. Cultures que les Anglois y ont établies , 311
MORNE FORTUNÉ , hauteur de Sainte Lucie , favo- rable pour la construction d'une citadelle , 66
MORNE DES SAUTEURS , nom que les François donnerent à une éminence d'où les Caraïbes se précipitoient , de peur de tomber dans leurs mains , 395
MOUILLAGE (le) , nom qu'on donne à la partie du bourg Saint-Pierre , bâtie le long de la mer , 82
MOULIN À COTON , description de cette machine , 344

N

N AUNY , ville bâtie par les negres indépen- dants de la Jamaïque , 362
NEGRES (la traite des) , abandonnée à une com- pagnie exclusive pour les colonies Françaises. Abus de ce privilege , 14

NEGRES , taxe imposée pour chaque tête de noirs dans les colonies Françoises ,	221.
Prix des negres dans les colonies Angloises ,	305.
Conjuration des negres découverte à la Barbade ,	303.
Héroïsme terrible de deux negres , à Saint-Christophe ,	319.
Sujet de crainte que donne à la Jamaïque un corps de negres indépendants ,	360.
Révolte des negres à la Jamaïque ,	362.
Maniere cruelle dont ils en sont punis ,	367.
Mécontentement des negres de la Grenade lorsqu'ils passent sous la domination des Anglois ,	399
NEVIS , description de cette isle Angloise , & mœurs de ses habitants ,	313.
Désastres qu'elle a éprouvés successivement , & état actuel de sa population & de ses cultures ,	313
NICOLAS (le mole Saint-) , description de son port ,	170
NOIRS , disproportion entre les noirs & les blancs dans les isles Angloises ,	417
NOAILLES (le maréchal de) , il appuie fortement un nouveau projet de défense pour l'isle de Saint-Domingue ,	208
NOIRE (riviere) , établissement qu'y ont fait les négociants de la Jamaïque ,	338

O

O JEDA (Alphonse) parcourt une partie de la Guiane ,	21
--	----

P

P AIX (le port de) , difficulté d'y aborder ;	172
PARCK (le colonel) , comment les colons d'Antigoa le punissent de son gouvernement tyrannique ,	308

DES MATIERES. 465

PENN & VENABLES , conquérants de la Jamaïque ,	327
PIERRE (Saint-) , bourg de la Martinique. Sa description & son importance ,	83
PIMENT , description & culture de l'arbre qui le produit ,	347
POINCY (le commandeur de) paie , de ses deniers, les isles achetées par l'ordre de Malthe ,	6
PORT-ROYAL , importance de ce port de la Jamaïque , 354. Détruit par un tremblement de terre ,	356
POUANCEY , caractère de ce gouverneur de Saint-Domingue ,	143
PRINCE (le Port au) , description du port & de la ville , 163. C'est un lieu mal choisi pour en faire la capitale d'une colonie ,	166
PROVIDENCE (la) , une des Lucaies ,	375
PROVIDENCE (maisons de la) , hôpitaux du cap François, leur utilité ,	176

R

R ALEIGH (Walter) , voyage inutile qu'il fait dans la Guiane ,	22
ROCOU , description de l'arbre qui le donne ,	26.
Préparation de cette teinture ,	27
ROGERS (Vooder) amene une colonie aux Lucaies ,	375
ROINVILLE , envoyé à Caienne comme général , est assassiné dans la traversée ,	23
ROUSSELAN , chef d'une colonie Française établie à Sainte-Lucie ,	52

S

S AINTES (les) , petites isles soumises à la France. Leurs productions ,	115.
---	------

- SIROP**, défense de les importer en France. Cette prohibition est-elle sage, 260
- SOUFRIERE** (la), qu'est-ce que cette montagne de la Guadeloupe, 106
- SPRANGER**, chef des Hollandois établis à Caienne, 24
- SUCRE**, l'exploitation des sucres bruts, défendue en France, 12. Imposition excessive sur les sucres raffinés dans les colonies Françoises, 13. Impôt mis sur cette contrée dans les colonies Angloises, 299. Comment la culture s'en est introduite à la Jamaïque, 348
- SUD** (le réduit du), à Saint-Domingue, 200

T

T

- TABAGO**, description de cette isle, 382. Etablissements qu'y forment les Hollandois, 383. Les François les en chassent & la négligent, 385. Acquise aux Anglois par la dernière paix, 387. Fautes faites par les Européens dans le défrichement des isles de l'Amérique. Les Anglois les ont renouvelées à Tabago, 388
- TAFIAS**, défense faite mal-à-propos de les importer en France, 260
- TERRE** (la grande), partie la plus considérable de la Guadeloupe, 107
- TIBURON** (cap), ce que c'est que sa rade, 160
- TORTUE**, petite isle voisine de Saint-Domingue, dont s'emparent des Anglois & des François, 133. Massacre qu'en font les Espagnols, 134. Ils sont chassés par les François & les Anglois, sous la conduite de Willis, 135. Les Anglois en sont chassés, à leur tour, par les François, 136
- TRELAUNAY** fait avec les negres fugitifs de la Jamaïque, un traité qui les déclare libres, 365
- TREMBLEMENT DE TERRE**, quels ravages il produit à la Jamaïque, 355

V

VARECH, plante marine propre à fumer les terres , 304

VENABLES fait avec Penn la conquête de la Jamaïque , 327

VIERGES (les) , état misérable de ces isles , 315

VIGIE (pointe de la) , elle forme l'anse du choc , 66

VINCENT (Saint-) , abandonnée en propre aux Caraïbes , par la France & l'Angleterre , 402.

Maniere dont ils s'y gouvernent , *ibid.* Les

François ayant échoué dans le projet de s'y

établir de force , y sont admis librement par

les Caraïbes , & y portent la division , 405.

Elle tombe sous la domination Angloise , qui

y tient une mauvaise conduite politique , 409.

Espérance que donne cette colonie , 410

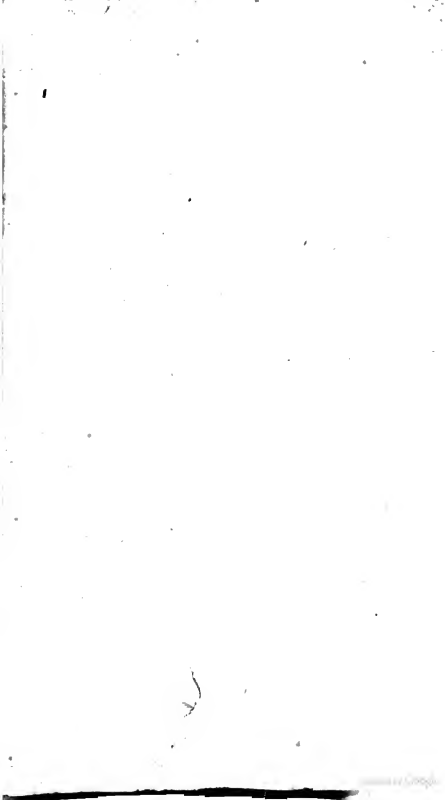
W

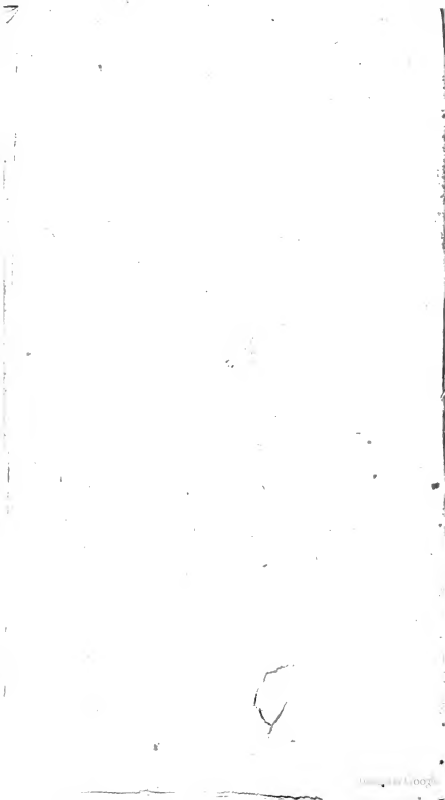
WALLER, cet Anglois réfugié aux Bermudes , les rend célèbres par ses poésies , 377

WILLOUGBY (le lord) obtient de Charles II la propriété d'Antigoa , 307

Fin de la table des matieres.









C F 2 5 1 6 4 1 1

B.N.C.F.
FIRENZE



